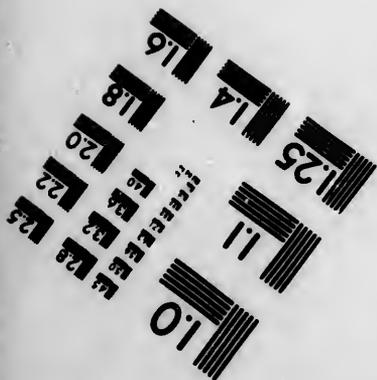
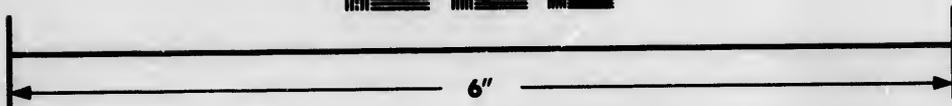
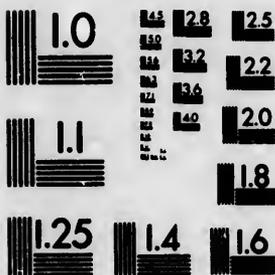


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14590
(716) 872-4303

E 128 125
E 132 122
E 138 120
E 142

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
01

© 1985

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

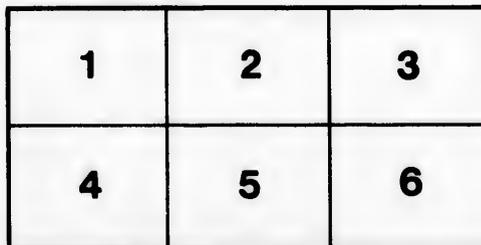
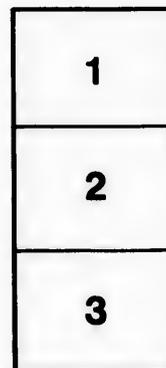
Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

etails
s du
odifier
r une
image

rrata
to

pelure,
n à

32X

ÉD



CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

IMPRIMERIE DE BRUNN

ÉD

P

OLLA

AU

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, n° 3, A PARIS.

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLECTIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DE LA CHINE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,
AU BUREAU, RUE PALATINE, N.
PRÈS SAINT-SULPICE ;
ET CHEZ GAUME FRÈRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1852.

Universitas
BIBLIOTHECA

Ottaviensis



MEMOIRS DE LA SOCIÉTÉ

ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS

DE BRUXELLES

PAR M. DE LAET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

DE LA SOCIÉTÉ

BV

2290

.A2

1829

v. 27-28

E

Sur

ti

P

N

d

J

j'en

de

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DE LA CHINE.

MÉMOIRE

Sur l'état des Missions de la Chine, présenté en latin à Rome, au révérend père Général de la Compagnie de Jésus, l'an 1703, par le P. François Noël, missionnaire de la même Compagnie, et depuis traduit en français.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'OBÉIS à l'ordre de votre Paternité, et j'emploie à lui rendre compte de l'état présent de nos missions, le temps que me laisse la

grande et importante affaire des honneurs qu'on rend à la Chine à Confucius et aux morts, pour laquelle j'ai été envoyé ici avec le P. Gaspard Castner, comme députés l'un et l'autre de MM. les évêques de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, et de tous les jésuites missionnaires de la Chine. Comme je n'ai su mon départ de ce grand empire qu'au temps précisément qu'il falloit s'embarquer, je n'ai pas eu le loisir d'attendre toutes les lettres de nos pères, qui eussent contenu sans doute plusieurs choses édifiantes et curieuses, touchant l'état particulier de chacune de leurs églises; mais je n'ai pas laissé d'avoir des nouvelles de plusieurs qui m'avoient écrit auparavant, et qui m'avoient fait connoître en partie leurs occupations, et les biens que Dieu fait par leur ministère. Je n'avancerai rien dans ce Mémoire dont je ne sois bien instruit; et sans chercher à grossir les objets, je vous marquerai, autant qu'il me sera possible, le nombre exact et précis des conversions et des baptêmes qui se sont faits depuis quelques années dans plusieurs de nos provinces. Je ne dirai rien de la situation et de la vaste étendue de cet empire; de la multitude de ses villes; du nombre de ses habitants; des mœurs, des sciences, du gouvernement, de la police et de la religion de

ces peuples avec lesquels j'ai demeuré près de vingt ans. Je m'en rapporte à ce qu'en a écrit le P. le Comte dans ses *nouveaux Mémoires de la Chine*, ne pouvant rien dire de plus nouveau ni de plus curieux. Je viens à ce qui regarde notre mission.

Nos pères Portugais, qui sont les premiers fondateurs de cette mission, avoient déjà ici un grand nombre de belles églises, quand nos pères Français y arrivèrent, il y a près de vingt ans. On comptoit à Cham-hay, à Sumkiam, et à Cham-cho, dans la seule province de Nankin, plus de cent églises et plus de cent mille chrétiens. Mais le bonheur qu'ont eu les jésuites de France de se rendre agréables à l'Empereur, et de le rendre favorable à la religion, a mis les uns et les autres en état de faire bien de nouveaux établissemens. Les Portugais ont acquis des maisons dans les villes de Paotin, de Chintin, et dans plusieurs autres, où l'on n'avoit point encore prêché Jésus-Christ; et dans la capitale de l'empire, à Peking, ils ont bâti une église pour les femmes, ce qui étoit fort nécessaire, et ce qu'on souhaitoit depuis long-temps : car il n'en est pas à la Chine comme en Europe, où les églises sont communes aux deux sexes. La bienséance et la coutume ne permettent pas que les hommes

et les femmes se trouvent ensemble dans un même lieu. On regarderoit ces assemblées comme quelque chose de monstrueux. Ainsi les dames ont de petites chapelles particulières, où les missionnaires vont avec beaucoup de circonspection et de grandes précautions les prêcher au travers d'une grille ou d'une séparation de barreaux, et leur administrer les sacrements. Comme elles sont naturellement vertueuses et fort innocentes, la religion s'insinue aisément dans leur cœur et dans leur esprit, et elles en pratiquent les devoirs avec une ferveur et une modestie charmante. Celles de Pekin ont signalé particulièrement leur zèle à enrichir leur nouvelle église de ce qu'elles avoient de plus précieux, plusieurs ayant donné pour les ornements d'autel leurs perles, leurs diamants, et leurs autres bijoux, comme firent autrefois les dames de l'ancienne loi.

Les PP. Français, de leur côté, ont ouvert de nouvelles églises à Jao-tcheou, à Kiou-kiang et à Vou-tcheou dans la province de Kiam-Si, sans compter celles qu'ils sont prêts à fonder dans les provinces de Hou-coüam, de Tche-kiang, et de Nankin. Mais rien n'approche de la belle église qu'ils ont fait bâtir à Pekin dans la première enceinte du palais de

l'E
pu
pa
lev
vra
ses
cet
liar
arg
C
Pek
rés
orie
nou
infi
et le
ché
Jos
sion
à qu
vou
ben
avo
aus
jou
pres
tinn
tré

l'Empereur. Ce grand prince, qui protège depuis long-temps la religion chrétienne, ne s'est pas contenté de leur donner la permission d'élever ce superbe monument à la gloire du vrai Dieu, il a voulu encore y contribuer par ses libéralités, et le Roi très-Chrétien, à qui cette mission a des obligations très particulières, a eu la bonté d'y envoyer une magnifique argenterie et de riches parements d'autel.

Quoique nous ayons déjà trois églises à Pekin, elles ne suffisent pas, et nous avons résolu d'en bâtir une quatrième dans la partie orientale de cette grande ville, aussitôt que nous aurons les fonds nécessaires. Cela n'est pas infini comme en Europe, parce que les ouvriers et les matériaux se trouvent ici à assez bon marché. Comme on a déterminé de la dédier à saint Joseph, le patron et le protecteur de cette mission, nous espérons que Dieu pourra inspirer à quelque zélé serviteur de ce grand Saint d'en vouloir faire la dépense. On ne peut dire les bénédictions pleines de merveilles que nous avons plusieurs fois reçues du Ciel sous les auspices de ce puissant intercesseur. Ce fut le jour même que l'Eglise célèbre sa fête, qu'après bien des peines et des travaux nous obtinmes enfin en 1092 cet édit fameux enregistré dans tous les tribunaux de la Chine, par

lequel l'Empereur nous accoirdoit la permission de prêcher la loi de Jésus-Christ dans toutes les terres de son obéissance. Nous avions eu plusieurs années auparavant le présage heureux de quelque grande grâce, qui nous arriveroit par les prières du chef de la sainte famille. L'Empereur ayant pris une image de saint Joseph que l'Empereur *Cunchi* son père avoit autrefois reçue de l'illustre P. Adam Schall, l'avoit par respect élevée au-dessus de sa tête, et en avoit ensuite fait présent au P. Antoine Thomas, son mathématicien. C'est cette image que le P. Thomas envoya depuis à votre Paternité, comme un des plus beaux monuments des bontés de l'Empereur de la Chine pour nos pères, et de son respect pour la religion chrétienne. Je ne dis rien de plus ici sur ce qui regarde cet édit. On a dû être instruit de ce grand événement dans toute l'Europe, par l'histoire qu'en a écrite le P. le Gobien, et qui a été traduite en diverses langues.

Outre les églises dont j'ai parlé, il faut compter encore celles d'Ou-ho et de Vousie, dans la province de Nankin; celles des provinces de Hou-coüam, de Fokien et de Canton, qu'ont bâties nouvellement nos pères, et les deux belles églises que le révérend P. Charles Turcotti, de notre Compagnie, nommé par le

saint Siège évêque d'Andreville et vicaire apostolique, a fait faire dans Canton même, et dans Fochan, cette grosse bourgade, où l'on compte plus d'un million d'ames.

Je pourrois ajouter enfin la chapelle, magnifique pour le pays, qu'on a élevée dans l'île de Sancian, sur le premier tombeau de saint François-Xavier; mais mon compagnon, le P. Gaspard Castner, en a présenté à votre Paternité un récit imprimé à la Chine, avec le plan de l'édifice et l'histoire de la nouvelle chrétienté de cette île, où il n'y avoit eu jusqu'ici que des infidèles. Je souhaiterois maintenant, mon très-révérénd père, connoître toutes nos églises de la Chine, comme j'en connois quelques-unes, pour vous rendre un compte exact de tout ce qui s'y passe. Il y a présentement plus de soixante-dix missionnaires de notre Compagnie à la Chine, c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup plus de jésuites qu'il n'y a d'évêques, d'ecclésiastiques et de religieux des autres ordres, en les comptant tous ensemble.

Les Jésuites de Pekin baptisèrent cinq cent trente personnes en 1694, six cent quatorze en 1695, et six cent trente-trois en 1696, et à peu près autant les années suivantes. Je ne parle que des adultes. Pour les enfants, on en

baptise beaucoup plus, surtout de ceux qui se trouvent tous les matins exposés dans les rues. C'est une conduite étonnante dans un pays aussi bien policé que la Chine, qu'on souffre un si criant désordre. Comme le peuple est infini à Peking, et que ceux qui se croient surchargés d'enfants, ne se font aucun scrupule de les abandonner dans les rues et dans les places publiques, où les uns meurent misérablement, et les autres sont dévorés des bêtes; un de nos premiers soins est d'envoyer tous les matins des catéchistes dans les différents quartiers de cette grande ville, baptiser tous les enfants qui sont encore en vie, et qu'ils rencontrent sur leur chemin. De vingt à trente mille qu'on expose chaque année, nos catéchistes en baptisent environ trois mille. Si nous avions vingt ou trente catéchistes qui n'eussent que ce seul emploi, il en échapperoit assez peu à notre zèle. En 1694, on baptisa trois mille quatre cents de ces enfants. En 1695, deux mille six cent trente-neuf, et en 1696, trois mille six cent soixante-trois, et de même à peu près les années suivantes.

C'est ici une récolte certaine pour le paradis, laquelle n'est point exposée, comme la conversion des adultes, à bien des rechutes dans le péché, ou dans l'idolâtrie. Il ne nous seroit

pas
en
et
fon
pui
nou
sée
chr
d'E
à d
qu'
rati
ont
d'a
tro
am
teu
con
fait
Pek
pis
I
plu
l'es
de
P.
la
mi

pas difficile de trouver des catéchistes pour cet emploi, qui ne demande qu'un peu de peine et de bonne volonté : mais il nous faut des fonds pour leur payer une pension dont ils puissent vivre et s'entretenir, et c'est ce qui nous manque. Il nous est souvent venu en pensée qu'ici, à Rome, dans la capitale du monde chrétien, et partout dans les grandes villes d'Europe, beaucoup de gens qui sont obligés à de fortes restitutions pour du bien d'église qu'ils ont dissipé, ou qui ont de grandes réparations à faire envers la Majesté divine qu'ils ont tant de fois offensée ou fait offenser par d'autres, devraient se croire heureux de trouver une manière si sûre de lui rendre ame pour ame, et de dédommager les fondateurs de leurs bénéfices, du mauvais usage que, contre leurs intentions, ils pourroient avoir fait de leurs libéralités. Ils entretiendroient à Peking un de ces catéchistes pour six ou sept pistoles par an.

Le progrès que fait la religion est encore plus considérable dans les provinces qu'il ne l'est à Peking. Le P. Pinto baptisa lui seul près de quinze cents personnes en 1696 et 1697. Le P. Provana, qui demeure à Kiam-tcheou, en la province de Kiam-Si, en baptisa plus de mille ces deux mêmes années; le P. Simoens,

un pareil nombre dans la ville de Chintin , en une seule année; le P. Laureati en baptisa environ neuf cents en dix mois dans la ville de Sin - gnan - fou , capitale de la province de Chensi , et le P. Vanderbeken , cinq cents en moins de cinq mois dans la ville de Can-tcheou en la province de Kiam - Si. Les PP. Simon Rodriguez et Vanhanme , qui ont leur mission dans les villes de Cham-Chou et de Voucham , baptisent régulièrement chaque année cinq à six cents personnes. Dans les villes où les chrétiens sont plus anciennes et plus nombreuses , comme à Cham-hay , dont je vous ai déjà parlé , on en baptise chaque année onze à douze cents. Je ne vous dis rien des autres églises , parce que je ne suis pas assez instruit de ce qui s'y passe.

Si nous avons de la joie de voir chaque jour le troupeau de Jésus-Christ s'augmenter , nous n'en avons pas moins d'apprendre avec quelle ferveur la plupart des chrétiens s'acquittent de leurs devoirs. Les associations de la passion de Notre-Seigneur , et les congrégations de la sainte Vierge , ne contribuent pas peu à les entretenir dans de si saintes dispositions. On tient ces assemblées tous les mois , et quelquefois plus souvent. Après les exercices de dévotion accoutumés , on choisit cinq ou six congréga-

nistes des plus fervents et des plus habiles, qui sont chargés d'aller visiter les maisons des chrétiens, et de s'informer si tout le monde est baptisé, si l'on fait exactement la prière du matin et du soir, si l'on approche des sacrements, si l'on assiste les malades, si l'on a de l'eau bénite; enfin si l'on travaille à gagner les infidèles à Jésus-Christ par de bons discours et par de saints exemples. Dans l'assemblée suivante, ces députés rendent un compte exact de leur commission, et nous voyons, par une expérience constante, que rien n'entretient davantage l'union et la piété dans les églises où ces saintes associations sont établies. Les femmes animées par l'exemple des hommes ont fait aussi entr'elles des sociétés, où elles pratiquent à peu près les mêmes exercices. Il y a environ huit cents dames à Pekin qui s'assemblent en différents quartiers de la ville, et qui s'apprennent les unes aux autres à instruire et à gagner à Dieu les personnes de leur sexe autant qu'elles en sont capables.

La fréquentation des sacrements ne contribue pas peu à fortifier la foi et la dévotion de ces fervents néophytes. Il m'est arrivé plus d'une fois de pleurer de joie, quand je les voyois venir de trente à quarante lieues à mon église, avec des fatigues incroyables, pour

avoir le bonheur de se confesser et de recevoir la sainte communion. Quoique la plupart des chrétiens soient ou artisans ou laboureurs, ils ne laissent pas dans leurs assemblées, à l'imitation des premiers fidèles, de ramasser des aumônes, qu'on emploie à secourir les malades et ceux qui sont dans une extrême pauvreté, et à imprimer des livres de piété pour la conversion des idolâtres et l'édification des fidèles, qui n'en pourroient pas acheter.

Vous me demanderez peut-être, mon très révérend père, à l'occasion de ce que je dis, que la plupart des chrétiens sont du peuple, si l'on ne convertit pas aussi à la Chine des personnes de qualité, des savants et des mandarins. Pour répondre juste à une question qui m'a été faite souvent ici et ailleurs, je vous prie de remarquer que, selon les idées que nous en avons en Europe, tout est peuple à la Chine, et qu'il n'y a point de noblesse, si ce ne sont les princes du sang, un petit nombre de princes tartares et quelques familles particulières, que l'Empereur a honorées d'un titre d'honneur. Comme toutes ces personnes demeurent ordinairement à la cour ou dans la Tartarie, il ne faut pas s'étonner si dans les provinces on voit peu de chrétiens qui soient gens de distinction. Je ne connois hors de la

recevoir
upart des
oueurs ,
ées , à l'i-
asser des
malades
pauvreté ,
r la con-
es fidèles,

mon très
e je dis ,
peuple ,
e des per-
s manda-
tion qui
je vous
dées que
euple à la
se , si ce
t nombre
es parti-
l'un titre
nnes de-
dans la
dans les
ni soient
rs de la

cour qu'un seul prince tartare qui ait embrassé depuis quelques années notre sainte religion , avec sa femme et plus de cinquante de ses domestiques. Sa maison est illustre et fort distinguée parmi les Tartares , son oncle ayant épousé la tante du feu empereur Chunchi. Il ne peut donc y avoir que du peuple qui se fasse chrétien dans l'étendue de l'empire. Pour ce qui est des gens de la cour , on éprouve à la Chine, comme partout ailleurs , qu'il est difficile à un homme puissant et en faveur , surtout s'il est païen , d'entrer dans le royaume des cieux. Cependant , outre les marchands , les soldats , les artisans , les laboureurs et les pêcheurs qui remplissent ordinairement nos églises , il ne laisse pas d'y avoir quelques bacheliers , quelques docteurs et même quelques mandarins , mais en petit nombre , si ce n'est dans le tribunal des mathématiques de Pekin.

Les grands mandarins , les officiers-généraux d'armées et les premiers magistrats de l'empire , ont de l'estime pour le christianisme : ils le regardent comme la religion la plus sainte et la plus conforme à la raison. Ils honorent ceux qui la prêchent ; ils leur font amitié ; ils prennent plaisir à les entendre parler des maximes de notre morale ; ils les louent , ils les admirent ; mais quand nous leur parlons de les sui-

vre, et de quitter la religion du pays, ils ne nous entendent plus. L'attache aux plaisirs des sens, et la crainte de se distinguer des personnes de leur condition, empêchent la grâce d'achever son ouvrage, et de faire impression sur ces âmes enveloppées dans la chair.

On m'a demandé souvent encore, depuis que je suis ici, s'il se fait des miracles à la Chine, et quelle sorte de miracles. Comme nous ne sommes pas crédules, et que nous ne donnons le nom de miracles qu'à des choses qui le méritent dans la plus grande rigueur, nous nous contentons d'appeler événements miraculeux certains faits qu'on ne peut guère attribuer qu'à quelque opération extraordinaire de la vertu divine : les lettres et les relations de nos pères se trouvent toutes remplies de ces sortes d'événements. En voici quelques-uns plus récents, pour servir d'exemples d'une infinité d'autres que je pourrois rapporter

Une jeune femme païenne, mais dont toute la famille étoit chrétienne, étant allée voir ses parents, tomba malade d'une maladie violente. Sa famille alarmée envoya aussitôt que rir un catéchiste nommé *Paul*, homme d'une vie très innocente et d'un zèle ardent pour le salut des âmes et pour la conversion des infidèles. Au nom de *Paul*, la malade comme transpor-

tée s'écria : « Vous allez querir Paul avec un grand empressement ; mais assurez-vous qu'il ne se pressera pas , et qu'il sera long-temps à venir. » En effet les occupations du catéchiste ne lui permirent pas de se rendre où on l'appeloit , aussi promptement qu'il l'eût désiré. On étoit incertain du jour et de l'heure de son arrivée , quand au moment qu'on y pensoit le moins , la malade parut troublée et cria par deux fois de toute sa force : « Retirons-nous, retirons-nous, le voilà qui approche. » On sortit de la maison , et comme on courut à la rivière par où le catéchiste devoit venir , on fut fort étonné de le voir arriver ; mais on le fut encore davantage , quand , à son entrée dans la maison , la jeune femme se sentit entièrement guérie. Paul l'ayant interrogée sur ce qu'elle pensoit d'une guérison si prompte et si extraordinaire , elle répondit que des hommes d'un regard affreux et capable d'imprimer de la terreur , l'avoient saisie , et la tenoient liée si fortement avec des chaînes , qu'elle étoit hors d'état d'agir ; mais que dès qu'il s'étoit montré , ils avoient pris la fuite , et l'avoient laissée en liberté. Elle ajouta qu'elle souhaitoit d'être chrétienne , et qu'elle prioit instamment qu'on la baptisât au plus tôt. Le catéchiste l'instruisit et la baptisa avec son mari.

Une fille de douze à quinze ans tomba malade près la ville de Cham-hay. Sa mère, qui étoit chrétienne, la voyant en danger, la fit baptiser et passa la nuit auprès d'elle, l'avertissant de temps en temps d'implorer le secours de la sainte Vierge. L'enfant obéit, et vers le matin dit à sa mère : « Mes prières sont exau-
» cées, et j'ai le bonheur de voir la sainte
» Vierge. Priez-la, ma fille, lui dit sa mère,
» de vous rendre la santé. Ah ! ma chère mère,
» repartit la jeune fille, la sainte Vierge n'est
» pas venue pour cela, mais pour me conduire
» au ciel. » Et dans ce moment, elle expira au grand étonnement de sa mère.

La magie et l'infestation des démons sont très communes à la Chine ; mais les néophytes s'en délivrent aisément par le signe de la croix et par la vertu de l'eau bénite. Un catéchumène, quoique persuadé de la vérité de la religion chrétienne, différoit de se faire baptiser, parce qu'il avoit commerce avec un magicien, et qu'il étoit attaché à quelques superstitions, qui l'aideroient à gagner sa vie. Instruit du pouvoir du signe de la croix sur les démons, il voulut éprouver un jour si par son moyen il arrêteroît l'effet des enchantements de son maître. Ainsi, au milieu d'une opération diabolique du magicien, le catéchumène fit le signe de la

croix en secret et sans qu'on s'en aperçut, et arrêta l'enchantement. Le magicien étonné recommença son opération; mais il ne fut pas plus heureux, et le signe de la croix en empêcha l'effet pour la seconde fois. Le catéchumène en fut si vivement touché, que dès ce moment il renonça à toutes ses superstitions, et demanda le baptême, qu'il reçut avec beaucoup de foi et de piété. Il n'y a pas encore long-temps que dans un village de la dépendance de la ville de Chim-tin dans la province de Pé-Tche-Li, plus de cinquante maisons furent délivrées de l'infestation des démons par la vertu de l'eau bénite.

Les occupations ordinaires de nos pères dans les lieux de leur demeure, sont d'entendre les confessions des fidèles, d'administrer les sacrements aux malades, d'instruire les idolâtres, et de disputer quelquefois avec des lettrés. Leur travail est beaucoup plus grand dans les missions qu'ils font à la campagne. Aussitôt qu'un missionnaire arrive dans une bourgade, tous les chrétiens s'assemblent à l'église, s'il y en a une; et s'il n'y en a pas, dans la maison de quelque chrétien des plus considérables. Après la prière, le père fait une exhortation et entend les confessions, pendant que ses catéchistes disposent les fidèles à participer

aux sacrements de pénitence et d'eucharistie, et les catéchumènes à recevoir le baptême. Le lendemain après la messe, le père baptise ceux qu'il trouve suffisamment instruits, et reçoit au nombre des catéchumènes les infidèles qui se veulent convertir. L'après-dinée, le travail recommence, et le père ne quitte point la bourgade que tout le monde ne soit content.

Dans les églises plus nombreuses, comme dans l'île de Tsommin, où se trouvent plus de trois mille chrétiens, on distribue son temps d'une autre manière; on donne les premiers jours aux hommes et les suivants aux femmes. Les catéchumènes viennent après: on les examine, on les baptise s'ils en savent assez, et on les admet à la participation des divins mystères. On s'applique ensuite à terminer les différends, s'il y en a quelques-uns. En chaque lieu, on choisit deux ou trois des principaux chrétiens pour conduire les autres et pour les instruire en l'absence du missionnaire. En chaque maison, on fait afficher une conduite de vie, sur laquelle toute la famille se doit régler, avec un calendrier qui marque, outre les dimanches et les fêtes qu'il faut s'assembler, les jours de jeûne qui sont d'obligation. Enfin on distribue des catéchismes, des

livres de piété, de l'eau bénite, des chapelets, des images, et tout ce qui est capable d'entretenir la piété des fideles et d'animer leur foi.

La religion s'établit plus aisément à la campagne que dans les villes, parce qu'on y a plus de liberté. Dans les villes on dépend du gouverneur et des mandarins; il faut les visiter, ce qui ne se peut, selon le cérémonial, sans présents et sans frais; au lieu que dans les villages, pour exercer librement ses fonctions, on n'a besoin de l'agrément de personne. La ferveur est grande parmi les chrétiens, surtout dans les commencements. Aussi est-ce un temps favorable, et dont il faut bien profiter. Je l'ai éprouvé moi-même plus d'une fois, et particulièrement dans la petite ville d'Ouhô, et dans les villages qui en dépendent. À la première visite que j'y fis, je baptisai cent seize personnes, et à la seconde cinq cent soixante, parmi lesquelles il y avoit dix-huit bacheliers, et un madarin qui avoit été dix ans gouverneur d'une petite ville. Un succès si heureux me porta à bâtir une église dans cette petite ville, et deux autres moins considérables avec quelques chapelles, dans les villages circonvoisins.

Il y a à la Chine non-seulement un grand nombre de villes, mais des provinces entières,

où l'on n'a point encore annoncé Jésus-Christ. Dans la province de Nankin il y a cinq villes du premier ordre, et plus de quatre-vingts du second, où il n'y a ni églises ni missionnaires. Nous n'avons que quatre ou cinq maisons dans les provinces de Honan et de Chensi, quoiqu'il y ait en chacune huit villes du premier ordre, et plus de cent du second. Nous n'avons aucun établissement dans les provinces de Sou-tchoüen, de Qui-theou et de Leaton, où il y a plusieurs villes et bourgades très peuplées. C'est aux missionnaires à bâtir les églises, et à faire tous les autres frais, s'ils veulent avancer les affaires de la religion; car si l'on exigeoit quelque chose des chrétiens du pays, ce seroit ruiner bientôt l'œuvre de Dieu, mettre un obstacle invincible à la conversion des infidèles, et se confondre avec les bonzes, qui obligent leurs disciples à leur faire des aumônes pour vivre, et pour loger leurs fausses divinités. Ainsi les hommes apostoliques, qui n'ont à la Chine pour vivre qu'une petite pension qu'on leur envoie chaque année d'Europe, ne peuvent former de grandes entreprises, ni faire tous les voyages qu'ils jugeroient nécessaires pour la conversion des peuples; et avec tout le zèle dont ils brûlent, il faut souvent que, faute de secours, ils de-

Jésus-Christ.
à cinq villes
quatre-vingts
ni mission-
ou cinq mai-
t de Chensi,
elles du pre-
second. Nous
es provinces
de Leaton,
rgades très
à bâtir les
frais, s'ils
eligion; car
es chrétiens
l'œuvre de
e à la con-
re avec les
à leur faire
loger leurs
s apostoli-
vre qu'une
aque année
randes en-
qu'ils ju-
ersion des
s brûlent,
rs, ils de-

neurent dans un même endroit bien plus long-temps qu'ils ne souhaiteroient.

Si la Chine étoit chrétienne, nous porterions la foi dans la Tartarie; c'est un vaste champ où l'on pourra travailler avec le temps. La Tartarie orientale se peuple tous les jours. L'Empereur y fait bâtir des villes, et l'on y voit des villages fort peuplés. Pour la Tartarie occidentale, il n'y a ni villes ni villages, que du côté des Yousbecks et de la mer Caspienne; ce qui n'empêche pas que cette étendue de pays ne soit habitée par différentes nations, que l'empereur de la Chine a soumises depuis quelques années. Toutes les richesses de ces peuples ne consistent qu'en de nombreux trouvaux, avec lesquels ils errent de côté et d'autre. Ils ne s'arrêtent guère plus de trois mois dans un même lieu. Quand ils en ont consumé les fourrages, ils décampent et passent dans un autre endroit, où ils font la même chose. La conversion de ces Tartares errants sera difficile, parce qu'ils sont fort entêtés des *Lamas*, qui sont leurs docteurs, et pour qui ils ont une soumission aveugle.

Il y a déjà quelques années que nos pères ont formé le dessein de s'établir à Chin-yam, capitale du Leaton, et de toute la Tartarie orientale. Cette ville est considérable, et l'Em-

pereur y a établi quatre tribunaux souverains pour y juger en dernier ressort toutes les affaires des Tartares; car le Leaoton passe aujourd'hui pour être de la Tartarie, et on n'en regarde plus les habitants comme Chinois, mais comme de véritables Tartares. Je ne doute pas que le prince tartare qui s'est converti, et dont je vous ai parlé, n'emploie tout son crédit pour faire réussir ce projet. Il s'est retiré depuis deux ans à Chin-yam avec toute sa famille, qui est plus fervente que jamais. Si l'on établissoit une mission solide en cette ville, on pourroit passer de là dans le royaume de Corée, qui est aussi tributaire de l'empire de la Chine, et qui est beaucoup plus grand que nos cartes ne le représentent; et peut-être trouveroit-on ensuite quelque entrée au Japon, qui n'en est séparé que par un petit détroit.

Voilà de grands projets que nous vous proposons, mon très-révérend Père; mais ils ne passent, ni les vœux que doit former pour la gloire de Dieu un général de la Compagnie de Jésus, successeur de saint Ignace, ni le courage que doivent avoir hérité de saint François-Xavier les successeurs de son apostolat.

Dieu nous fasse la grâce d'en voir l'accomplissement, et que comme votre paternité ne nous a jamais laissé manquer d'ouvriers jus-

qu
aus
ma
sai
eur
se
aux
mo

Du
g
n

der
me
vill
s'e

qu'ici, le cœur des personnes riches veuille aussi s'ouvrir de tous côtés pour ne pas laisser manquer les missionnaires des moyens nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, et par eux-mêmes, et par les catéchistes sur qui ils se déchargent d'une partie de leurs travaux, auxquels, dans l'abondance d'une si grande moisson, ils ne peuvent pas suffire.

LETTRE

Du P. de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au P. le Gobien de la même Compagnie.

A Fou-tcheou-fou, le 10 février 1703.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Ce fut le premier jour de mars de l'année dernière que je partis de Nantchang-fou, pour me rendre auprès du P. Fouquet dans cette ville, d'où j'ai l'honneur de vous écrire. Il s'en faut bien que toute la Chine réponde à

l'idée que je m'en étois formée d'abord. Je n'avois encore vu qu'une partie de la province de Canton, quand je vous en fis une description si magnifique. A peine eus-je fait quatre journées de chemin dans les terres, que je ne vis plus que montagnes escarpées, et d'affreux déserts remplis de tigres et d'autres bêtes féroces. Mais, quoique cette partie de la Chine soit différente de la plupart des autres provinces, on y trouve cependant quelques villes assez belles, et un assez grand nombre de villages.

De Nanhiung, qui est la dernière ville de la province de Canton, nous nous rendimes par terre à Nangan; c'est la première ville de la province de Kiam-Si: elle est grande comme Orléans, fort belle et fort peuplée. De Nangan à Cantcheou-fou ce ne sont plus que des déserts. Cantcheou est une ville grande comme Rouen; elle est fort marchande, et on y voit un grand nombre de chrétiens. De Cantcheou à Nantchang le pays est charmant, très peuplé et très fertile. Une de nos barques pensa périr à une journée de cette ville, dans un courant très rapide qui a près de vingt lieues de longueur. Ce qui le rend encore plus dangereux, c'est qu'il faut passer au travers d'une infinité de rochers à fleur d'eau; mais aussi

abord. Je
province
descrip-
ait quatre
que je ne
d'affreux
bêtes fé-
e la Chine
tres pro-
ques villes
ombre de

ville de la
dimes par
ville de la
de comme

De Nan-
us que des
de comme
on y voit
Cantcheou
rès peuplé
pensa pé-
s un cou-
t lieues de
us dange-
vers d'une
mais aussi

quand on l'a une fois passé, on se trouve dans une belle rivière, six fois plus large que n'est la Seine vis-à-vis de Rouen, et si couverte de vaisseaux, qu'à quelque heure du jour que vous jetiez les yeux aux environs, vous comptez plus de cinquante bâtimens de charge à la voile.

Ce grand nombre de vaisseaux ne doit point surprendre. Il est vrai que les Chinois ne commercent guère hors de leur pays; mais en récompense, le commerce qu'ils font dans le sein même de l'empire, est si grand, que celui de l'Europe ne mérite pas de lui être comparé. L'empire de la Chine a une très grande étendue; les provinces sont comme autant de royaumes. L'une produit du riz, l'autre fournit des toiles; chacune a des marchandises qui lui sont propres, et qu'on ne trouve point ailleurs: tout cela se transporte non par terre, mais par eau, à cause de la commodité des rivières qui sont en très grand nombre, et si belles, que l'Europe n'a rien qui en approche.

Ce qui me remplit de consolation, ce fut de voir, dans toutes les villes qui se trouvèrent sur ma route, un grand nombre d'églises érigées au vrai Dieu, et une chrétienté très florissante. La religion fait ici chaque jour de nouveaux progrès; il semble même que le temps

de la conversion de ce vaste empire est enfin arrivé; et pour peu que nous soyons aidés des fidèles d'Europe, tout est à espérer d'une nation qui commence à goûter nos maximes saintes, et qui est touchée de tant d'exemples de vertu que donnent les nouveaux fidèles.

Pour moi, je vous avoue que je suis frappé de leur innocence et de leur ferveur. Plusieurs viennent tous les dimanches de huit à dix grandes lieues pour assister aux saints mystères : ils s'assemblent en grand nombre tous les vendredis dans l'église, où ils récitent certaines prières en l'honneur de la passion de Jésus-Christ; et ils ne se retirent qu'après s'être demandé pardon les uns aux autres du mauvais exemple qu'ils ont pu se donner : leurs austérités et leurs pénitences seroient indiscrètes, si l'on n'avoit soin d'en modérer l'excès. Nous avons ici un jeune enfant qui, au milieu d'une famille idolâtre, ne manque jamais de faire tous les jours ses prières devant son crucifix, tandis que tous ses parents sont prosternés devant leurs idoles. Sa mère et ses frères ont fait bien des efforts pour le pervertir; mais sa constance a été à l'épreuve de leurs menaces et de leurs mauvais traitements; il leur a toujours répondu avec une fermeté mêlée de tant de douceur, qu'ils sont eux-

mêmes sur le point d'embrasser le christianisme.

Vous ne sauriez croire toutes les industries que le zèle fait imaginer aux nouveaux chrétiens pour la conversion des infidèles : j'en ai été mille fois surpris. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre homme aveugle, et qui vit d'aumônes, vint me prier de lui donner deux ou trois livres ; je ne pouvois me figurer l'usage qu'il en vouloit faire : c'étoit pour les donner un livre à douze infidèles qu'il avoit à demi-instruits des mystères de notre sainte religion. J'ai vu des enfants venir nous demander comment il falloit répondre à certaines difficultés que leur faisoient leurs parents idolâtres, et il est souvent arrivé que le fils a converti sa mère, et tout le reste de sa famille.

Cependant, on ne peut disconvenir que les missionnaires qui travaillent à la conversion de ces peuples, ne trouvent des obstacles bien difficiles à surmonter. Le mépris que les Chinois ont pour toutes les autres nations, en est un des plus grands, même parmi le bas peuple. Entêtés de leur pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader que ce qui n'est pas de la Chine mérite quelque attention. Quand nous leur avons montré l'extravagance de leur atta-

chement aux idoles; quand nous leur avons fait avouer que la religion chrétienne n'a rien que de grand, de saint, de solide, on dirait qu'ils sont prêts à l'embrasser; mais il s'en faut bien. Ils nous répondent froidement: « Votre religion n'est point dans nos livres; c'est une religion étrangère: y a-t-il quelque chose de bon hors de la Chine, et quelque chose de vrai que nos savants aient ignoré.»

Souvent ils nous demandent s'il y a des villes, des villages et des maisons en Europe. J'eus un jour le plaisir d'être témoin de leur surprise et de leur embarras à la vue d'une mappemonde. Neuf ou dix lettrés qui m'avoient prié de la leur faire voir, y cherchèrent longtemps la Chine; enfin ils prirent pour leur pays un des deux hémisphères qui contiennent l'Europe, l'Afrique et l'Asie: l'Amérique leur paroissoit encore trop grande pour le reste de l'univers. Je les laissai quelque temps dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux me demanda l'explication des lettres et des noms qui étoient sur la carte. Vous voyez l'Europe; lui dis-je, l'Afrique et l'Asie; dans l'Asie, voici la Perse, les Indes, la Tartarie. Où est donc la Chine, s'écrièrent-ils tous? C'est dans ce petit coin de terre, leur répondis-je, et en voici les limites. Je ne saurois vous exprimer quel fut leur

étonnement : ils se regardoient les uns les autres, et se disoient ces mots chinois : *Chao-té-kin*, c'est-à-dire, *elle est bien petite*.

Quoiqu'ils soient bien éloignés d'atteindre à la perfection où les arts et les sciences ont été portés en Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la manière européenne. L'autorité de l'Empereur a été même nécessaire pour obliger les architectes chinois à bâtir sur un modèle européen notre église qui est dans son palais. Encore fallut-il qu'il nommât un mandarin pour veiller à l'exécution de ses ordres.

Leurs vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent la construction des nôtres ; mais quand on les exhorte à l'imiter, ils sont tout surpris qu'on leur en fasse même la proposition. C'est la construction de la Chine, nous répondent-ils. Mais elle ne vaut rien, leur dit-on. N'importe, dès-là que c'est celle de l'empire, elle nous suffit, et ce seroit un crime d'y rien changer.

Pour ce qui est de la langue du pays, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'emploie huit heures par jour à écrire des dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire,

et il y a quinze jours que j'ai ici un lettré, avec qui je passe trois heures le matin et trois heures le soir à examiner des caractères chinois, et à les épeler comme un enfant. L'alphabet de ce pays-ci a environ quarante-cinq mille lettres; je parle des lettres d'usage, car on en compte en tout jusqu'à soixante mille. Je ne laisse pas d'en savoir assez pour prêcher, catéchiser et confesser.

La conversion des grands, et surtout des mandarins, est encore plus difficile. Comme ils vivent la plupart d'exactions et d'injustices, et que d'ailleurs il leur est permis d'avoir autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, ce sont comme autant de chaînes qu'il ne leur est pas aisé de rompre. Un seul exemple vous en convaincra.

Il y a environ quarante-cinq ans qu'un mandarin lia amitié avec le P. Adam Schall, jésuite bavarois. Ce missionnaire avoit fait tous ses efforts pour le convertir; mais ce fut inutilement. Enfin le mandarin étant sur le point d'aller en province où la cour l'envoyoit, le père lui donna quelques livres de notre sainte religion, et les reçut simplement par honnêteté: car, loin de les lire, il se livra plus que jamais aux bonzes; il en logea quelques-uns chez lui, il se fit une bibliothèque de leurs livres, et s'ef-

força par ces sortes de lectures d'effacer entièrement l'impression que les discours du missionnaire avoient faite sur son esprit; il en vint à bout. Mais quarante ans après étant tombé malade, il se rappela le souvenir de ce que le P. Schall lui avoit dit tant de fois; il se fit apporter les livres dont il lui avoit fait présent, il les lut, et touché de Dieu, il demanda le baptême. Avant que de le recevoir, il voulut lui-même instruire toute sa famille: il commença par ses concubines, à qui il apprit les mystères de notre sainte religion; et en même temps il leur assigna à chacune une pension, afin qu'elles pussent vivre chrétiennement le reste de leurs jours. Il instruisit ensuite tous ses enfants, et reçut le saint baptême. J'ai eu la consolation, depuis que je suis ici, de voir baptiser les femmes et les enfants de deux de ses fils.

L'usure qui règne parmi les Chinois, est un autre obstacle bien difficile à vaincre. Lorsqu'on leur dit qu'avant que de recevoir le baptême, ils doivent restituer des biens acquis par ces voies illicites, et ainsi ruiner en un jour toute leur famille, vous m'avouerez qu'il faut un grand miracle de la grâce pour les y déterminer. Aussi est-ce là ce qui d'ordinaire les retient dans les ténèbres de l'infidélité. J'en

eus, il y a peu de jours, un exemple bien triste.

Un riche marchand vint me voir et me demanda le baptême. Je l'interrogeai sur le motif qui le portoit à se faire chrétien. « Ma femme, » me dit-il, fut baptisée l'année dernière, et depuis ce temps-là elle a vécu très saintement. » Peu de jours avant sa mort elle me prit en particulier, et me dit qu'à un tel jour et à une telle heure elle devoit mourir, et que Dieu le lui avoit fait connoître, afin de me donner par là une preuve de la vérité de sa religion. Elle est morte en effet à l'heure et de la manière qu'elle me l'avoit prédit; ainsi ne pouvant plus résister à la prière qu'elle m'a faite en mourant de me convertir, je viens vous trouver à ce dessein, et vous demander le baptême. » De si belles dispositions ne sembloient-elles pas m'assurer que j'aurois le bonheur de le baptiser dans peu de jours? Mais ces bons sentiments s'évanouirent bientôt, lorsque dans l'instruction je vins à toucher l'article du bien d'autrui, et que je lui fis voir la nécessité indispensable de la restitution; il commença à chanceler, et enfin il me déclara qu'il ne pouvoit s'y résoudre.

Les Chinois ne trouvent pas moins d'opposition au christianisme dans la corruption et

le dérèglement de leur cœur ; pourvu que l'extérieur paroisse réglé, ils ne font nulle difficulté de s'abandonner en secret aux crimes les plus honteux. Il y a environ quinze jours qu'un Donze vint me prier de l'instruire : il avoit, ce semble, la meilleure volonté du monde, et rien, disoit-il, ne devoit lui coûter. Mais à peine lui eus-je expliqué quelle est la pureté que Dieu demande d'un chrétien ; à peine lui eus-je dit que sa loi est si sainte, qu'elle défend jusqu'à la moindre pensée et au moindre désir contraire à cette vertu : « Si cela est, me répondit-il, il n'y faut plus penser ; » et là dessus, tout convaincu qu'il étoit de la vérité de notre sainte religion, il abandonna le dessein de l'embrasser.

Voici maintenant quelques coutumes par rapport aux dames de la Chine, qui semblent leur fermer aussi toutes les voies de conversion. Elles ne sortent jamais de la maison, ni ne reçoivent aucune visite des hommes ; c'est une maxime fondamentale dans tout l'empire, qu'une femme ne doit jamais paroître en public, ni se mêler des affaires du dehors. Bien plus, pour les mettre dans la nécessité de mieux observer cette maxime, on a su leur persuader que la beauté consiste, non pas dans les traits du visage, mais dans la petitesse des

pieds; en sorte que leur premier soin est de s'ôter à elles-mêmes le pouvoir de marcher; un enfant d'un mois a le pied plus grand qu'une dame de quarante ans.

De là il arrive que les missionnaires ne peuvent instruire les dames chinoises ni par eux-mêmes, ni par leurs catéchistes. Il faut qu'ils commencent par convertir le mari, afin que le mari lui-même instruisse sa femme, ou qu'il permette à quelque chrétienne de venir dans son appartement lui expliquer les mystères de la religion. D'ailleurs, quoique converties, elles ne peuvent se trouver à l'église avec les hommes. Tout ce qu'on a pu obtenir jusqu'ici, c'est de les assembler six ou sept fois l'année, ou dans une église particulière, ou dans la maison de quelque chrétien, pour les y faire participer aux sacrements. C'est dans ces assemblées que l'on confère le baptême à celles qui y sont disposées. J'en baptiserai quinze dans peu de jours.

Ajoutez à cela, que les dames chinoises ne parlent que le jargon de leur province; ainsi elles ont bien de la peine à se faire entendre des missionnaires dont quelques-uns ne savent que la langue mandarine. On tâche autant qu'on peut de remédier à cet inconvénient. Je me souviens d'un expédient que trouva la femme

d'un mandarin peu de jours après mon arrivée dans cette ville. Comme elle ne pouvoit être entendue du missionnaire à qui elle vouloit se confesser, elle fit venir son fils aîné, et elle lui découvrit ses péchés, afin qu'il en fit le détail au confesseur et qu'il lui redit ensuite les avis et les instructions qu'elle n'en pouvoit recevoir directement. Trouveroit-on en Europe ces exemples de simplicité et de ferveur?

Enfin, la dépendance où ces dames sont de leurs maris, fait qu'on ne peut guère compter sur leur conversion, surtout si le mari est idolâtre : en voici un exemple bien triste. Une femme infidèle qui avoit trouvé le secret de se faire instruire de nos saintes vérités, pria son mari, dans une grande maladie qu'elle eut, d'appeler un missionnaire pour la baptiser. Le mari, qui l'aimoit tendrement, y consentit de peur de la chagriner, et dès le lendemain matin, elle devoit recevoir la grâce après laquelle elle soupiroit avec tant d'ardeur. Les bonzes en furent avertis; ils vinrent aussitôt trouver le mari; ils lui firent de grands reproches sur la foiblesse qu'il avoit eue d'accorder son consentement, et lui dirent cent extravagances des missionnaires. Le lendemain, comme le missionnaire se dispoit à aller baptiser cette femme mourante, le mari lui envoya dire qu'il

le remercioit de ses peines , et qu'il ne vouloit plus que sa femme fût baptisée. On n'omit rien pour l'engager à permettre ce qu'il avoit accordé d'abord , et des chrétiens de ses amis allèrent le voir exprès ; mais ils ne purent rien gagner : « Je connois votre finesse , leur dit-il , et celle du missionnaire ; il vient avec son huile arracher les yeux des malades , pour en faire des lunettes d'approche. Non , il ne mettra point le pied dans ma maison , et je veux que ma femme soit enterrée avec ses deux yeux. » Quelque chose qu'on fit , on ne put jamais le détromper , et sa femme mourut sans recevoir le baptême.

Je ne puis finir cette lettre sans rapporter un exemple de la foi de nos fervents chrétiens ; c'est par leur moyen que j'ai eu le bonheur d'administrer le baptême à plusieurs idolâtres. Dans l'absence du P. Fouquet , un infidèle vint me prier d'aller secourir une famille entière , qui étoit cruellement tourmentée du démon. Il m'avoua qu'on avoit eu recours aux bonzes , et que durant trois mois , ils avoient fait plusieurs sacrifices ; que ces moyens s'étant trouvés inutiles , on s'étoit adressé au *Tchamtien-ssée* , général des *Toa-ssée* (espèce de bonzes) ; qu'on avoit acheté de lui , pour vingt francs , des sauve-gardes contre le démon ,

dans lesquelles il défendoit au malin esprit de molester davantage cette famille ; qu'enfin on avoit invoqué tous les dieux du pays , et qu'on s'étoit dévoué à toutes les pagodes ; mais qu'après tant de peines et de dépenses , la famille se trouvoit toujours dans le même état , et qu'il étoit bien triste de voir sept personnes livrées à des accès de fureur si violents , que si l'on n'avoit pris la précaution de les lier , elles se seroient déjà massacrées les unes les autres. Je jugeai par l'exposé , que ce pauvre homme me fit avec beaucoup d'ingénuité , qu'en effet il pouvoit y avoir en tout cela de l'opération du malin esprit. Je lui demandai d'abord quelle raison le portoit à avoir recours à l'Eglise : « J'ai appris , me répondit-il , que vous adorez le Créateur et le Maître absolu de toutes choses , et que le démon n'a aucun pouvoir sur les chrétiens ; c'est ce qui m'a déterminé à vous prier de venir dans notre maison , et d'invoquer le nom de votre Dieu pour le soulagement de tant de personnes qui souffrent. »

Je tâchai de le consoler ; mais pourtant je lui fis entendre qu'il n'y avoit rien à espérer du vrai Dieu , tandis qu'ils conserveroient dans leur maison les symboles de l'idolâtrie ; qu'il falloit se faire instruire de nos saints mystères et se disposer au baptême , qu'alors je pourrois leur

accorder ce qu'ils me demandoient; qu'au reste cette maladie pouvoit être purement naturelle, et qu'avant toutes choses, je voulois examiner avec une sérieuse attention quel pouvoit être ce mal. Je le mis ensuite entre les mains d'un chrétien zélé, pour lui donner une idée générale des mystères de la religion.

L'infidèle s'en retourna chez lui assez satisfait. Dès le lendemain il revint à mon église, et m'apporta un sac dont il tira cinq idoles, un petit bâton long environ d'un pied, et épais d'un pouce en carré, où étoient gravés quantité de caractères chinois, et un autre morceau de bois haut de cinq pouces, et large de deux, qui étoit semé partout de caractères, excepté d'un côté où l'on voyoit la figure du diable transpercé d'une épée, dont la pointe étoit piquée dans un cube, qui étoit aussi tout couvert de caractères mystérieux. Il me donna ensuite un livre d'environ dix-huit feuillets, qui contenoit des ordres exprès du Tcham-tien-ssée, par lesquels il étoit défendu au démon, sous de grosses peines, d'inquiéter davantage les personnes dont il s'agissoit. Ces arrêts étoient scellés du sceau du Tcham-tien-ssée, signés de lui et de deux bonzes. J'omets beaucoup d'autres minuties qui pourroient vous ennuyer. Mais peut-être ne serez-vous pas fâché de

savoir comment ces idoles étoient faites. Elles étoient d'un bois doré et peint assez délicatement : il y avoit des figurés d'hommes et de femmes : les hommes avoient la physionomie chinoise, mais les femmes avoient les traits du visage européen. Chaque idole avoit sur le dos une espèce d'ouverture fermée d'une petite planche. Je levai cette planche, et je trouvai que l'ouverture étoit assez étroite à l'entrée, mais qu'elle alloit en s'élargissant vers l'estomac. Il y avoit au-dedans des entrailles de soie, et au bout un petit sac de la figure du foie de l'homme. Ce sac étoit rempli de riz et de thé, apparemment pour la subsistance de l'idole. A la place du cœur, je trouvai un papier plié fort proprement; je me le fis lire; c'étoit le catalogue des personnes de la famille: leur nom, leur surnom, le jour de leur naissance, tout y étoit marqué. On y lisoit aussi des dévouements et des prières pleines d'impiété et de superstition. Les figures des femmes avoient outre cela, dans le fond de cette petite chambre, un peloton de coton plus long que gros, lié proprement avec du fil, et à peu près de la figure d'un enfant emmailloté.

L'infidèle qui me vit jeter au feu toutes ces idoles, crut que je ne ferois plus de difficulté d'aller chez lui. Plusieurs chrétiens qui se trou-

vèrent présents, se joignirent à lui pour m'en prier. Mais Dieu qui vouloit que je dusse à leur foi le miracle qu'il avoit dessein d'opérer, permit que je persistasse à leur refuser ce qu'ils me demandoient, jusqu'à ce que je fusse mieux instruit de la nature du mal. Je me contentai de leur envoyer quelques chrétiens pour m'en faire le rapport. Ils partirent pleins de foi, et portèrent avec eux un crucifix, de l'eau bénite, leurs chapelets, et les autres marques de la religion. Plusieurs infidèles, un bonze entre autres qui se trouva là, les suivirent par curiosité.

Dès qu'ils furent arrivés dans la maison, ils firent mettre toute la famille à genoux. Ensuite un d'eux prit le crucifix en main, un autre prit l'eau bénite, un troisième commença à expliquer le symbole des apôtres. Après l'explication il demanda aux malades s'ils croyoient tous ces articles de la foi des chrétiens, s'ils espéroient en la toute-puissance de Dieu, et aux mérites de Jésus-Christ crucifié; s'ils étoient prêts à renoncer à tout ce qui pouvoit déplaire au vrai Dieu; s'ils vouloient observer ses commandements, vivre et mourir dans la pratique de sa loi. Quand ils eurent répondu qu'ils étoient dans ces sentiments, il leur fit faire à tous le signe de la croix, il leur fit adorer le crucifix, et commença les prières avec les autres chré-

tiens. Pour le reste du jour ils n'eurent aucun ressentiment de leur mal. Les infidèles qui étoient accourus en foule, furent extrêmement surpris de ce changement : les uns l'attribuoient à la toute-puissance du Dieu des chrétiens, les autres, et surtout le bonze, disoient hautement que c'étoit un pur effet du hasard.

Dieu, pour les détromper, permit que le lendemain les malades ressentissent de nouvelles attaques de leur mal. Le bonze et ses partisans en triomphèrent. Mais ils furent bien surpris de voir qu'autant de fois qu'ils étoient saisis de ces transports violents de fureur ; autant de fois un peu d'eau bénite qu'on leur jetoit, un chapelet qu'on leur mettoit au cou, un signe de croix qu'on faisoit sur eux, le nom de Jésus qu'on leur faisoit prononcer, les calmoit sur l'heure, et les mettoit dans une situation tranquille, et cela non pas peu à peu, mais dans l'instant ; non pas une seule fois, mais à dix ou douze reprises en un même jour.

Ce prodige ferma la bouche aux bonzes et aux infidèles : presque tous convinrent que le Dieu des chrétiens étoit le seul véritable Dieu : il y en eut même plus de trente qui dès-lors se convertirent. Le lendemain un de nos chrétiens plaça une croix fort propre dans le lieu le plus apparent de la maison ; il mit aussi de l'eau

bénite dans toutes les chambres, et depuis ce temps-là toute cette famille n'a eu aucun ressentiment de son mal, et ils jouissent d'une santé parfaite. Il y a trois mois que je suis continuellement occupé à instruire ceux que ce miracle a convertis.

Au reste, pour éterniser la mémoire d'une si insigne faveur, ils ont mis dans la salle destinée à recevoir les étrangers, une grande image de Notre-Seigneur, dont je leur ai fait présent : au-dessous ils ont gravé cette inscription en gros caractères : « En telle année. et tel mois ,
» cette famille fut affligée de tel mal. Les bon-
» zes et les dieux du pays furent inutilement
» employés. Les chrétiens vinrent tel jour, invo-
» quèrent le vrai Dieu, et le mal cessa à l'instant.
» C'est pour reconnoître ce bienfait que nous
» avons embrassé sa sainte loi; et malheur à celui
» de nos descendants qui seroit assez ingrat pour
» adorer d'autre Dieu que le Dieu des chré-
» tiens! » On y voit écrit ensuite le symbole et les commandemens de Dieu.

Depuis ce temps-là j'ai toujours eu environ quarante catéchumènes à instruire : à mesure que j'en baptise quelques-uns, ils sont remplacés aussitôt par un plus grand nombre.

Je ne sais si vous aurez appris que deux missionnaires de notre compagnie ont eu

l'honneur de mourir dans la Cochinchine, chargés de fers pour Jésus-Christ.

Le P. le Royer me mande du Tunquin, que lui et quatre autres missionnaires de notre compagnie, ont eu aussi le bonheur de baptiser l'année dernière cinq mille cent soixante-six infidèles. Pour moi, j'attends qu'on me donne une mission fixe. On m'en promet une au premier jour, et l'on me fait espérer qu'elle sera dure, pauvre, laborieuse; qu'il y aura beaucoup à souffrir, et de grands fruits à recueillir. Priez le Seigneur que je corresponde à toutes les grâces que je reçois de sa bonté, et dont je me reconnois très indigne. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du P. de Fontaney, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine, au révérend P. de la Chaise, de la même Compagnie, confesseur du Roi.

A Tcheou-chan, port de la Chine, dans la province de Tche-kian, à dix-huit lieues de Nimpo, le 15 février 1703.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

RETOURNANT une seconde fois en Europe, pour rendre compte à notre révérend père général de l'état présent de nos missions de la Chine, j'ai destiné les six ou sept mois que doit durer notre navigation, à vous faire une relation générale de ce qui nous est arrivé, depuis près de vingt ans que nous sommes sortis de France, comme à la personne du monde à qui, après Dieu, nous sommes le plus redevables de nos progrès dans ces vastes provinces. Je m'acquitte de ce devoir beaucoup plus tard

que je n'eusse désiré ; mais une multitude d'occupations pressantes, et qui se sont succédé jusqu'ici les unes aux autres m'ont toujours ôté le loisir de satisfaire ma reconnoissance, et de conférer avec vous de ce qui pourroit avancer de plus en plus l'œuvre de Dieu, et la conversion des infidèles.

Je ne parlerai point de tout ce qu'il nous a fallu souffrir. Quand on vient dans les missions, outre les travaux inséparables de nos fatigants emplois, il faut s'attendre encore et se préparer à mille événements pénibles, qu'il est impossible de prévoir. Notre révérend père général nous en avertissoit ordinairement dans ses lettres. « Comptez, disoit-il, que pour » gagner des ames à Jésus-Christ dans le pays » des infidèles où vous êtes, vous devez vous » résoudre à souffrir beaucoup, et à souffrir » indifféremment de tous. *Bene patientes erunt » ut annuntient* (Psal. 91). Il faut être patient » et courageux dans les contradictions les plus » inespérées ; autrement vous serez inutiles à » l'Eglise, et l'œuvre de Dieu ne se fera » point. »

Ce fut sur la fin de 1684, comme vous pouvez vous en souvenir, que Dieu fit naître l'occasion d'envoyer des missionnaires français à la Chine. On travailloit alors en France, par

ordre du roi, à réformer la géographie. MM. de l'académie royale des sciences, qui étoient chargés de ce soin, avoient envoyé des personnes habiles de leur corps dans tous les ports de l'Océan et de la Méditerranée, en Angleterre, en Danemarck, en Afrique et aux Iles de l'Amérique pour y faire les observations nécessaires. On étoit plus embarrassé sur le choix des sujets qui seroient envoyés aux Indes et à la Chine, parce que ces pays sont moins connus en France, et que MM. de l'Académie couroient risque de n'y être pas bien reçus, et de donner ombrage aux étrangers dans l'exécution de leur dessein. On jeta donc les yeux sur les jésuites, qui ont des missions en tout ce pays-là, et dont la vocation est d'aller partout où ils espèrent faire plus de fruit pour le salut des ames.

Le M. Colbert me fit l'honneur de m'appeler un jour avec M. Cassini, pour me communiquer ses vues. Ce sage ministre me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées: « Les sciences, mon père, ne méritent pas que vous prenriez la peine de passer les mers, et de vous réduire à vivre dans un autre monde, éloignés de votre patrie et de vos amis. Mais comme le désir de convertir les infidèles et de gagner des ames à Jésus-Christ porte

» souvent vos pères à entreprendre de pareils
» voyages; je souhaiterois qu'ils se servissent
» de l'occasion, et que dans le temps où ils ne
» sont pas si occupés à la prédication de l'E-
» vangile, ils fissent sur les lieux quantité
» d'observations, qui nous manquent pour la
» perfection des sciences et des arts.»

Ce projet n'eut alors aucune suite, et la mort de ce grand ministre le fit même perdre de vue pendant quelque temps : mais le roi ayant résolu, deux ans après, d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Siam; M. le marquis de Louvois, qui venoit de succéder à M. Colbert, dans la charge de sur-Intendant des bâtimens et de directeur des sciences, arts et manufactures de France, demanda à nos supérieurs six jésuites habiles dans les mathématiques, pour les y envoyer.

J'enseignois depuis huit ans les mathématiques dans notre collège de Paris, et il y en avoit plus de vingt que je demandois avec instance les missions de la Chine et du Japon. Mais soit qu'on m'en jugeât peu digne, ou que la Providence me réservât pour un autre temps, on me laissoit toujours en France. Je tâchois d'y vivre dans la pratique exacte de tous les exercices de la vie religieuse, persuadé que les desseins miséricordieux de Dieu sur

nous s'accomplissent infailliblement, quand nous suivons fidèlement ce chemin. Je ne fus point trompé : car cette heureuse occasion s'étant présentée, je m'offris le premier à nos supérieurs, qui m'accordèrent enfin ce que je souhaitois depuis si long-temps, et me chargèrent de chercher des missionnaires pour m'accompagner. Je ne vous puis dire, mon révérend père, la consolation que je sentis en ce moment. Je m'estimois mille fois plus heureux d'aller porter nos sciences aux extrémités du monde, où j'espérois gagner des ames à Dieu, et trouver des occasions de souffrir pour son amour et pour la gloire de son saint nom, que de continuer à les enseigner à Paris, dans le premier de nos collèges.

Dès qu'on sut que je cherchois des missionnaires pour la Chine, il se présenta un grand nombre d'excellents sujets. Les PP. Tachard, Gerbillon, Lecomte, de Visdelou et Bouvet furent préférés aux autres. Comme ils étoient tous capables de remplir en France nos emplois les plus distingués, bien des personnes zélées parurent surprises de la conduite des supérieurs, qui laissoient aller aux missions leurs meilleurs sujets, et qui ôtoient par-là à l'Europe des personnes propres à y rendre des services importants. Ne vaudroit-il pas mieux,

» disoit-on, les y retenir, et envoyer dans ces
» pays éloignés ceux qui, avec une capacité
» plus médiocre, ont assez de forces pour sou-
» tenir les fatigues des missions, et assez de
» zèle pour travailler à la conversion des in-
» fidèles ? » Ils appuyoient leur sentiment de
l'autorité de saint François-Xavier, qui ne
demandoit à saint Ignace, pour la mission des
Indes, que ceux qu'il ne jugeoit pas si néces-
saires en Italie. « Vous avez, dit-il (liv. 2, ép. 9),
» plusieurs hommes auprès de vous qui, quoi-
» qu'ils ne soient ni grands théologiens ni pré-
» dicateurs, serviroient admirablement l'Eglise
» en ce pays-ci, s'ils ont les autres qualités
» nécessaires pour y faire du fruit, si ce sont
» des hommes sûrs qu'on puisse envoyer seuls
» aux Moluques, au Japon et à la Chine, s'ils
» sont doux, prudents, charitables et d'une
» si grande pureté de mœurs, que les occasions
» de pécher, qui sont plus fréquentes ici qu'en
» Europe, ne les ébranlent jamais. »

Je conviens qu'il n'est pas nécessaire d'en-
voyer toujours aux missions des sujets d'un
esprit si éminent et d'une capacité si étendue.
Les premières qualités auxquelles il faut avoir
égard, sont celles que saint François-Xavier
vient de marquer : toutes les autres sont inu-
tiles sans celles-là. « En vain, dit ce grand

» Apôtre (lib. 4, ep. 9), vous leur confierez
 » les emplois importants de convertir les ames,
 » s'ils ne sont laborieux, mortifiés, patients;
 » s'ils ne savent souffrir la faim, la soif, et
 » les plus rudes persécutions avec joie. » Mais,
 quand il fait tant de fond sur la vertu, on ne
 permettra d'ajouter qu'il n'exclut nullement
 ceux qui ont d'autres talents, et qui s'appli-
 quant aux sciences dans les universités ou dans
 nos séminaires d'Europe, y méritent comme
 lui l'estime et l'approbation des savants, par
 les grands progrès qu'ils y font. Quand il parle
 du Japon et de la Chine, ne demande-t-il pas
 des hommes pleins d'esprit et habiles dans tou-
 tes les subtilités de l'école, pour découvrir
 les erreurs et les contradictions des bonzes ?
 Ne veut-il pas des philosophes qui rendent
 raison des météores, et des effets les plus ca-
 chés de la nature; des mathématiciens qui
 connoissent le ciel et qui prédisent les éclipses ?
 « Ils nous admiroient, dit-il, quand nous leur
 » expliquions ces choses; et la seule pensée
 » que nous étions des gens savants, les dispo-
 » soit à nous croire sur les matières de la re-
 » ligion. *Nos tanquam viros doctos suspicie-*
 » *bant, quæ doctrinæ opinio aditum nobis*
 » *patefecit ad religionem in eorum animis*
 » *ferendam* (lib. 4, ep. 1). » En parlant même

des Indes, où une profonde science ne lui paroïssoit pas si nécessaire, parce que les peuples n'y sont pas toujours si éclairés, il ajoute ces paroles remarquables : « *Quanquam probitas,*
» *litteris ornata scilicet, palmam ferat* : Néanmoins, dit-il, des gens de lettres et de vertu sont ceux que nous recevons ici avec plus de joie, parce qu'ils y seront plus utiles à la conversion des peuples. » L'envie qu'il eut d'écrire des lettres vives et touchantes aux universités de France, d'Italie et de Portugal, pour inviter les docteurs de ces fameuses écoles à venir travailler avec lui au salut des ames, marque bien quels missionnaires il désiroit.

Saint Ignace étoit dans les mêmes sentiments. Et c'est pour cela qu'ayant ajouté dans la compagnie, aux autres vœux de religion, un quatrième vœu pour les profès, par lequel ils s'engagent d'aller, avec la permission de leur souverain, dans tous les lieux où le Vicaire de Jésus-Christ jugera à propos de les envoyer, sans rien même demander pour leur subsistance, il a voulu qu'on n'admit à ce degré que ceux en qui on remarqueroit plus d'esprit et plus de talents naturels, et de capacité pour les sciences ; et il n'eut pas sans doute réglé les choses de cette manière, lui qui

cherchoit en tout la plus grande gloire de Dieu, s'il n'eût été persuadé, que de travailler à la conversion des infidèles, c'étoit un ouvrage tout divin, auquel il devoit consacrer au moins en partie, ce qu'il avoit de meilleur et de plus choisi dans son ordre.

Tout ce que je rapporte ici, vous est parfaitement connu, mon révérend père; vous savez combien ce zèle d'aller porter la foi dans les pays les plus éloignés, est essentiel et universel en notre Compagnie, et que les plus grands talents n'y sont pas une raison pour retenir en Europe ceux que Dieu appelle véritablement aux missions. Vous savez même quelle est la délicatesse de conscience de nos premiers supérieurs sur cet article; et nous en vîmes un grand exemple, il y a trois ans, lorsque je me préparois à retourner à la Chine avec des sujets d'un mérite fort distingué, que notre révérend père général eut la bonté de m'accorder. Quelques personnes regardant plus l'avantage de nos provinces de France que le besoin des missions, lui représentèrent la perte qu'elles faisoient. « Je la ressens vivement », répondit-il, mais il m'est impossible de résister aux lettres pleines de ferveur et de l'esprit de Dieu, qu'ils m'écrivent eux-mêmes. *Non possum resistere Spiritui Sancto,*

» q
dev
mis
com
don
dre
pre
son
l'ac
du
pou
Die
pou
leur
ici
de
C
ren
le-3
req
par
tiqu
Qu
vri
rid
ren
ma
Vo

» *qui loquitur in eorum litteris.* » Nous ne devons donc pas regarder le départ de ces missionnaires comme des pertes, mais plutôt comme des avantages pour la religion, dont l'Eglise se réjouit. Ce sont des ordres éternels de la Providence, qui reprend ceux qu'elle n'avoit mis dans nos maisons que pour les préparer, par l'étude et par l'acquisition des vertus solides, à la conversion du nouveau monde. Enfin ce sont des grâces pour nous-mêmes, dont nous devons remercier Dieu, qui choisit parmi nous des personnes pour un emploi si saint, et qui nous excite par leurs exemples à mépriser le monde, et à mener ici une vie qui approche, autant qu'il se peut, de celle de nos chers frères.

Ces pères que je viens de nommer, s'étant rendus à Brest avec moi, nous en partimes le 3 mars de l'année 1685, après avoir été reçus dans l'Académie des sciences, et pourvus par ordre du roi des instruments de mathématiques nécessaires pour faire nos observations. Quand nous eûmes passé la ligne, nous découvrimes toutes les constellations de la partie méridionale. Il n'y a presque point d'étoiles remarquables proche le pôle Antarctique; mais le ciel en est tout rempli le long de la Voie Lactée, depuis le Scorpion jusqu'à *Sirius*.

On ne voit rien de sensible dans la partie septentrionale. Le grand et le petit nuage sont deux choses singulières. Le petit paraît aussi grand que la lune, quoiqu'il ne soit guère que la moitié du grand nuage. Quand on les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paroissent point un amas de petites étoiles, comme le *Præsepe Cancri* et la Voie Lactée, ni même une blancheur obscure, comme la nébuleuse d'Andromède et la tête des comètes: tout y paraît beau, comme dans le reste du ciel.

Le pied du *Cruzero*, marqué dans Bayer, est une étoile double, composée de deux petites étoiles fort claires, qui sont éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamètre: il en contient une troisième un peu plus éloignée des deux autres, mais beaucoup plus petite.

Nous fîmes quelques observations au Cap de Bonne-Espérance, et dans notre traversée du Cap au détroit de la Sonde, dont on a déjà rendu compte au public. Nous en avons fait plusieurs autres à la Chine, que j'ai envoyées en Europe, et dont on trouvera une partie dans les voyages de Tartarie du P. Gerbillon, lequel sera bientôt mis au jour. Vous avez vu, mon révérend père, dans la relation du premier voyage du P. Tachard, la manière obligeante dont les Hollandais nous reçurent

au C
est
reco
aux
Nou
quel
ser,
le p
à pl
rém
au s
aux
reve
qu'e
cice
sion
les f
assi
peu
serv
lem
libr
ou
qui
con
les
der
Die

au Cap de Bonne-Espérance et à Batavia. Il est vrai, et je dois encore marquer ici par reconnoissance, qu'on ne peut rien ajouter aux honnêtetés que nous firent ces Messieurs. Nous y trouvâmes plusieurs catholiques, dont quelques-uns eurent le bonheur de se confesser, après avoir passé plusieurs années sans le pouvoir faire. Ces pauvres gens sont bien à plaindre : ils quittent leurs pays inconsidérément, et vont en Hollande, où ils s'engagent au service de la Compagnie, qui les fait passer aux Indes, d'où ils n'ont plus la liberté de revenir : mais leur plus grand malheur, c'est qu'en ce pays-là il n'y a plus pour eux d'exercice de religion : plus de messes, de confessions ni de communions, plus de prêtres pour les faire souvenir de leur devoir, et pour les assister à la mort. Les Hollandais trouveroient peut-être plus de gens qui s'engageroient à leur service, et qui les serviroient même plus fidèlement, s'ils permettoient aux catholiques le libre exercice de leur religion en ce pays là, ou du moins s'ils leur procuroient les secours qui leur sont si nécessaires. Après les avoir consolés le mieux qu'il nous fut possible, nous les exhortâmes à persévérer dans la foi, à garder inviolablement les commandements de Dieu, et à souffrir leurs maux avec patience.

Les catholiques que le malheur ou la nécessité contraignent de quitter ainsi leur pays, doivent faire réflexion à quels dangers ils exposent leur salut éternel, et se persuader que la plus grande punition du péché, est de s'engager en des occasions de pécher encore davantage, et de se mettre dans un état où les moyens de se convertir et de retourner à Dieu ne se trouvent presque plus.

Nous arrivâmes à Siam à la fin du mois de septembre de la même année 1685, après une navigation fort heureuse. On ne peut être mieux reçu que nous le fûmes du roi et de son ministre, M. Constance. Pendant notre séjour en ce royaume, nous tâchâmes de n'y être pas inutiles. Les PP. Gerbillon et de Visdelou prêchèrent l'Avent et le Carême dans l'église des Portugais, et quand nous n'étions point à Louvo, nous entendions régulièrement les confessions dans cette église, les dimanches et les fêtes.

Avant que de partir de Paris, j'avois pris des mesures avec M. Cassini, pour observer une éclipse de lune qui devoit arriver à Paris le 10 décembre 1685, sur les neuf heures du soir, et dans le royaume de Siam, le 11 du même mois, sur les trois à quatre heures du matin. Comme elle devoit être totale, et qu'on

la p
Siam
au v
mén
ave
avec
sa p
u
mai
d'un
vert
N
lent
prin
l'ob
tanc
terp
tion
de l
Par
par
» m
s'éta
pou
nett
corp
ne r
que

la pouvoit voir en même temps à Paris et à Siam, elle étoit fort propre pour déterminer au vrai la différence des longitudes de ces deux méridiens, et c'est ce qui nous porta à faire avec soin cette observation. Le roi de Siam, averti de notre dessein, voulut que ce fût en sa présence. Il étoit alors à Tsée-poussonne, une lieue au-dessus de Louvo: c'est une maison royale qu'il avoit fait bâtir sur le bord d'un étang, à l'entrée d'une forêt, où il se divertissoit à la chasse des éléphants.

Nous avons préparé pour le Roi une excellente lunette de cinq pieds, par laquelle ce prince regardoit l'éclipse, pendant que nous l'observions à quatre pas de lui avec M. Constance, qui l'entretenoit, et qui lui servoit d'interprète quand il nous faisoit quelques questions. Le Roi ayant vu la veille un des types de la lune qu'on a gravé à l'Observatoire de Paris, s'écria d'abord en regardant la lune par la lunette: « Voilà justement ce que vous » me fités voir hier dans le type. » La lune s'étant éclipcée notablement, il nous demanda pourquoi elle paroissoit renversée dans la lunette, et après l'immersion totale, pourquoi le corps de la lune paroissoit encore puisqu'elle ne recevoit plus aucune lumière du soleil? Ces questions judicieuses font voir quelle étoit la

solidité d'esprit de ce prince, qui nous témoigna en cette occasion une bonté particulière, dont il nous auroit donné plus de marques, si sa mort, qui arriva peu de temps après, de la manière que tout le monde a su, n'eût renversé tous les grands desseins qu'il avoit formés pour l'avantage de la religion, et pour la gloire de notre nation.

Ce fut au mois de juillet de l'année 1686 que nous partîmes de Siam pour aller à la Chine. Il y avoit à la rade plusieurs vaisseaux, dont les uns alloient à Macao, les autres à Canton, et en d'autres ports de ce vaste empire. M. Constance nous les offrit tous; mais il n'étoit nullement d'avis que nous allâsions à Macao. M. l'évêque de Metellopolis et le P. Maldonade, supérieur de la maison des Jésuites portugais, nous détournoient aussi de prendre cette route.

Lorsqu'on a des intentions droites et qu'on estime une nation, on se persuade aisément qu'elle a pour nous les mêmes sentiments, et qu'on peut s'y fier sans rien risquer. Ainsi les défiances qu'on s'efforça de nous donner des Portugais en cette occasion, firent peu d'impression sur nos esprits, et nous nous déterminâmes à prendre la route de Macao. M. Constance, nous voyant fixés en cette ré-

solution, crut que nous avions de ce côté-là des assurances que nous ne disions pas. Il ne pensa donc plus qu'à nous procurer de fortes recommandations auprès des officiers de la ville. Le roi de Siam eut la bonté d'écrire lui-même au gouverneur, pour l'engager à nous être favorable. Il se croyoit d'autant plus en droit de lui demander cela, qu'il traitoit bien les Portugais qui venoient trafiquer tous les ans dans ses états.

Mais Dieu qui veilloit sur nous, ne permit pas que ce voyage réussit. Le vaisseau sur lequel nous nous embarquâmes passoit pour être bon, et ne valoit rien en effet. Dès le cinquième jour il fit eau de toutes parts. Il étoit conduit par un pilote qui avoit déjà fait quatre ou cinq naufrages, et qui ne craignant rien tant que de ne pas arriver cette année-là à Macao, s'obstinoit à tenir le vent, quoiqu'il nous fût contraire, et qu'il augmentât à chaque moment. Nous ne faisons que dériver du côté de Camboge, ou en peu d'heures nous aurions péri misérablement, si notre capitaine n'eût forcé le pilote de céder, et d'aller vent arrière chercher le premier asile qu'on pourroit trouver. Le danger où nous fûmes en cette occasion est un des plus grands que j'aie courus sur toutes ces mers.

Comme il n'y avoit que six ou sept jours que nous avions mis à la voile, nous crûmes qu'il étoit encore temps de gagner la barre de Siam, et de nous embarquer dans un autre vaisseau pour arriver à la Chine cette année-là. Nous prîmes donc des guides pour nous y mener par le chemin le plus court, à travers les forêts, mais nos efforts furent inutiles. Ces guides, après un mois de détours, nous ramenèrent épuisés de fatigues à notre vaisseau, qui se rendit à petites voiles dans la rivière de Siam, au mois de septembre, lorsque la mousson pour aller à la Chine étoit entièrement passé. Nous trouvâmes sur notre chemin les galères du roi de Siam, que ce prince, plein de bonté pour nous, avoit envoyées pour nous chercher, dès qu'il apprit le mauvais succès de notre voyage.

Notre retour donna de la joie à M. Constance, qui ne nous avoit laissé partir qu'avec peine. La crainte qu'on ne nous maltraitât à Macao, n'étoit pas sans fondement; car, quelques mois après, les vaisseaux de la Chine étant revenus à Siam, nous apprîmes qu'on avoit reçu ordre de Portugal d'arrêter à Macao les vicaires apostoliques et les missionnaires qui viendroient sur d'autres vaisseaux que sur ceux des Portugais. Nous vîmes cette année-là même

l'e
de
no
pit
à G
rel
à la
tre
d'un
mio
piét
gran
pro
apos
de l
vais
sûre
quin
cha
Jésu
Ecl
mêm
N
que
avo
pas
l'att

l'exécution de cet ordre. Un père *Franciscain* de *Manille*, parti de *Siam* en même temps que nous, fut mis en arrêt à son arrivée avec le capitaine qui l'avoit amené ; on l'envoya ensuite à *Coa*, d'où il eut bien de la peine à sortir pour retourner aux *Philippines*.

Nous nous abandonnâmes l'année suivante à la sage conduite de *M. Constance*. Ce ministre nous honora toujours d'une protection et d'une amitié particulières. Ce que nous estimions davantage en lui, c'étoit un fond de piété et de religion qui le portoit à former de grands projets pour la propagation de la foi. Il protégeoit tous les missionnaires et les vicaires apostoliques, et les aidoit à passer dans le lieu de leurs missions, engageant les capitaines des vaisseaux, qui partoient de *Siam*, à les porter sûrement à *Camboge*, à la *Cochinchine*, au *Tunquin* et à la *Chine*. Il leur distribuoit à tous des charités considérables. Il a rebâti les églises des *Jésuites* et des *Dominicains* de *Siam*. *MM.* nos *Ecclesiastiques* français pourront dire eux-mêmes tout le bien qu'il leur a fait.

Nous avons souvent déploré la mort tragique de cet homme extraordinaire, et nous y avons été d'autant plus sensibles, qu'il ne lui a pas été impossible de l'éviter ; mais Dieu, qui l'attendoit en ce moment, lui avoit donné un

courage, capable de soutenir une si rude épreuve. Les Siamois, qui l'ont traité avec tant de cruauté, n'auront point manqué de lui reprocher ses grandes aumônes, et tout ce qu'il avoit entrepris pour établir solidement la religion chrétienne dans les Indes. Mais ce qui pouvoit le rendre coupable devant eux, est ce qui nous donne le plus sujet de croire que Dieu lui aura fait part de ses grandes miséricordes; car le Fils de Dieu a promis de se déclarer hautement devant son Père pour ceux qui n'auront point rougi de lui devant les hommes; et Dieu a des grâces et des ressources infinies pour mettre dans les voies de salut ceux qui ont été véritablement zélés, et pour y en faire entrer beaucoup d'autres.

Je ne parle point ici de l'illustre madame Constance; il est impossible de penser à ce qu'elle a souffert dans cette triste révolution, sans être pénétré d'une vive douleur. On n'ignore pas en France l'extrême misère à laquelle elle est encore réduite, et c'est une chose bien affligeante de vouloir et de ne pouvoir pas la soutenir comme on le souhaiteroit.

Nous partîmes de Siam, pour la seconde fois, le 19 juin 1687, sur un navire chinois qui alloit à Nimpo. Outre que nos mesures étoient bien prises, Dieu donna encore visi-

ble
Ch
for
la p
ent
ils l
mis
rep
n'y
avo
et l'
dest
cette
tôt c
de l'
en'or
une
le ca
soit
rapp
toien
temp
pand
supp
super
qu'or
chinc
nuflex

blement sa bénédiction à notre voyage. Les Chinois qui nous conduisoient nous parurent fort superstitieux. Ils avoient une petite idole à la poupe de leur vaisseau, devant laquelle ils entretenoient jour et nuit une lampe allumée ; ils lui offroient assez souvent , avant qu'ils se missent à table , les viandes préparées pour le repas. Mais comme ils s'apercevoient que nous n'y touchions point , toutes les fois qu'on les avoit ainsi offertes , ils en firent mettre à part , et l'on ne présentoit point à l'idole ce qui étoit destiné pour nous. Le culte qu'ils rendoient à cette fausse divinité ne se borneroit pas là ; sitôt que la terre paroissoit , celui qui avoit soin de l'idole , prenoit des papiers peints et coupés en ondes , et les jetoit dans la mer , après avoir fait une profonde inclination de ce côté-là. Quand le calme nous prenoit , tout l'équipage pousoit de temps en temps des cris , comme pour rappeler le vent. Dans de gros temps , ils jetoient au feu des plumes pour conjurer la tempête et pour chasser le démon , ce qui répandoit par tout le vaisseau une puanteur insupportable. Mais leur zèle , ou plutôt leur superstition , redoubla à la vue d'une montagne qu'on découvre en passant le canal de la Cochinchine ; car , outre les inclinations et les genuflexions ordinaires , et tous les papiers à

domi-brûlés qu'ils jetoient dans la mer, les matelots se mirent à faire un petit vaisseau de quatre pieds : il avoit ses mâts, ses cordages, ses voiles et ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, son canon, ses vivres, ses marchandises, et même son livre de compte. On avoit disposé à la poupe, à la proue et sur les cordages, autant de petites figures de papier peint qu'il y avoit d'hommes sur le vaisseau. On mit la petite machine sur un brancard; on la leva avec beaucoup de cérémonie; on la promena par le vaisseau au bruit du tambour et d'un bassin d'airain. Un matelot habillé en bonze conduisoit la marche, et s'escrimoit avec un long bâton en jetant quelquefois de grands cris. Enfin on le fit descendre doucement dans la mer, et on le suivit des yeux aussi loin que l'on put. Le bonze monta sur la dunette pour continuer ses clameurs, et apparemment pour lui souhaiter un heureux voyage.

Nous eûmes un calme de quatre jours à la hauteur d'Emouy (ville de la Chine). L'horizon couvert de nuages fort noirs, et les vents de nord et de nord-est, qui souffloient de temps en temps, étoient des présages d'une grande tempête. Les Chinois alarmés invoquèrent leur idole avec plus de ferveur que jamais, et dans la crainte d'être surpris de ces furieux

siph
plu
en
et il
entr
prêt
que
mau
fime
de c
Dieu
pass
la p
dont
l'hor
A
entre
lesqu
nous
faisoi
il pas
et d'e
être
Cette
qu'il
iles,
vaisse
sondo

siphons, qui désolent ces mers, ils tâchèrent plusieurs fois de gagner la terre, mais ce fut en vain. Ils gardoient tous un morne silence, et ils trouvoient mauvais que nous parlâssions entre nous autres missionnaires. Notre interprète nous en avertit en secret, et nous marqua que notre tranquillité leur paroissoit d'un aussi mauvais augure, que le calme même. Nous fîmes un vœu à saint François-Xavier, patron de ces mers, pour obtenir un vent favorable. Dieu nous le donna dès le lendemain, et nous passâmes heureusement entre la terre ferme de la province de Fo-kien, et l'île Formose, dont nous vîmes quelques montagnes à l'horizon.

A trente ou quarante lieues de Nimpo, on entre dans un labyrinthe d'îles élevées, parmi lesquelles on ne se reconnoit plus. Le parti que nous prîmes fut d'observer le chemin que faisoit notre vaisseau, les terres entre lesquelles il passoit, et sur lesquelles il portoit le cap, et d'en faire une carte particulière, qui pût être utile à ceux qui navigueront dans ces mers. Cette carte ne marque que notre route, quoiqu'il y en ait d'autres aussi bonnes entre ces îles, et peut-être meilleures pour les grands vaisseaux : car je me souviens que nos pilotes sondoient souvent, et qu'en certains endroits

ils ne trouvoient que quatre brasses d'eau.

C'est aux Anglais qu'il faut s'adresser, si l'on veut avoir une plus grande connoissance de cette mer : car depuis trois ans ils en ont fait une carte générale. Ils ont sondé partout; ils ont visité toutes les îles; ils savent celles qui sont habitées et celles où l'on peut se pourvoir d'eau. C'est un travail de six mois, digne de l'application et de la curiosité de ces Messieurs. J'ai vu une de ces cartes à grands points, et fort bien dessinée, entre les mains de M. Catehopolle, homme de mérite, qui est à présent à la Chine, consul et président de la compagnie royale d'Angleterre pour tout le commerce que les Anglais y font.

Nous mouillâmes enfin devant la ville de Nimpo, le 23 juillet 1687, trente-quatre jours après avoir quitté la barre de Siam, et deux ans et demi depuis notre départ de France. Je ne vous dirai point, mon révérend père, la joie dont nous fûmes pénétrés, et les actions de grâces que nous rendîmes à Dieu, lorsque nous nous vîmes heureusement arrivés au terme de nos plus ardents desirs. Il faut être appelé aux missions, et y venir dans la seule vue de servir Dieu, et de travailler au salut des âmes, pour se former une juste idée de ce qu'on éprouve dans ce moment. Il

fau
for
nou
nou
dou
son
lité
lem
n'êt
La
les y
pou
sion
occu
soier
tout
N
Lian
prov
sur
Japo
degr
éloig
va de
riviè
toise
bras
des

faut bien dire que nous changeons alors de force, *mutabunt fortitudinem* (Is. 40); car nous ne songions plus à la France, ni à ce que nous avons pu y laisser d'espérances et de douceurs. Cette paix même, dont nous jouissons dans les maisons religieuses, et les facilités que nous avons d'y vivre dans le recueillement qui peut tenir l'âme unie à Dieu, n'étoient plus des objets qui nous touchassent. La multitude des ames que nous avons devant les yeux, le choix que Dieu avoit fait de nous pour leur porter sa connoissance, et les occasions de souffrir que nous espérions trouver, occupoient entièrement nos esprits, et paroisoient devoir amplement nous dédommager de tout.

Nimpo, que quelques Européens ont appelé *Liampo*, est une ville du premier ordre de la province de Tche-kiam, et un très bon port sur la mer orientale de la Chine, vis-à-vis du Japon. Elle est, selon nos observations, à 29 degrés 56 minutes de latitude septentrionale, éloignée de cinq ou six lieues de la mer. On y va dans une seule marée par une fort belle rivière, large pour le moins de cent cinquante toises, et profonde partout de sept ou huit brasses, bordée de salines des deux côtés, avec des villages et des campagnes cultivées, que de

hautes montagnes terminent à l'horizon. L'embouchure de la rivière est défendue par une forteresse et par une petite ville du troisième ordre, nommée *Tin-hay*, environnée de tours et de bonnes murailles. Il y a là un bureau, où l'on reconnoît tous les vaisseaux qui entrent. Les marchands chinois de Siam et de Batavia viennent tous les ans à Nimpo pour y chercher des soies : car c'est dans cette province que se trouvent les plus belles de la Chine. Ceux de Fo-kien et des autres provinces voisines y abordent aussi continuellement.

Les marchands de Nimpo font un grand commerce avec le Japon, où ils alloient dès le temps de saint François-Xavier; et c'est d'eux apparemment qu'il apprenoit ces particularités de la Chine, qu'il écrivoit en Europe sur la fin de sa vie. Il paroît même qu'il avoit songé à passer à la Chine sur leurs vaisseaux. « Liampo, » dit-il (lib. 4, ep. 1), est une grande ville » de la Chine, éloignée du Japon de cent » cinquante lieues seulement... J'ai de fortes » raisons de croire que ce sera la porte par » où les missionnaires de notre compagnie entreront dans ce grand royaume, et que les » autres religieux y pourront venir contenter » le désir ardent que Dieu leur inspire de travailler au salut des infidèles. Je prie donc

» ce
 » pl
 » 3
 babl
 pere
 pass
 ator
 la C
 pou
 aux
 y en
 N
 avon
 temp
 Inde
 entre
 Jacq
 et la
 qu'il
 de S
 L
 notr
 faut
 truit
 ne t
 d'ég
 si pe
 le p

« ceux qui désirent la conversion de ces peuples, de recommander l'affaire à Dieu (liv. 3, ep. 5.). » C'est en ce temps-là très probablement qu'il songeoit à s'adresser à l'Empereur du Japon même, et à lui demander un passe-port : car on disoit que ce prince avoit alors une liaison si étroite avec l'Empereur de la Chine, qu'il avoit même un de ses sceaux pour sceller des patentes et des passe-ports aux vaisseaux et aux personnes qu'il voudroit y envoyer.

Nous sommes, je crois, les premiers qui avons pris ce chemin, marqué dès les premiers temps de notre compagnie, par l'Apôtre des Indes, et par où apparemment il eût voulu entrer lui-même à la Chine, si l'ambassade de Jacques Pereira n'eût pas manqué par l'avarice et la jalousie du gouverneur de Malaca, et qu'il eût pu préférer la route de Nimpo à celle de Sancian, où il mourut.

Le P. Martini rapporte que de son temps notre Compagnie avoit une église à Nimpo. Il faut que cette église ait été entièrement détruite dans l'irruption des Tartares : car nous ne trouvâmes en y arrivant aucun vestige ni d'église ni de christianisme. On étoit même si peu accoutumé à y voir des Européens, que le peuple accouroit de toutes parts pour nous

regarder, comme si nous eussions été des hommes de quelque nouvelle espèce.

Les mandarins ayant su notre arrivée, voulurent nous voir en particulier, et nous reçurent avec civilité. Ils nous demandèrent ce que nous prétendions, et quel étoit le sujet de notre voyage. Nous répondimes que la grande réputation de l'Empereur par toute la terre, et la permission qu'il donnoit aux étrangers de venir dans ses ports, nous avoit déterminés à entreprendre ce voyage; que notre dessein étoit de demeurer avec nos frères pour y servir le vrai Dieu; que nous avions appris, à notre grand regret, que plusieurs d'entr'eux étoient déjà morts, et que la plupart des autres accablées de vieillesse et d'infirmités, demandoient du secours.

J'ajoutai que le P. Ferdinand Verbiest s'étoit donné la peine de m'écrire lui-même en Europe pour m'inviter à venir à la Chine, et qu'il avoit donné sa lettre au P. Philippe Couplet qui me l'avoit fidèlement rendue. Il nous parut que ces officiers avoient une considération particulière pour le P. Verbiest; que nos réponses leur faisoient plaisir; et que s'ils eussent été les maîtres, ils nous auroient volontiers accordé la permission que nous leur demandions, de nous retirer en quelque une

des
roi,
nou
siti
pris
chal
été i
Il éc
rites
chin
vois
la C
du t
pou
nou
nou
C
man
notr
Tch
ence
lettr
de
pro
que
P. P
avo
Chr

des églises de notre Compagnie. Mais le vice-roi, qui haïssoit notre religion, fut cause que nous ne pûmes profiter de leurs bonnes dispositions. Il les blâma d'avoir souffert que nous prissions une maison à Nimpo, quoique les chaleurs fussent alors si violentes, qu'il eût été impossible de demeurer sur les vaisseaux. Il écrivit ensuite contre nous au tribunal des rites, priant qu'on défendit aux vaisseaux chinois qui trafiquoient dans les royaumes voisins, d'amener jamais aucun Européen à la Chine. Peut-être espéroit-il que la réponse du tribunal des rites nous étant contraire, il pourroit confisquer à son profit le vaisseau qui nous avoit amenés et se saisir de tout ce que nous ayions apporté.

Cependant, sans perdre de temps, nous mandâmes notre arrivée au missionnaire de notre Compagnie qui demouroit à Ham-Tcheou, capitale de la province, sans savoir encore son nom. Nous accompagnâmes nos lettres de celles que vous aviez eu la bonté de nous donner pour le P. Verbiest. Par une providence particulière de Dieu, il se trouva que le missionnaire de Ham-Tcheou étoit le P. Prosper Intorcetta, sicilien de nation, qui avoit eu le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ la prison et l'exil dans la dernière per-

exécution. Comme il étoit venu en Europe en 1672 pour les affaires de la mission, je lui avois dès-lors écrit pour me joindre à lui, et me consacrer au service de l'église de la Chine. Ainsi sa joie fut grande quand il apprit que nous étions si proches de lui. « Dieu soit béni, » nous dit-il dans la lettre qu'il nous écrivit, » de ce qu'il nous a fait enfin miséricorde. » Il vous a sauvés du naufrage, afin de sauver » par votre moyen cette mission affligée, qui » périssoit tous les jours faute d'ouvriers, et de » secours ¹. » Il nous envoya sur le champ un de ses catéchistes, qui étoit bachelier, avec deux de ses domestiques, et nous manda de quelle manière nous devions nous comporter avec les mandarins.

Ayant appris ensuite, par le mémoire que nous lui envoyâmes, quelles étoient nos vues et nos desseins, il nous répondit encore, en nous ouvrant son cœur : « Vous m'avez plei- » nement éclairci, dit-il sur tout ce que je » voulois savoir. Dès que j'appris votre arri- » vée à Siam, je pensai toutes les choses que » vous me marquez ; je ne sais si ce fut par une

¹ *Benedictus Deus qui facit nobiscum misericordiam suam. Liberevit nos à naufragio, ut propè naufragam Missionem nostram operariis destitutam vestra opant ac laboribus ab æquis lacrymarum summiq; maronis eriperet.*

» insp
» con
» je v
» sent
» blé

La
Tche
nous
chose

Il en
des p

jusqu
du c
l'ima

ces p
» con
» au

Pe
nous
aux

sance
qu'il
qui

une
jeune
les p

nous
Il no

» inspiration particulière, ou par une simple
 » conjecture; ce que je vous puis dire, c'est que
 » je vous attendois avec impatience. Et pré-
 » sentement que vous êtes arrivés, je suis com-
 » blé de consolation.

La résolution qu'avoit prise le vice-roi de *Tchekiam*, d'écrire à la cour des rites, pour nous faire renvoyer de la Chine, étoit la seule chose qui troublait la joie de ce saint homme. Il eut recours à Dieu, et fit faire pour nous des prières publiques dans son église. Il obligea jusqu'aux petits enfants à implorer le secours du ciel. Quand ils étoient prosternés devant l'image du Sauveur, il leur faisoit prononcer ces paroles : « Seigneur, en votre saint nom, »
 » conservez les pères qui viennent travailler
 » au salut de nos ames.»

Pendant que nous demeurâmes à *Nimpo*, nous eûmes plus d'une occasion de parler aux mandarins de la grandeur et de la puissance de Dieu. Il y avoit trois ou quatre mois qu'il ne pleuvoit point dans tout le pays, ce qui ruinoit les moissons, et faisoit craindre une famine générale. On avoit ordonné des jeûnes dans la ville, et des prières dans toutes les pagodes. Le gouverneur inquiet s'avisa de nous consulter sur les causes de cette sécheresse. Il nous demanda si nous en avions aussi quel-

quelques en Europe, et ce que nous faisons
 alors pour en être délivrés. Nous lui répondî-
 mes que le Dieu que nous adorions étant tout-
 puissant, nous avions recours à lui, et que
 nous allions dans nos églises implorer sa mi-
 séricorde. Mais il y a plus d'un mois, répli-
 qua-t-il, que nous faisons la même chose ;
 nous allons à la porte du midi, et à toutes
 les pagodes de la ville sans pouvoir rien
 obtenir. Nous n'en sommes point surpris,
 Seigneur, lui répondîmes-nous, et si vous
 nous permettez de vous dire librement nos
 pensées, nous vous en découvrirons la véri-
 table cause. Nous commencâmes alors à
 lui parler de Dieu, et à lui faire connoître qu'il
 a créé le ciel et la terre, les hommes et tout ce
 qui est dans l'univers ; que tout dépend de lui,
 les pluies et la sécheresse, la famine et l'abon-
 dance, les biens et les maux, avec lesquels il
 châtie ou récompense les hommes, selon qu'il
 le juge à propos ; que nous adressant à lui,
 comme nous faisons en Europe, nous prions
 celui qu'il falloit prier véritablement, parce
 qu'étant le souverain Seigneur de toutes choses
 il avoit le pouvoir d'exaucer nos prières. Mais
 il n'en est pas ainsi de vos dieux, lui dîmes-
 nous, ils ont des yeux, et ne voient point ;
 ils ont des oreilles et n'entendent point ;

» pa
 » tr
 » s'e
 » de
 » ple
 » ét
 » tit
 » de
 » pe
 » mé
 » rée
 » de
 L
 men
 Dieu
 » le
 » m
 » gu
 » di
 » ch
 » pe
 en c
 je fu
 de c
 man
 (Me
 cré
 gou

» parce que ces fausses divinités ayant été au-
 » trefois des hommes mortels, ils n'ont pu
 » s'exempter de la loi commune de mourir, ni
 » des suites ordinaires de la mort : ainsi, n'ayant
 » plus ni sentiment ni pouvoir, il ne faut pas
 » être surpris s'ils ne vous écoutent point. Le
 » titre de divinité qu'ils tiennent de la libéralité
 » des empereurs, ou de la superstition des
 » peuples, n'ajoute rien à ce qu'ils étoient d'eux-
 » mêmes, ni ne leur donne aucun pouvoir
 » réel et véritable de disposer des pluies, ou
 » de commander sur la terre aux autres hommes.

Le gouverneur nous écouta paisible-
 ment, et nous pria de demander à Notre-
 Dieu qu'il leur accordât de la pluie. Nous
 » le ferons volontiers, lui répondîmes-nous
 » mais tout le peuple ayant besoin de cette
 » grâce, il n'est pas juste que nous la deman-
 » dions seuls. Eh bien, dit-il, j'irai demain
 » chez vous pour adorer le Dieu du ciel et
 » pour lui présenter des parfums. J'admiraï
 en cette occasion la ferveur de nos pères, et
 je fus charmé de voir qu'ils étoient remplis
 de cette foi vive que Notre-Seigneur recom-
 mandoit à ses Apôtres : *Habete fidem Dei*
 (Marc, 11, 22). Nous nous préparâmes à la
 cérémonie, lorsque nous apprîmes que le
 gouverneur devoit le lendemain, en sortant

de notre maison, aller avec tous les autres mandarins de la ville à une montagne voisine sacrifier au dragon des eaux. Nous jugeâmes qu'un culte partagé ne seroit pas agréable à Dieu; ainsi nous envoyâmes notre interprète lui dire qu'on ne pouvoit servir deux maîtres; et que s'il vouloit nous faire l'honneur de venir adorer le vrai Dieu chez nous, il ne falloit point qu'il allât ailleurs. Le gouverneur répondit que ne pouvant se dispenser de se trouver le lendemain au rendez-vous de la montagne, il ne viendrait pas chez nous. Il fit quelques jours après un peu de pluie; mais elle fut suivie d'un orage si violent et d'un vent si furieux, que les campagnes en furent désolées, et qu'un grand nombre de vaisseaux périrent sur la côte. C'est ainsi que Dieu punit quelquefois les pécheurs; permettant que les remèdes mêmes qu'ils souhaitent le plus ardemment, deviennent pour eux une seconde punition et un mal plus grand que tous les autres.

Le 2 de novembre nous apprîmes que l'Empereur nous appeloit à Peking par cet ordre plein de bonté: « Que tous viennent » à ma cour. Ceux qui savent les mathématiques demeureront auprès de moi pour me servir; les autres iront dans les provinces

• O
nou
pau
des
que
inco
la v
vinc
le P
avec
vint
et n
le p
duis
deva
le S
grâc
père
Jarm
notre
nous
depu
prov
Quo
soixa
et v
Fran
mort

où bon leur semblera ». Aussitôt qu'on nous eut remis l'ordre impérial, les principaux mandarins de Nimpo nous rendirent des visites de congratulation, sur l'honneur que nous faisoit l'Empereur. Nous partîmes incontinent, et nous prîmes notre route par la ville de Ham-Tcheou, capitale de la province, où nous eûmes la consolation de voir le P. Intorcetta, et de passer quelques jours avec lui. Les chrétiens envoyés de sa part vinrent nous recevoir au bord de la rivière, et nous accompagnèrent jusqu'à l'église, où le père attendoit notre arrivée. Il nous conduisit devant le grand autel, où, prosternés devant l'image du Sauveur, nous adorâmes le Seigneur, qui nous combloit de tant de grâces. Nous nous tournâmes ensuite vers le père, et nous l'embrassâmes tendrement. Nos larmes, plus que nos paroles, lui marquèrent notre joie, et la vive reconnaissance dont nous étions pénétrés. Ce père, qui est mort depuis quelques années, étoit alors vice-provincial de notre compagnie à la Chine. Quoiqu'il fût tout blanc, et âgé d'environ soixante ans, il étoit encore d'une santé forte et vigoureuse. J'apporte son portrait en France; c'est celui qui fut peint après sa mort, et que, selon la coutume des Chinois,

en porta dans la pompe funèbre, lorsqu'on conduisoit son corps à la sépulture. Les autres villes par où nous passâmes depuis Ham-Tchéou jusqu'à Peking, nous reçurent avec honneur. Nous étions accompagnés d'un mandarin, qui avoit soin de tout ce qui nous étoit nécessaire. Je sais qu'il y a des gens en France qui blâment, et qui condamnent les honneurs que les missionnaires permettent qu'on leur rende dans les pays infidèles. Ce que je puis assurer, c'est que nous ne les cherchons pas, et que nous les évitons autant qu'il est possible. Mais on n'est pas maître de refuser de pareilles distinctions à la Chine, quand on va ou qu'on vient par ordre de l'Empereur. On seroit regardé comme des imposteurs dans les villes par où l'on passe, si l'on ne gardoit pas cet article du cérémonial, et qu'on se dit cependant *envoyé* ou *appelé* du prince. L'avantage que nous en retirons, et que personne, à ce que je crois, ne pourra mépriser, c'est que les missionnaires qui vont avec ces marques d'honneur, recommandent aux mandarins des provinces par où ils passent, les autres missionnaires qui travaillent dans leur district; c'est qu'ils apaisent les persécutions que la malice des infidèles leur suscite

quel
app
les i
notre
bien
office
ropé
comm
posé
offici
table
No
de l'
en de
de l'
aussi
venoi
décéd
qui
Ce se
pour
fut r
chain
autre
servi
exil
églis
trou

quelquefois ; c'est enfin que les chrétiens, appuyés de leur crédit, vivent en paix, et que les infidèles ne craignent point d'embrasser notre sainte religion, quand ils la voient si bien protégée. Je ne parle point des bons offices qu'on rend aussi aux marchands européens, qui ont quelquefois besoin de recommandation dans un pays où ils sont exposés à l'avarice et à la perfidie de certains officiers, qui ne sont pas toujours fort équitables.

Nous n'arrivâmes à Pekin que le 7 février de l'année 1688. Toute la cour étoit alors en deuil pour la mort de l'Impératrice, aïeule de l'Empereur. Nos pères étoient plongés aussi dans la douleur, pour la perte qu'ils venoient de faire du P. Ferdinand Verbiest, décédé dix jours auparavant d'une langueur qui le consumoit depuis quelques années. Ce serviteur de Dieu avoit beaucoup souffert pour la foi dans la dernière persécution. Il fut mis en prison, et chargé de pesantes chaînes, qu'il porta plus long-temps que les autres confesseurs de Jésus-Christ. Dieu se servit de lui pour les faire rappeler de leur exil de Canton, et les rétablir dans leurs églises, où ils travaillèrent à ramasser leur troupeau, que la crainte des bannissements

et de la perte des biens avoit dissipé. Il fut depuis ce temps-là le protecteur de la foi, et l'appui des missionnaires que les mandarins inquiétoient ou persécutoient dans les provinces. C'est ainsi qu'en parle le pape Innocent XI dans le bref qu'il lui fit l'honneur de lui envoyer en 1681.

Nous n'oublierons jamais que nous lui sommes redevables de notre entrée à la Chine, et d'avoir rompu, par son crédit, les pernicious desseins du vice-roi de The-kiam. Notre joie eût été complète, si, comme il le désiroit, nous eussions pu le voir, avant sa mort, lui communiquer nos desseins, profiter de ses lumières, et prendre des règles de conduite d'un homme que tous les chrétiens de la Chine regardoient avec raison comme leur père et le restaurateur de notre sainte religion en leur pays. Mais Dieu nous faisoit d'ailleurs assez d'autres grâces. Comme nous ne pensions point à demeurer à la cour, mais à nous répandre dans les provinces pour travailler au salut des ames, nous nous résignâmes plus aisément à la volonté de Dieu. Le P. Gerbillon comptant sur ses forces, que l'excès du travail a beaucoup diminuées depuis ce temps-là, demanda instamment d'aller aux extrémités de la province de Chan-Si, dans l'ancienne église du saint

hon
C'es
rieu
dest
P. I
ton
poi
voi
C
mai
P. A
Par
Je t
bies
il pe
de s
trad
tend
dev
Oim
pers
« T
» se
I
en c
cho
été
avis

homme le P. Étienne Faber, Français de nation. C'est la mission la plus rude et la plus laborieuse de la Chine, et celle où l'on est plus destitué de toute consolation humaine. Le P. Bouvet souhaitoit de passer dans le Leao-ton et dans la Tartarie orientale, où l'on n'a point encore prêché l'Évangile : les autres n'avoient point encore pris de parti.

Cependant nous demeurions tous dans la maison de nos pères de Pekin. J'y trouvai le P. Antoine Thomas, que j'avois vu autrefois à Paris, quand il y passa pour aller à la Chine. Je tâchai de le consoler sur la mort du P. Verbiest, dans qui, outre les raisons communes, il perdoit un véritable ami. Il nous disposa, de son côté, à soutenir avec courage les contradictions auxquelles nous devons nous attendre, en ajoutant que chaque missionnaire devoit s'appliquer ces paroles de saint Paul : *Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur* (II. Tim. 3, 12) :

« Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jésus-Christ, souffriront persécution. »

Le P. Joseph Tissanier, Français, m'écrivit en ce temps-là de Macao à peu près la même chose. C'étoit un excellent religieux, qui avoit été provincial et visiteur de la mission. Ces avis ne nous intimidèrent point, par la grâce

de Dieu, parce qu'on ne nous promettoit que ce que nous étions venus chercher dans les missions.

Les obsèques du P. Verbiest se firent le 11 mars 1688. Nous y assistâmes, et voici l'ordre qui fut gardé en cette cérémonie. Les mandarins que l'Empereur avoit envoyés pour honorer cet illustre défunt, étant arrivés sur les sept heures du matin, nous nous rendîmes dans la salle où le corps étoit enfermé dans son cercueil. Les cercueils de la Chine sont grands et d'un bois épais de trois ou quatre pouces, vernissés et dorés par dehors, mais fermés avec un soin extraordinaire, pour empêcher l'air d'y pénétrer. On porta le cercueil dans la rue, et on le posa sur un brancard au milieu d'une espèce de dôme richement couvert, et soutenu de quatre colonnes. Les colonnes étoient revêtues d'ornemens de soie blanche (c'est à la Chine la couleur du deuil), et d'une colonne à l'autre pendoient plusieurs festons de diverses autres couleurs, ce qui faisoit un très bel effet. Le brancard étoit attaché sur deux mâts d'un pied de diamètre, et d'une longueur proportionnée à leur grosseur, que soixante ou quatre-vingts hommes arrangés des deux côtés devoient porter sur leurs épaules. Le P. supérieur, accompagné de tous

les
le c
pro
que
tris
toie
sens
cet
(
pie
ton
rou
Ver
rac
hon
par
sui
dar
par
de
Plu
éter
le c
au
mo
voy
sain
glo

les jésuites de Pekin, se mit à genoux devant le corps au milieu de la rue. Nous fîmes trois profondes inclinations jusqu'à terre, pendant que les chrétiens, qui étoient présents à cette triste cérémonie, fondoient en larmes, et jetoient des cris capables d'attendrir les plus insensibles. La marche commença ensuite dans cet ordre.

On voyoit d'abord un tableau de vingt-cinq pieds de haut sur quatre de large, orné de festons de soie, dont le fond étoit d'un tafetas rouge, sur lequel le nom et la dignité du P. Verbiest étoient écrits en chinois en gros caractères d'or. Cette machine, que plusieurs hommes soutenoient en l'air, étoit précédée par une troupe de joueurs d'instruments, et suivie d'une autre troupe qui portoit des étendards, des festons et des banderoles. La croix paroissoit ensuite dans une grande niche ornée de colonnes et de divers ouvrages de soie. Plusieurs chrétiens suivoient, les uns avec des étendards comme les premiers, et les autres, le cierge à la main. Ils marchoient deux à deux au milieu des vastes rues de Pekin, avec une modestie que les infidèles admiroient. On voyoit après, dans une niche, l'image de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus tenant le globe du monde en sa main. Les chrétiens qui

suivoient avoient aussi à la main des cierges et des étendards, comme ceux qui précédoient.

Un tableau de l'Ange gardien venoit encore, accompagné de la même manière, et suivi du portrait du P. Verbiest, qu'on portoit avec tous les symboles qui convenoient aux charges dont l'Empereur l'avoit honoré. Nous parcissions immédiatement après avec nos habits de deuil, qui sont blancs à la Chine, comme j'ai dit; et d'espace en espace nous marquons la tristesse dont nous étions pénétrés, par des sanglots réitérés, selon la coutume du pays. Le corps du P. Verbiest suivoit, accompagné des mandarins que l'Empereur avoit nommés pour honorer la mémoire de ce célèbre missionnaire. Ils étoient tous à cheval. Le premier étoit le beau-père de l'Empereur; le second, son premier capitaine des gardes; le troisième, un de ses gentilshommes, et d'autres moins qualifiés. Toute cette marche, qui se fit avec un bel ordre et une grande modestie, étoit fermée par cinquante cavaliers. Les rues étoient bordées des deux côtés d'un peuple infini, qui gardoit un profond silence en nous voyant passer.

Notre sépulture est hors de la ville, dans un jardin qu'un des derniers empereurs chinois

donna aux premiers missionnaires de notre Compagnie. Ce jardin est fermé de murailles , et on y a bâti une chapelle et quelques petits corps-de-logis.

Quand nous fûmes arrivés à la porte, nous nous mîmes tous à genoux devant le corps, au milieu du chemin, et nous fîmes trois fois les mêmes inclinations. Les pleurs des assistants recommencèrent. On porta le corps auprès du lieu où il devoit être inhumé ; on y avoit préparé un autel, sur lequel étoit la croix avec des cierges. Le père supérieur prit alors un surplis, récita les prières, et fit les encensements ordinaires marqués dans le rituel. Nous nous prosternâmes encore trois fois devant le cercueil, qu'on détacha du brancard pour le mettre en terre. Ce fut alors que les cris des assistants redoublèrent, mais avec tant de violence, qu'il n'étoit pas possible de retenir ses larmes.

La fosse étoit une espèce de caveau profond de six pieds, long de sept et large de cinq : il étoit pavé et revêtu de briques de tous côtés, en forme de muraille. Le cercueil fut placé au milieu comme sur deux tréteaux de briques, hauts d'environ un pied. On éleva ensuite les murailles du caveau jusqu'à la hauteur de six ou sept pieds, et on les

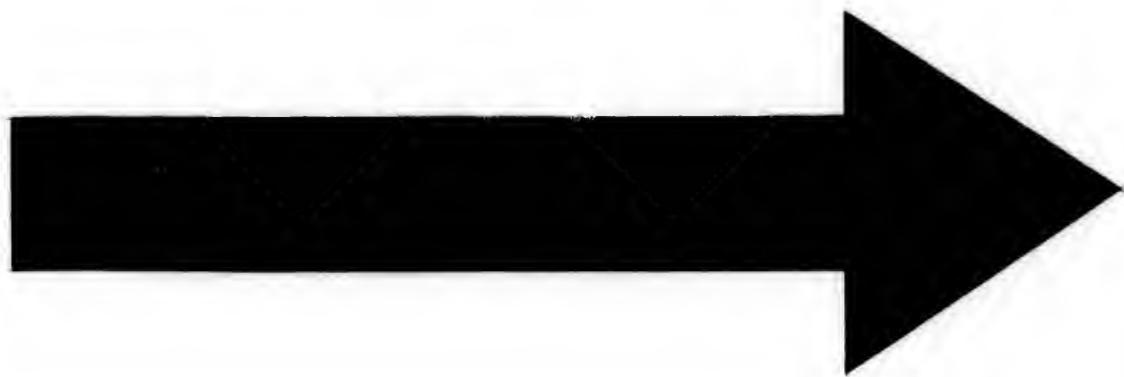
termina en voûte avec une croix au-dessus. Enfin, à quelques pieds de distance du tombeau, on plaça une pièce de marbre blanc de six pieds de haut, en comprenant la base et le chapiteau, sur lequel étoient écrits, en chinois et en latin, le nom, l'âge et le pays du défunt, l'année de sa mort, et le temps qu'il avoit vécu à la Chine.

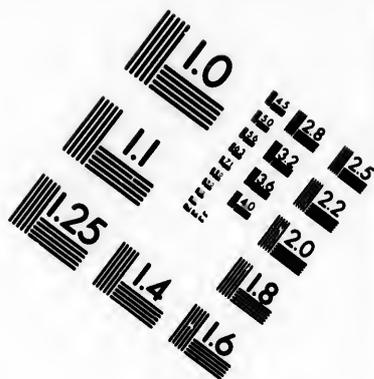
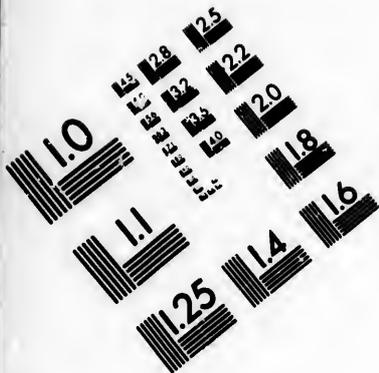
Le tombeau du P. Matthieu Ricci est le premier au bout du jardin, dans un rang distingué, comme pour marquer qu'il a été le fondateur de cette mission. Tous les autres sont rangés sur deux lignes au-dessous de lui.

Le P. Adam Schall est, d'un autre côté, dans une sépulture vraiment royale, que l'empereur qui règne aujourd'hui lui fit faire quelques années après sa mort, lorsqu'on rétablit la mémoire de ce grand homme.

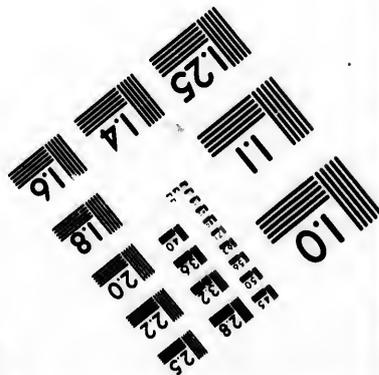
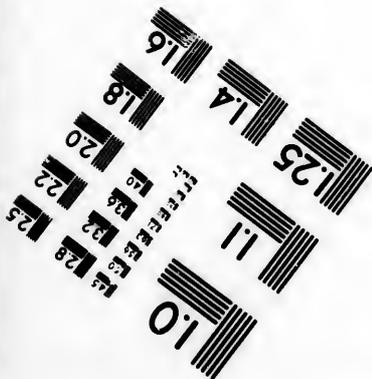
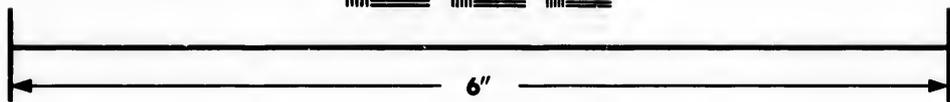
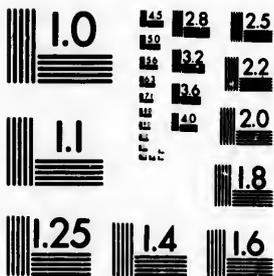
Avant les obsèques du P. Verbiest, l'Empereur, qui venoit de finir son deuil pour la mort de l'impératrice son aïeule, avoit envoyé demander nos noms, et s'informer de nos talents et de notre capacité. La paix dont jouissoit alors son empire par ses soins, depuis les deux derniers voyages qu'il avoit faits en Tartarie, et dont nous avons lu la relation étant encore à Paris, nous donna occasion de répondre, entre autres choses, qu'on admi-

roit en France son esprit et sa conduite, et qu'on y estimoit extrêmement sa valeur et sa magnificence. Il s'informa de l'âge du Roi, des guerres qu'il avoit soutenues, et de la manière dont il gouvernoit ses états. Nous satisfimes à toutes ces questions en sujets fidèles, et véritablement pénétrés des hautes qualités de notre auguste monarque. L'officier qui parloit de la part de l'Empereur, nous dit que, quoique son maître ne nous connût pas encore, il avoit néanmoins déjà pour nous la même bienveillance que pour les autres pères; qu'il regardoit le courage avec lequel nous quittions nos parents et notre patrie, pour venir à l'extrémité du monde prêcher l'Evangile, comme une preuve sensible de la vérité de notre religion; mais que, pour en être parfaitement convaincu, il voudroit voir à la Chine quelques miracles semblables à ceux qu'on racontoit avoir été faits autrefois ailleurs pour la confirmer. Le prince n'en demeura pas là: il nous fit l'honneur un jour de nous envoyer de son thé, et du meilleur vin de sa table. Nous apprîmes qu'il vouloit me retenir à sa cour avec mes compagnons, et qu'il pensoit dès ce temps-là à nous donner une maison dans son palais. Mais Dieu, qui nous demandoit ailleurs, ne permit pas que ce dessein





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40
45

10
11
15
20
25
30
35
40
45

n'exécutoit sitôt. Nous ne savions point encore assez de chinois, et nous n'aurions pu dans ces premiers commencemens, lui donner la satisfaction qu'il attendoit.

C'étoit au tribunal des rites à nous présenter à l'Empereur, parce que c'étoit ce tribunal qui avoit reçu l'ordre de nous faire venir à la cour. Il nous appela donc après les obsèques du P. Verbiest, c'est-à-dire aussitôt que, selon le cérémonial de la Chine, il nous fut libre de sortir. Nous vîmes ce redoutable tribunal, où, quelques années auparavant, tous les missionnaires avoient paru chargés de chaînes. Il n'avoit rien de grand ni de magnifique pour le lieu. Les mandarins, assis sur une estrade, nous reçurent avec honneur, et nous parlèrent après nous avoir fait assseoir. Le premier président, Tartare, ayant reçu les ordres de l'Empereur, nous dit que ce prince souhaitoit nous voir le lendemain, et que c'étoit le supérieur de notre maison qui nous présenteroit.

Ce fut donc le 21 mars 1688, que nous eûmes l'honneur de saluer l'Empereur. Ce grand prince nous témoigna beaucoup de bonté; et, après nous avoir fait un reproche obligant de ce que nous ne voulions pas tous demeurer à sa cour, il nous déclara qu'il retenoit à son service les PP. Gerbillon et Bouvet, et qu'il

permettoit aux autres d'aller dans les provinces prêcher notre sainte religion. Il nous fit ensuite servir du thé, et nous envoya cent pistoles, ce qui parut aux Chinois une gratification extraordinaire. Après cette visite, nous ne songeâmes plus, le P. le Comte, le P. de Visdelou et moi, qu'à nous partager dans les provinces, pour y travailler à la conversion des infidèles. Mais, avant que de quitter Peking, nous fâmes bien aises de voir ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville fameuse.

Peking est composé de deux villes : la première, au milieu de laquelle est le palais de l'Empereur, s'appelle la *Ville des Tartares* ; et la seconde, la *Ville des Chinois*. Elles sont jointes l'une à l'autre, et ont chacune quatre lieues de tour. Il y a une si grande multitude de peuple, et tant d'embarras, qu'on a peine à marcher dans les rues, quoiqu'elles soient très larges, et que les femmes n'y paroissent point.

Nous allâmes voir la fameuse cloche de Peking, qui pèse, à ce qu'on nous assura, cent milliers. Sa forme est cylindrique, et elle a dix pieds de diamètre. Sa hauteur contient une fois et demi sa largeur, selon les proportions ordinaires de la Chine. Elle est élevée sur un massif de briques et de pierres de figure carrée,

et couverte seulement d'un toit de nattes, depuis que celui de bois a été brûlé.

Nous vîmes aussi l'Observatoire, et tous les instruments de bronze, qui sont beaux et dignes de la magnificence de l'Empereur. Mais je ne sais s'ils sont aussi justes qu'il faudroit pour faire des observations exactes, parce qu'ils sont à pinnacles, que les divisions en paraissent faussées à l'œil, et que les lignes transversales ne joignent pas en plusieurs endroits.

Les portes de la ville ont quatre chaînes de plus grand et de plus magnifique que les nôtres: elles sont extrêmement élevées, et enferment une grande cour carrée, environnée de murailles, sur lesquelles on a bâti de beaux édifices, tant du côté de la campagne que du côté de la ville. Les murailles de Pékin sont de briques, hautes d'environ quarante pieds, flanquées, de vingt en vingt toises, de petites tours carrées à égale distance, et très bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter. Nous prîmes souvent la hauteur du pôle de Pékin en notre maison, qu'on nomme *Sé-tan*, c'est-à-dire d'*Egypus occidentalis*, et nous la trouvâmes de 39 degrés 54 minutes 55 secondes.

Le P. Thomas nous raconta ce qu'on avoit

à Peking du royaume de Corée. Il nous dit que la capitale s'appeloit *Chan-sien*, qu'elle étoit à cent dix lieues du fleuve Yalo, qui sépare la Tartarie de la Corée, que de ce fleuve jusqu'à la ville de Chin-yan, capitale de la province de Leao-ton, on compte soixante lieues; de Chin-yan à Chan-hai, qui est l'entrée de la Chine du côté du Leao-ton, quatre vingts, et depuis Chan-hai jusqu'à Peking, soixante-sept, que le royaume de Corée s'étendoit du côté du nord jusqu'à 44 degrés de latitude septentrionale; qu'il étoit fort peuplé, et divisé en huit provinces; que les hommes y sont sincères et courageux; que d'orient en occident, il y avoit cent quarante lieues, et qu'on n'y pouvoit aller de la Chine sans une permission expresse de l'Empereur.

Après seize jours de marche, nous arrivâmes, le 14 avril 1688, qui étoit cette année-là le mercredi de la semaine-sainte, à Kiam-tcheou, ville du second ordre de la province de Chan-Si, où notre Compagnie a une belle maison et une nombreuse chrétienté répandue dans les villages et dans les villes d'alentour. Nous y célébrâmes l'office le lendemain, où beaucoup de chrétiens assistèrent. Le vendredi-saint, il s'en trouva un bien plus grand nombre à l'adoration de la Croix, qui se fit

avec toutes les cérémonies de l'Eglise; mais le concours augmenta considérablement le jour de Pâques : cependant il y eut peu de communions, parce que nous ne savions pas encore assez de chinois pour entendre indifféremment les confessions de toutes sortes de personnes.

Les mandarins de la ville nous vinrent visiter; quelques-uns même entrèrent dans l'église, et y adorèrent Notre-Seigneur en se mettant à genoux, et s'inclinant profondément devant son image. Il y en avoit un qui pensoit à embrasser notre sainte religion; et qui nous communiqua son dessein. Deux bacheliers chrétiens, mais qui ne faisoient plus, depuis quelques années, aucun exercice du christianisme, parce qu'ils avoient pris des engagements criminels, nous vinrent voir aussi. Après les avoir embrassés, nous leur dîmes, « que » nous les regardions comme nos frères; que » s'ils avoient des difficultés, nous les aiderions » avec plaisir à les surmonter; qu'il ne falloit » point se décourager; que le démon faisoit tous » ses efforts pour nous perdre, mais que Dieu » vouloit toujours notre salut, et ne nous re- » fusoit jamais les grâces nécessaires pour y » travailler. » Nous les reconduisîmes par l'église où ils firent leurs prières et adorèrent Jésus-Christ.

Pendant mon séjour à Kiam-tcheou, qui ne fut que de quinze jours, je baptisai deux personnes, et le P. de Visdelou alla à quatre lieues, où il baptisa cinq enfants, et administra les sacrements à une femme qui se mouroit. Le P. le Comte et lui se séparèrent quelque temps après mon départ. Le P. de Visdelou demeura dans la province de Chan-Si, et y parcourut souvent, avec beaucoup de fatigue, les chrétiens les plus éloignés. C'est dans ces emplois apostoliques qui sont capables d'occuper un homme tout entier, que redoublant son travail, et se servant du génie heureux que Dieu lui a donné pour les langues, il commença cette étude difficile des caractères et des livres chinois, dans laquelle il a fait depuis de si grands progrès. Le P. le Comte passa dans la province de Chan-Si, et y travailla pendant deux ans à la conversion des peuples. On voit dans les mémoires qu'il a donnés au public, et qui sont écrits avec tant de politesse, une partie des bénédictions que Dieu versa sur ses travaux. Nous primes la hauteur du pôle de Kiam-tcheou, que nous trouvâmes être à 35 degrés 36 minutes et 10 secondes. Les cartes du P. Martini la mettent à 36 degrés 50 minutes.

La route depuis Pekin jusqu'à la province

de Chan-Si, est une des plus agréables que j'aie vues. On passe par neuf ou dix villes, et entr'autres par celle de Paotim-fou, qui est la demeure du vice-roi. Tout le pays est plat et cultivé, le chemin uni et bordé en plusieurs endroits d'arbres, avec des murailles pour couvrir et garantir les campagnes. C'est un passage continu d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge. Dans l'espace d'une lieue de chemin, on rencontre deux ou trois villages, sans compter ceux qu'on voit des deux côtés à perte de vue dans la campagne. Il y a sur les rivières de beaux ponts à plusieurs arches : le plus considérable est celui de Louko-kiao, à trois lieues de Peking. Les garde-fous en sont de marbre ; on compte de chaque côté cent quarante-huit poteaux, avec des joncs au-dessus en différentes attitudes, et aux deux bouts du pont, quatre éléphants accroupis.

Je partis de Kiam-icheou le 5 mai 1688, pour aller à Nankin. Le P. le Comte et le P. de Visdelou voulurent m'accompagner jusque hors de la ville. Nous rencontrâmes la nos principaux chrétiens, qui, à notre insu, avoient préparé sur le chemin une table couverte de fleurs et de parfums, avec une collation fort propre. C'est la coutume de la Chine

d'au
resp
s'ou
civi
sois
par
fure
sèpe
dan
com
ans
Pro
l'off
Et
Jern
rans
sept
tieu
A
qui
on t
couv
nom
à l'P
gues
ordr
gues
rant

d'en user ainsi, quand on veut marquer du respect et de l'attachement à une personne qui s'en va. Il fallut s'arrêter pour répondre aux civilités et aux remerciements qu'ils nous faisoient d'être venus les visiter. Comme nous parlions avec cordialité, tous nos sentiments furent pleins de tendresse et d'affection. Je me séparai d'eux avec regret, et prenant congé dans le même lieu des deux pères, mes fidèles compagnons de voyage depuis plus de trois ans, je partis seul pour me rendre où la divine Providence m'appeloit, après avoir lu dans l'office de ce jour-là ces paroles de saint Paul : *Et nunc ecce alligatus ego spiritu vado in Jerusalem, quæ in eam ventura sunt mihi ignorans* (Act. c. 20). Mon voyage dura vingt-sept jours, et j'en marquerai ici quelques particularités.

Après qu'on a passé la rivière de Fuenho, qui est à l'orient de la ville de Kiam-tcheou, on trouve pendant dix lieues un pays plat, couvert d'arbres et bien cultivé, avec un grand nombre de villages de tous côtés, et terminé à l'horizon par une chaîne de hautes montagnes. On passe par deux villes du troisième ordre, et l'on entre ensuite dans des montagnes, où, en cinq jours de marche, je fis quarante lieues. Je montai presque toujours, et

souvent avec peine. Ces montagnes, dans l'endroit où je les ai passées, étoient quelquefois stériles, mais le plus souvent elles étoient de bonne terre, et cultivées jusque sur le bord des précipices. On y trouve quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines et d'autres montagnes, de sorte qu'on croiroit être dans un bon pays. J'ai vu quelques-unes de ces montagnes, coupées en terrasse depuis le bas jusqu'au haut. Les terrasses, au nombre de soixante et de quatre-vingts, sont les unes sur les autres, à la hauteur seulement de trois ou quatre pieds. Quand les montagnes sont pierreuses, les Chinois en détachent des pierres, et en font de petites murailles pour soutenir les terrasses; ils aplanissent ensuite la bonne terre, et y sèment du grain, c'est une entreprise infinie, qui fait voir combien ce peuple est laborieux. Je n'ai vu qu'une ville du troisième ordre dans ces montagnes; mais j'ai trouvé partout beaucoup de villages et des hameaux sans nombre. J'y ai vu de la faïence comme la nôtre; on y fait en plusieurs endroits de la poterie, qui se transporte dans les villes et dans les provinces voisines. Je me trouvai un jour dans un chemin étroit et profond, où il se fit en peu de temps un grand embarras de charrettes. Je crus qu'on alloit s'em-

port
se ba
vais
luoi
s'ils
s'ent
à pas
chrét
la mo
Qu
dont
dans
et le
qui s
de ce
blanc
le sol
dans
lieu q
lieues
doigt
Je
vince
mais s
deter
comm
entre
scènes

porter, s'entre-dire des injures, et peut-être se battre, comme il arrive souvent en Europe; mais je fus surpris de voir des gens qui se tutoient et qui se parloient d'égaler, comme s'ils se fussent connus et aimés, et qui ensuite s'entraidoient mutuellement à se débarrasser de à passer. Cet exemple doit être confusé aux chrétiens d'Europe, qui savent si bien garder la modération dans de pareilles rencontres.

Quand on vient à la fin de ces montagnes, dont la descente est fort rude, quelques taillis dans le roc, on découvre la prairie du *Blanc* et le *Houm-bo*, c'est-à-dire, le *Flour-James* qui serpente fort loin dans la plaine. De species de cette rivière est marqué par des rapetres blanches, ou par une espèce de brouillard que le soleil attire. Les blés étoient déjà fauchés dans ces plaines, et les épis tous formés, au lieu que dans les montagnes, et à cinq ou six lieues au delà, ils étoient en herbe, et les doigts seulement hors de terre.

Je fis quatre-vingts lieues dans cette province, en marchant toujours dans un pays plat, mais si bien cultivé, qu'il n'y avoit presque point de terre perdu. J'y vis des blés semés à six lignes comme le riz; il n'y avoit que cinq ou six pouces entre chaque ligne, d'en vis d'autres qui étoient semés indifféremment et sans ordre, comme

nous faisons en France. Leurs campagnes n'avoient pas des sillons comme les nôtres. Je ne passai que par sept villes, mais je découvris de tous côtés, soit dans le chemin, soit dans les campagnes, un si grand nombre de bourgs et de villages, que je crois que le Honan est une des plus belles provinces de la Chine. Je passai le Hoan-ho à neuf lieues de Cay-sum-fou, capitale de la province. C'est la rivière la plus rapide que j'aie trouvée. Ses eaux sont d'une couleur jaune, parce qu'elle entraîne beaucoup de terre; celle qu'on voyoit sur les bords étoit de la même couleur. Ce fleuve est peu profond dans l'endroit où nous le passâmes; mais il est large de près d'une demi-lieue.

J'admiraï en ce lieu la force d'un batelier chinois, lorsqu'il fallut embarquer mes hardes. J'avois deux caisses de livres qui pesoient deux cent cinquante livres chinoises, c'est-à-dire, plus de trois cents livres poids de France. Le mulâtier avoit fait de grandes difficultés de les recevoir à Kiam-tocheou, disant qu'elles étoient trop pesantes, et que son mulet ne pourroit pas les porter pendant un si long voyage. Le batelier vint, les prit, et les chargea sur ses épaules, toutes deux, avec l'attirail qui servoit à les lier, et les porta gaiement dans sa barque.

Je n'entrai point dans la ville de Cay-fun-fou, parce que les portes en étoient fermées, et qu'on cherchoit avec grand soin soixante à quatre-vingt voleurs, lesquels, quelques jours auparavant, avoient forcé et pillé la maison d'un mandarin, qui garde les tributs de l'Empereur.

De la province de Honan, on entre dans celle de Nankin, et on y marche pendant environ soixante lieues, avant que d'arriver à la capitale. La province de Nankin n'est pas si belle ni si peuplée de ce côté-là, que du côté du midi. Après avoir passé par quatre villes, je vins à Pôn-keou, qui est une petite place environnée de bonnes murailles, et située sur le Kiang, ce grand fleuve qui traverse toute la Chine d'occident en orient, et qui, la séparant en deux parties à peu près égales, dont l'une contient les provinces du nord, et l'autre celles du sud, porte l'abondance partout, par la facilité qu'il y a d'y naviguer en tout temps et en toutes sortes de barques. Ce fleuve est large de près d'une lieue devant Pôn-keou, et profond en certains endroits de vingt-quatre et de trente-six tchams, à ce qu'on m'assura, quand je le passai. Un tcham est une perche de la Chine, qui vaut dix de nos pieds.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La ville de Nankin n'est pas sur le Kiang, mais à deux ou trois lieues dans les terres. On peut s'y rendre par plusieurs canaux qui sont couverts de bateaux, parmi lesquels il y a un grand nombre de barques impériales qui ne le cèdent presque point aux vaisseaux pour la grandeur. Elles sont très propres, vernissées au dehors, dorées en dedans, avec des salles et des chambres très bien meublées, pour les mandarins qui viennent à la cour, ou qui sont obligés de faire quelques voyages dans les provinces.

Au reste, Nankin ne s'appelle plus de ce nom, qui signifie en chinois *la Cour du Sud*, comme Pekin signifie *la Cour du Nord*. Pendant que les six grands tribunaux de l'empire étoient également en ces deux villes, on les appeloit *Cours*; mais présentement qu'ils sont tous réunis à Pekin, l'Empereur a donné le nom de *Kiam-nin* à la ville de Nankin. On ne laisse pas cependant, dans le discours, de l'appeler souvent de son ancien nom, mais on ne le souffriroit pas dans les actes publics.

J'arrivai à Nankin le 31 mai 1688, et j'y demeurai plus de deux ans. Durant ce temps-là, j'allai voir la fameuse chrétienté de Cham-hai. Elle est proche de la mer Orientale, à huit journées de Nankin, quoiqu'elle soit de la

BIBLIOTHECA

1711

même province. Cette florissante église doit son commencement à la conversion du docteur Paul, qui par son mérite et par sa grande capacité parvint à la dignité de *Collo*, du temps du P. Ricci. Comme il étoit dans ce pays-là, et qu'il avoit un grand zèle pour la religion, il attira une infinité de gens au christianisme; car les Chinois ont une si grande estime pour les savants, que, quand quelqu'un d'eux se convertit, c'est toujours pour plusieurs autres un exemple auquel ils ne résistent guère. Nos lettrés, disent-ils, préfèrent la loi du Seigneur du ciel à celle des bon-zés, et à toutes les autres religions de la Chine; il faut donc qu'elle soit la meilleure. Et ce n'est pas seulement dans le territoire de Cham-hai, mais par toute la Chine, que le peuple raisonne de la sorte. Aussi avons-nous remarqué que, dans tous les lieux où il y a quelques bacheliers et quelques licenciés chrétiens, nous y avons une nombreuse chrétienté. D'où l'on voit de quelle conséquence il est, pour le bien de la religion, de gagner à la Chine les gens de lettres, d'apprendre leurs livres et leurs sciences, de s'accommoder, autant que la religion le peut permettre, à leurs cérémonies et à leurs usages, pour s'insinuer plus aisément dans leur esprit; car, en les mé-

prisant, on les perd, et avec eux beaucoup d'autres qui se devoient convertir.

Pendant mon séjour à Cham-hai, j'ai visité plusieurs fois le tombeau du P. Jacques le Fèvre, illustré par son éminente vertu et par sa grande capacité. Il étoit fils d'un conseiller au parlement de Paris, et enseignoit avec beaucoup de succès et d'applaudissement la théologie dans l'université de Bourges, quand Dieu l'appela aux missions de la Chine, où il a travaillé pendant plusieurs années à la conversion des âmes, et où il est mort en odeur de sainteté.

Je ne vous parlerai pas, mon révérend père, du peu de bien que j'ai fait à Nankin, où je demourois avec le P. Gabiani, qui me donnoit de grands exemples de vertu. J'instruisois les chrétiens, j'entendois les confessions, et j'administrais avec lui les autres sacrements. M. l'évêque de Basilée, dom Grégoire Lopez, dominicain, et son provincial le P. Jean-François de Leonista, franciscain, aujourd'hui évêque de Berite, demouroient avec nous en cette grande ville. M. l'évêque d'Argolis, franciscain, et le P. Basile de Glemons, son compagnon, y vinrent ensuite, et j'eus la consolation de les y voir pendant plus d'un an. Quoiqu'on m'eût fait de grands éloges de ces prélats, je puis

assurer que leur vertu et leurs grandes qualités surpassoient tout ce qu'on m'en avoit pu dire. Leur gouvernement étoit aimable, et ils faisoient aimer celui de la sacrée Congrégation par leur douceur et par leur sage conduite. Comme ils n'envisageoient que le bien de la mission, et comme c'étoit aussi uniquement ce que nous cherchions, ils commencèrent bientôt à protéger les jésuites français, et à leur donner des marques de cette affection solide qu'ils ont toujours eue pour eux, comme on peut le voir par les lettres qu'ils ont souvent écrites en leur faveur au Pape et à la sacrée Congrégation.

Au commencement de l'année 1689, L'Empereur fit un voyage dans les provinces du midi. Il passa par les villes du Sou-tcheou, de Ham-tcheou et de Nankin. La veille qu'il arriva à Nankin, nous allâmes, le P. Gabiani et moi, à deux lieues de la ville, sur la route qu'il devoit tenir. Nous passâmes la nuit dans un village où il y avoit soixante chrétiens d'une même famille : nous leur fîmes une instruction, et plusieurs d'entre eux se confessèrent. Le lendemain nous vîmes passer l'Empereur, qui eut la bonté de s'arrêter et de nous parler de la manière du monde la plus obligeante. Il étoit à cheval, suivi de ses gardes du corps et de deux ou trois mille cavaliers. La ville le

vint recevoir avec des étendards, des drapeaux de soie, des dais, des parasols, et d'autres ornemens sans nombre. De vingt pas en vingt pas, on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe revêtus de brocard, et ornés de festons, de rubans et de houppes de soie, sous lesquels il passoit. Il y avoit dans les rues un peuple infini, mais dans un si grand respect et un silence si profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit. L'Empereur avoit résolu de partir dès le lendemain. Tous les mandarins l'ayant supplié de demeurer quelques jours, et de faire cet honneur à la ville, il ne voulut pas les écouter; mais le peuple étant venu ensuite demander la même grâce, l'Empereur l'accorda, et demeura trois jours avec eux.

On ne sera pas surpris de cette conduite, si l'on en considère la raison. Le soulèvement des villes et la révolte des provinces viennent presque toujours des avanies et des vexations injustes que les mandarins exercent sur les peuples. Ainsi il est de la bonne politique que les Empereurs, dans ces sortes de voyages, se concilient, autant qu'il se peut, l'esprit des peuples, même au préjudice des grands. Pendant le séjour de l'Empereur à Nankin, nous allâmes tous les jours au palais, et il nous fit l'honneur d'envoyer aussi tous les jours chez

nous un ou deux gentilshommes de sa chambre. Il me fit demander si l'on voyoit à Nankin le *Canopus*; c'est une belle étoile du Sud, que les Chinois appellent *Lao-gin-sing* (l'étoile des vieillards, ou des gens qui vivent long-temps; et sur ce que je répondis qu'elle paroïssoit au commencement de la nuit, l'Empereur alla un soir à l'ancien Observatoire, nommé *Quan-sing-tai*, uniquement pour la voir.

Ces bontés de l'Empereur nous firent beaucoup d'honneur, parce qu'il nous les témoignoit à la vue de toute la cour et des premiers mandarins des provinces voisines, qui s'en retournoient ensuite dans leurs gouvernements, prévenus en faveur de notre sainte loi, et des missionnaires qui la prêchent. Il partit de Nankin le 22 mars, pour s'en retourner à Pekin. Comme notre devoir nous obligeoit de lui faire cortège pendant quelques jours, nous fîmes environ trente lieues à sa suite, après quoi nous l'attendîmes au bord d'une rivière. Il nous aperçut, et eut la bonté de faire approcher notre canot, que sa barque traîna durant plus de deux lieues. Il étoit assis sur une estrade; il lut d'abord notre *cheou-puen* c'est-à-dire, le remerciement que nous lui faisons par écrit, selon la coutume de la Chine. Ce *cheou-puen* étoit écrit en caractères fort

menus : c'est ainsi que les inférieurs en usent à la Chine à l'égard de leurs supérieurs; et plus la dignité des supérieurs est élevée, plus les caractères dont les inférieurs se servent, doivent être petits et déliés; ce qui paroît être très incommode pour l'Empereur.

Ce grand prince nous traita dans cette dernière visite avec beaucoup de familiarité; il nous demanda comment nous avions passé le Kiang, et s'il trouveroit sur sa route quelques-unes de nos églises. Il nous montra lui-même ce qu'il avoit de livres avec lui, et donna en notre présence divers ordres aux mandarins qu'il avoit appelés; et après avoir fait mettre dans notre canot du pain de sa table, et quantité d'autres provisions; il nous renvoya comblés d'honneur.

Cependant le P. Gerbillon et le P. Bouvet ne manquoient pas d'occupation à Pekin. Comme les PP. Pereyra et Thomas étoient obligés, depuis la mort du P. Verbiest, d'aller tous les jours au palais, et de prendre soin du tribunal des mathématiques, les deux pères Français étoient chargés de presque toute la chrétienté de cette grande ville. Ils sortoient tous les jours pour entendre les confessions des malades, et pour leur administrer les derniers sacrements. Les dimanches et les fêtes,

ils étoient occupés à confesser les fidèles, à instruire et baptiser les catéchumènes, et à faire les autres fonctions propres de notre ministère. L'Empereur qui les avoit fort goûtés tous deux avant son voyage, les engagea à son retour à apprendre la langue tartare, afin de pouvoir s'entretenir avec eux. Il leur donna pour cela des maîtres, et prit un soin particulier de leur étude, jusqu'à les interroger et à lire lui même ce qu'ils avoient composé, pour voir les progrès qu'ils faisoient en cette langue, qui est beaucoup plus aisée à apprendre que la chinoise.

Ce fut en ce temps-là qu'on parla de faire la paix avec les Moscovites. Nous fûmes fort surpris d'apprendre que cette nation, qui est proche de nous en Europe, fût en guerre avec les Chinois. Ils avoient trouvé le moyen de se faire un chemin depuis Moscou jusqu'à trois cents lieues de la Chine, s'avançant d'abord par la Sibérie, et sur diverses rivières, comme l'*Irtis*, l'*Oby*, le *Genissée*, et l'*Angara* qui vient du lac *Baical*, situé au milieu de la Grande-Tartarie. Ils entrèrent ensuite dans la rivière de *Selenga*, et pénétrèrent jusqu'à celle que les Tartares appellent *Sangalien-oula*, et les Chinois *Helon-kian*, c'est-à-dire, *la rivière du Dragon noir*. Ce grand fleuve traverse la Tar-

terie, et le jette dans le mer Orientale au nord du Japon.

Les Moscovites ne se contentèrent pas de faire ces découvertes; ils bâtirent de distance en distance des forts et des villes sur toutes ces rivières, pour s'en assurer la possession. Les plus proches de la Chine étoient Selonge, Nippon et Yassa. La première de ces places étoit bâtie sur la rivière de Salenka; la deuxième, sur le Helon-kian, au 52^e degré de latitude septentrionale, et presque dans le même méridien que Pekin; la troisième, sur le même fleuve, mais beaucoup plus à l'orient.

Les Tartares orientaux, sujets de l'Empereur, qui occupent toute cette vaste étendue de terre, entre la grande muraille et la rivière de Helon-kian, furent étonnés (ils croient) les Moscovites venir leur disputer la chasse des martes zibelines, dans un pays dont ils prétendoient être les maîtres, et bâtir des forts pour s'en emparer. Ils crurent qu'ils devroient s'y opposer, et c'est ce qui les obligea de prendre deux fois Yassa. Les Moscovites n'opiniâtèrent à conserver ce fort, et à le rétablir autant de fois, de sorte que les sujets de laquelle et de disputes augmentant tous les jours, il fallut en empêcher les suites. On proposa

de
de
ren
per
le P
bill
Et
ces
pre
les
ces
pel
qu'
titic
pre
ma
dai
les
de
du
nai
sen
où
et
pa
pr
eu

de part et d'autre de régler les limites des deux empires. Les czars de Moscovie envoyèrent leurs plénipotentiaires à Nipchou. L'Empereur y envoya aussi des ambassadeurs avec le P. Thomas Pereyra, portugais, et le P. Gerbillon, qui devoient leur servir d'interprètes. Et, afin de faire voir l'estime qu'il avoit pour ces deux pères, il leur donna deux de ses propres habits, et voulut qu'ils fussent assis avec les mandarins du second ordre; mais comme ces officiers portent au cou un espèce de chapelet, qui est la marque de leur dignité, et qu'on ne croit pas tout-à-fait exempt de superstition, il permit eux jésuites de mettre leur propre chapelet à leur cou, au lieu de celui des mandarins, afin que par la croix et les médailles qui y sont attachées, on pût facilement les reconnoître et discerner ce qu'ils étoient.

Il se trouve des occasions importantes, où des manières engageantes avec un peu d'usage du monde, ne sont pas inutiles à un missionnaire. Le P. Gerbillon s'en servit avantageusement en celle-ci. Comme il venoit de France, où l'on parle souvent des intérêts des princes, et où les guerres continuelles et les traités de paix font faire mille réflexions sur ce qui est préjudiciable ou avantageux aux nations, il eut le bonheur de trouver des expédients pour

concilier les Chinois et les Moscovites qui ne s'accordoient sur rien, et qui étoient prêts à rompre leurs conférences. Les Moscovites étoient fiers, et parloient avec hauteur; les Chinois de leur côté croyoient être les plus forts, parce qu'ils étoient venus avec une bonne armée, et qu'ils en attendoient une autre de la Tartarie orientale, qui montoit le fleuve Helon-kian. Leur intention néanmoins n'étoit pas de faire la guerre: car ils craignoient que les Tartares occidentaux ne se joignissent aux Moscovites, ou que ceux-ci ne donnassent du secours aux autres s'ils formoient quelque dessein contre la Chine; ainsi ils souhaitoient la paix et ne la pouvoient conclure. Les deux pères les voyant dans cet embarras, et s'entretenant avec les Chinois sur les difficultés qui arrétoient la négociation, apprirent d'eux que l'Empereur permettroit volontiers aux Moscovites de venir à Peking tous les ans pour faire leur commerce. « Si cela est, répliqua le P. Gerbillon, tenez pour certain, Messieurs, qu'il n'est pas difficile de faire la paix avec eux, et de les ramener dans tous vos sentimens. » Les plénipotentiaires chinois l'entendirent avec plaisir, et le prièrent de passer dans le camp des Moscovites, et de leur proposer les mêmes choses qu'il venoit de dire.

Il y alla, et Dieu bénit son entreprise: car les Moscovites ayant conçu que la liberté de venir trafiquer tous les ans à Pekin, étoit le plus grand avantage qu'ils pouvoient espérer, comme le père le leur montra clairement, ils cédèrent Yacsa, et acceptèrent les limites que proposoit l'Empereur. Cette négociation ne dura que peu d'heures: le père revint au commencement de la nuit, avec un traité de paix tout dressé, que les plénipotentiaires signèrent deux jours après, et jurèrent solennellement à la tête de leurs troupes, prenant à témoin le Dieu des chrétiens, vrai Seigneur du ciel et de la terre, qu'ils le garderoient fidèlement.

Cette paix fit beaucoup d'honneur aux deux missionnaires, toute l'armée les en félicita; mais celui qui leur fit plus de caresses fut le prince Sosan, chef de l'ambassade. Il les remercia plusieurs fois de l'avoir tiré d'un grand embarras, et leur dit en particulier qu'ils pouvoient compter sur lui, s'il avoit jamais occasion de leur faire plaisir. Le P. Gerbillon prit ce moment pour lui découvrir nos sentiments.

« Vous savez, Seigneur, lui dit-il, quels sont
» les motifs qui nous obligent de quitter tout
» ce que nous avons de plus cher en Europe,
» pour venir en ce pays-ci; tous nos desirs se
» terminent à faire connoître le vrai Dieu, et à

» faire garder sa sainte loi; mais ce qui nous
» désolé, c'est que les derniers édits défen-
» dent aux Chinois de l'embrasser. Nous vous
» supplions donc, puisque vous avez tant de
» bonté pour nous, de faire lever cette défense
» quand vous y verrez quelque jour; nous
» sentirons plus vivement cette grâce, que si
» vous nous comblez de richesses et d'hon-
» neurs, parce que la conversion des ames est
» l'unique bien auquel nous soyons sensibles.»
Ce seigneur fut édifié de ce discours, et promit de nous servir efficacement en toute rencontre. Il nous tint parole quelques années après fort généreusement, quand on crut qu'il falloit demander ouvertement à l'Empereur la liberté de la religion chrétienne.

Le P. Verbiest et les autres pères de Pekin, avoient toujours ardemment désiré d'obtenir cette grâce. Ils avoient souvent pensé aux moyens dont ils devoient se servir pour en venir à bout; mais l'affaire leur avoit toujours paru si délicate, qu'ils n'avoient osé la proposer, dans la crainte de faire confirmer peut-être les anciens édits, et de réduire la religion à de plus fâcheuses extrémités; mais Dieu, dont la conduite est toujours merveilleuse, disposa l'esprit de l'Empereur à leur accorder cette grâce: Voici comme la chose se passa.

Ce prince voyant tout son empire dans une profonde paix, résolut, ou pour se divertir, ou pour s'occuper, d'apprendre les sciences de l'Europe. Il choisit lui-même l'arithmétique, les éléments d'Euclide, la géométrie pratique, et la philosophie. Le P. Antoine Thomas, le P. Gerbillon et le P. Bouvet eurent ordre de composer des traités sur ces matières. Le premier eut pour son partage l'arithmétique, et les deux autres, les éléments d'Euclide et la géométrie. Ils composoient leurs démonstrations en tartare : ceux qu'on leur avoit donnés pour maîtres en cette langue les revoyoient avec eux ; et si quelque mot leur paroissoit obscur ou moins propre, ils en substituoient d'autres en la place. Les pères présentoient ces démonstrations et les expliquoient à l'Empereur, qui, comprenant facilement tout ce qu'on lui enseignoit, admiroit de plus en plus la solidité de nos sciences, et s'y appliquoit avec une nouvelle ardeur.

Ils alloient tous les jours au palais, et passaient deux heures le matin et deux heures le soir avec l'Empereur. Il les faisoit ordinairement monter sur son estrade, et les obligeoit de s'asseoir à ses côtés pour lui montrer les figures, et pour les lui expliquer avec plus de facilité.

Le plaisir qu'il prit aux premières leçons qu'on lui donna fut si grand, que quand même il alloit à son palais de Tchan-tchun-yüen, qui est à deux lieues de Peking, il n'interrompoit pas son travail. Les pères étoient obligés d'y aller tous les jours, quelque temps qu'il fit. Ils partoient de Peking dès quatre heures du matin, et ne revenoient qu'au commencement de la nuit. A peine étoient-ils de retour, qu'il falloit se remettre au travail, et passer souvent une partie de la nuit à composer et à préparer les leçons du lendemain. La fatigue extrême que ces voyages continuels et ces veilles leur causoient, les accabloit quelquefois; mais l'envie de contenter l'Empereur, et l'espérance de le rendre favorable à notre sainte religion les soutenoient, et adoucissoient toutes leurs peines. Quand ils étoient retirés, l'Empereur ne demeuroit pas oisif; il répétoit en son particulier ce qu'on venoit de lui expliquer: il relisoit les démonstrations, il faisoit venir quelques-uns des princes ses enfants pour les leur expliquer lui-même, et il ne se donnoit aucun repos qu'il ne sût parfaitement ce qu'il avoit envie d'apprendre.

L'Empereur continua cette étude pendant quatre ou cinq ans avec la même assiduité, sans rien diminuer de son application aux affaires,

et sans manquer un seul jour à donner audience aux grands officiers de sa maison et aux cours souveraines. Il ne s'arrêtoit pas à la seule spéculation, il y joignoit la pratique; ce qui lui rendoit l'étude agréable, et lui faisoit parfaitement comprendre ce qu'on lui enseignoit. Quand on lui expliquoit, par exemple, les proportions des corps solides, il prenoit une boule, la faisoit peser exactement, et en mesuroit le diamètre. Il calculoit ensuite quel poids devoit avoir une autre boule de même matière, mais d'un plus grand ou d'un plus petit diamètre, ou quel diamètre devoit avoir une boule d'un plus grand ou d'un plus petit poids. Il faisoit ensuite tourner une boule qui avoit ces diamètres ou ces poids, et il remarquoit si la pratique répondoit à la spéculation. Il examinoit, avec le même soin, les proportions et la capacité des cubes, des cylindres, des cônes entiers et tronqués, des pyramides et des sphéroïdes.

Il nivela lui-même, durant trois ou quatre lieues, la pente d'une rivière. Il mesuroit quelquefois géométriquement la distance des lieux, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières et des étangs, prenant ses stations, pointant ses instruments dans toutes les formes, et faisant exactement son calcul. Ensuite il faisoit

mesurer ces distances, et il étoit charmé quand il voyoit que ce qu'il avoit trouvé par le calcul, s'accommodoit parfaitement à ce qu'on avoit mesuré. Les seigneurs de sa cour, qui étoient présents, ne manquoient pas de lui en marquer de l'admiration : il recevoit avec plaisir leurs applaudissemens, mais il les tournoit presque toujours à la louange des sciences d'Europe et des pères qui les lui enseignoient. L'Empereur s'occupoit ainsi, et vivoit avec eux dans une espèce de familiarité qui n'est pas ordinaire aux princes de la Chine, lorsque la persécution de Ham-tcheou éclata ; elle ne pouvoit arriver dans une conjoncture plus favorable.

On avoit tâché dans les commencemens de l'assoupir par des lettres de recommandation, que le prince Sosan, à la prière du P. Gerbillon, écrivit lui-même de Tartarie, où il étoit avec l'Empereur ; mais ces lettres arrivèrent trop tard. Le vice-roi de Tchc-kiam, qui étoit l'auteur de cette persécution, ne pouvoit plus reculer avec honneur. Il avoit fait une déclaration injurieuse au christianisme, ordonné aux fidèles de la ville et de toute la province de retourner à la religion du pays, fait fermer notre église, et afficher à la porte une copie de sa déclaration.

Le P. Intorcetta fut appelé par son ordre dans les tribunaux inférieurs, et interrogé par quelle permission il demeurait dans la ville. Ce fidèle ministre de Jésus-Christ souffroit patiemment tous les mauvais traitements du vice-roi, mais il étoit extrêmement sensible aux maux de son troupeau. « Ce qui m'afflige le plus, m'écrivoit-il un jour, ce sont les violences qu'on exerce contre mes pauvres chrétiens; on tire d'eux de l'argent, on va dans leurs maisons, on les maltraite, on leur arrache les saintes images, et il n'est point de jour qu'on ne leur fasse de nouvelles vexations. »

Les pères de Peking ayant reçu des copies de tous les actes et de toutes les procédures du vice-roi, et voyant que la persécution ne cessoit point, consultèrent leurs amis sur ce qu'ils avoient à faire. Tous furent d'avis qu'ils devoient recourir à la clémence de l'Empereur, et lui présenter ces copies mêmes qu'on leur avoit envoyées. Le prince, qui étoit fort content d'eux, les écouta favorablement : il offrit d'abord d'étouffer sans bruit cette persécution, en ordonnant au vice-roi de se désister de son entreprise, et de laisser le P. Intorcetta et tous les chrétiens en paix. « Mais ce sera toujours à recommencer, » reprirent avec respect les

» pères, si Votre Majesté n'a la bonté cette
 » foi-ci d'y donner un remède durable : car si
 » maintenant que nous approchons tous les
 » jours de sa personne, et qu'on voit les bontés
 » qu'elle a pour nous, on ne laisse pas de trai-
 » ter nos frères et notre sainte loi d'une manière
 » si violente, que ne devons-nous point craindre
 » quand nous n'aurons plus cet honneur ? »

Comme le P. le Gobien a raconté fort au long tout ce qui s'est passé en cette persécution, dans l'Histoire de l'édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, qu'il a donnée au public, je ne le répéterai point ici. L'Empereur permit donc aux pères de lui présenter une requête, afin que cette affaire fut jugée solennellement par la voie des tribunaux, et qu'on se réglât ensuite sur cette décision dans les provinces.

Ils en dressèrent deux, pour choisir celle qui conviendrait le mieux. Ce prince les voulut voir, et après les avoir lui-même examinées, il leur fit dire que ces requêtes ne suffisoient pas pour obliger les tribunaux à leur accorder ce qu'ils demandoient ; mais il n'en demeura pas là : par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il leur en fit donner secrètement une, capable de faire l'effet qu'on prétendoit. On avertit ensuite les P.P. Pereyra et Thomas,

qui avoient soin alors du tribunal des mathématiques, de la venir présenter publiquement un jour d'audience. L'Empereur, comme s'il n'en eût rien su, la recut avec divers autres mémoires, et ordonna à la cour des rites de l'examiner selon la coutume, et de lui en faire son rapport. J'ai oui dire qu'on leur insinua de sa part qu'il falloit avoir égard aux pères européens en cette occasion. Cependant les mandarins n'en firent rien; car après avoir rapporté tous les édits qui avoient été faits pendant sa minorité contre la religion chrétienne, avec ce qu'ils contenoient de plus odieux, ils conclurent que l'affaire dont il s'agissoit étoit déjà décidée, et qu'on ne devoit point permettre l'exercice de cette religion à la Chine. L'Empereur, peu satisfait de leur réponse, la rejeta, et leur ordonna d'examiner une seconde fois la requête qu'on leur avoit mise entre les mains: c'étoit leur marquer assez clairement qu'il souhaitoit une réponse favorable; mais ils n'eurent pas plus de complaisance dans le second rapport que dans le premier; ils rejeterent encore notre religion, et persistèrent à ne vouloir pas qu'elle fût authentiquement approuvée dans l'empire.

On s'étonnera peut-être qu'un tribunal ait osé faire plusieurs fois de pareilles résistances,

vu la déférence parfaite que tous les mandarins ont à la Chine, non seulement pour les ordres, mais même pour les moindres inclinations de l'Empereur. L'aversion que les Chinois ont toujours eue pour les étrangers, peut bien en cette occasion en avoir porté quelques-uns d'entr'eux à se déclarer si ouvertement contre la liberté de la religion chrétienne. Mais je crois, pour moi, que la fermeté qu'ils firent paroître alors venoit encore d'un autre principe. Lorsque l'Empereur interroge les tribunaux, et qu'ils répondent selon les lois, on ne peut les blâmer ni leur faire le moindre reproche; au lieu que s'ils répondoient d'une autre manière, les censeurs de l'empire ont droit de les accuser, l'Empereur a droit de les faire punir pour n'avoir pas suivi les lois. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est que le prince Sosan dit nettement à l'Empereur, qu'il falloit qu'il usât de son autorité pour révoquer et abroger les édits qui proscrivoient la loi de Dieu. De plus, la suite nous a fait connoître que la cour des rites, bien loin de nous être contraire, comme elle étoit autrefois, a paru disposée dans ces derniers temps à nous faire plaisir.

Quoi qu'il en soit, l'Empereur voyant qu'il n'obtiendroit rien par la voie des tribunaux,

prit le parti d'approuver ce que la cour des rites avoit jugé. Cette cour permettoit au P. Intorcetta de demeurer à Ham-tcheou, et aux Européens, seulement d'adorer le Dieu du ciel, dans leurs églises, et de faire profession de la religion chrétienne; mais elle défendoit aux Chinois de l'embrasser, et confirmoit les anciens édits. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour les pères, et elles les jeta dans une si grande consternation, que l'Empereur en fut surpris et touché. Il tâcha donc de les consoler; mais leur affliction étoit trop grande pour être soulagée par des paroles ou par des caresses. « Nous sommes, disoient-ils à ceux » qui leur parloient de sa part, comme des » gens qui ont continuellement devant les yeux » les corps morts de leurs pères et de leurs » mères (c'est une expression qui frappe » beaucoup les Chinois). » L'Empereur leur offrit d'envoyer quelqu'un d'entr'eux dans les provinces, avec des marques d'honneur, qui convaincroient tout le monde de l'estime qu'il faisoit des pères européens, et de l'approbation qu'il donnoit à leur loi. Enfin, voyant que leur douleur, bien loin de diminuer, sembloit s'augmenter chaque jour, et qu'ils paroisoient ne plus s'affectionner à rien, il envoya querir le prince Sosan, pour le con-

sulter sur les moyens qu'il pourroit y avoir de les contenter.

Ce ministre zélé se souvint alors de la parole qu'il avoit donnée au P. Gerbillon à la paix de Nipchou. Après avoir fait l'éloge des pères, il représenta à l'Empereur les services considérables qu'ils avoient rendus à l'état, et ceux qu'ils rendoient encore tous les jours à Sa Majesté; que leur profession leur faisant mépriser les dignités et les richesses, on ne pouvoit les récompenser qu'en leur permettant de prêcher publiquement leur loi partout l'empire; que cette loi est sainte, puisqu'elle proscrivoit tous les vices, et qu'elle enseignoit la pratique de toutes les vertus. L'Empereur convenoit de tout ce que lui représentoit le prince Sosan.

« Mais quel moyen de les satisfaire, dit ce grand prince, si les tribunaux s'obstinent à ne vouloir pas approuver leur loi? Seigneur, répondit-il, il faut leur montrer que vous êtes le maître. Si vous me l'ordonnez, j'irai trouver les mandarins, et je leur parlerai si fortement, qu'il n'y en aura aucun qui s'éloigne des sentiments de Votre Majesté. »

Je ne rapporteroit point ici la harangue qu'il leur fit, parce qu'on la trouve dans le livre dont j'ai déjà parlé. Rien n'est plus vif, plus

fort, ni plus digne de ce grand homme; son esprit, son cœur, sa droiture et sa grandeur d'ame y paroissent également. Les mandarins tartares se rendirent les premiers à la force de ses raisons, les Chinois suivirent, et consentirent à ce qu'il voulut. L'acte fut dressé sur le champ, et il y fit mettre de si grands éloges de la loi chrétienne, que l'Empereur, dit-on, en effaçâ quelques-uns lui-même; il laissa néanmoins les points essentiels qui regardoient la sainteté de la religion, la vie exemplaire des missionnaires qui la prêchoient à la Chine depuis cent ans, la permission qu'on donnoit aux Chinois de l'embrasser, et la conservation des églises qu'on avoit déjà faites. Il ratifia tous ces points, et la cour des rites les envoya, selon la coutume, par toutes les villes de l'empire, où il furent affichés publiquement, et enregistrés dans les audiences.

Voilà de quelle manière fut obtenue la liberté de la religion chrétienne, qu'on desiroit depuis tant d'années, et pour laquelle on avoit fait tant de prières en Europe et à la Chine. Et, par une disposition particulière de sa providence, Dieu permit que les sciences dont nous faisons profession, et dans lesquelles nous avons tâché de nous rendre habiles avant que de passer à la Chine, fussent ce qui disposa

l'Empereur à nous accorder cette grâce ; tant il est vrai qu'il ne faut pas négliger ces sortes de moyens, tout humains qu'ils sont, quoiqu'on ne doive pas s'y appuyer comme sur des secours infailibles ou absolument nécessaires, puisque l'établissement de la religion et la conversion des infidèles est toujours l'ouvrage de la grâce toute-puissante du Seigneur.

On nous a rapporté plusieurs fois que quelques missionnaires avoient témoigné faire peu de cas de cet édit, parce qu'ils n'avoient pas toute la liberté qu'ils auroient souhaitée pour s'établir en divers lieux, et que quelques mandarins s'opposoient encore à la prédication de l'Évangile, et détournoient les infidèles de se faire chrétiens. Ces sentiments me paroissent peu raisonnables ; car quand l'Empereur auroit permis de bâtir des églises partout, ce que son édit ne déclare pas, un missionnaire doit toujours se souvenir que les persécutions sont inséparables de son état et des entreprises qu'il formera pour la gloire de Dieu. On pourroit demander à ces personnes, s'il leur seroit aisé de s'établir à leur choix dans toutes les villes d'Europe, où cependant les gouverneurs et les magistrats sont chrétiens et disposés à favoriser tout ce qui regarde la gloire et

le service de Dieu. Il ne faut donc pass'étonner si l'on trouve quelques oppositions à la Chine, où les mandarins sont païens, et quelquefois amis particuliers des bonzes, et fort éloignés du christianisme. Il est vrai néanmoins que ces mandarins-là mêmes sont beaucoup retenus par cet édit, et que depuis que nous l'avons obtenu, les missionnaires vivent plus en repos dans les provinces. On ne les inquiète plus sur les églises qu'ils ont déjà; et s'ils en veulent faire de nouvelles, pour peu de soin qu'ils prennent de s'attirer l'amitié des gouverneurs et des autres officiers des lieux, soit en leur faisant quelque présent, soit en cherchant des recommandations auprès d'eux, ils réussissent toujours. Pour les mandarins qui nous sont affectionnés, ils se prévalent en toute occasion de la déclaration de l'Empereur, pour nous soutenir contre ceux qui veulent mettre obstacle à nos établissemens. Enfin il est certain que l'Empereur croit nous avoir fait une grande faveur de nous l'accorder: car lorsqu'on lui annonça que tous les pères étoient venus pour avoir l'honneur de le remercier: « Ils ont grande raison, répliqua-t-il, mais » avertissez-les qu'ils écrivent dans les provinces à leurs compagnons, de ne se prévaloir pas trop de la permission qu'on leur donne,

» et de s'en servir avec tant de sagesse, que
 » je ne reçoive jamais aucune plainte de la part
 » des mandarins: car s'ils m'en faisoient, ajouta-
 » t-il, je la révoquerois sur le champ, et alors
 » ils ne pourroient s'en prendre qu'à eux-
 » mêmes. »

Après que cette affaire de l'édit fut achevée, l'Empereur reprit ses études, et les pères continuèrent à le servir avec une nouvelle ardeur. Il eut envie d'avoir des instruments de mathématiques; nous lui envoyâmes les nôtres qu'il avoit déjà vus; mais il n'en connoissoit pas alors l'usage. Il les trouva si beaux et si justes (car ils étoient faits par les plus habiles maîtres de Paris), qu'il désira d'en avoir d'avantage. Les mandarins en firent chercher dans tous les ports, et envoyèrent à Peking tout ce qu'ils en purent trouver. L'Empereur au commencement les recevoit tous, de quelque nature qu'ils fussent, et ce n'étoit pas un petit travail pour les pères de la cour, que d'en deviner l'usage; car il falloit le mettre par écrit clairement, et le montrer à ce prince, qui est exact, et qui ne laisse rien passer.

Nous n'étions en ce temps-là que cinq pères français à la Chine, deux à la cour et trois dans les provinces. J'étais à Nankin avec le P. Gabiani, et MM. les évêques de Basilée et

d'A
 delo
 cou
 et d
 la p
 flic
 d'un
 toit
 que
 ren
 gar
 apr
 occ
 mit
 sure
 s'ap
 J'al
 des
 péc
 ven
 ton
 et
 sou
 à g
 jus
 Na
 fou

d'Argolis, comme j'ai déjà dit. Le P. de Visdelou et le P. le Comte travailloient avec beaucoup de fruit dans les provinces de Chan-Si et de Chen-Si, lorsque le démon, ennemi de la paix, nous vint donner un autre sujet d'affliction. Les Portugais de Macao se saisirent d'un jeune peintre françois, qui nous apportoit nos pensions, avec quelques livres et quelques instrumens de mathématiques. Ils le mirent en prison, et l'envoyèrent sous bonne garde à Gou, où il mourut quelque temps après. La perte que nous souffrîmes en cette occasion nous réduisit à de si grandes extrémités, que le P. le Comte et le P. de Visdelou furent obligés de quitter leurs missions, et de s'approcher des ports pour y pouvoir subsister. J'allai avec le P. le Comte à Canton, dans le dessein de nous faire rendre justice, et d'empêcher qu'il n'arrivât rien de semblable à l'avenir. Nous fîmes, dans notre voyage et à Canton, quelques observations assez curieuses, et entr'autres celle du passage de Mercure sous le soleil. Le P. le Comte fit aussi une carte à grands points de la rivière, depuis Nankin jusqu'à Canton. Nous primes en passant par Nan-tchan-fou, Nan-gan-fou et Can-tchéou-fou, la hauteur du pôle de ces villes.

Le *Tconto* de la province de Canton ayant

apprit que nous y étions arrivés , nous fit l'honneur de nous envoyer un de ses officiers , pour nous inviter à l'aller voir à Tchao-kin , ville du premier ordre , où il fait sa résidence ordinaire. C'est un seigneur de mérite , honnête homme , généreux , respecté des mandarins , adoré du peuple et ami des Français , qu'il a toujours traités avec beaucoup de distinction et d'honneur. Dans les quatre voyages que j'ai faits à Canton , soit pour nos affaires particulières , soit par ordre de l'Empereur , j'ai eu lieu de le voir souvent , et de lier avec lui commerce d'amitié.

On va par eau de Canton à Tchao-kin. Après cinq lieues de chemin , on trouve Fo-chan , le plus grand village qu'il soit au monde. Je l'appelle village , parce qu'il n'est point revêtu de murailles , et qu'il n'a point de gouverneur particulier , quoiqu'il s'y fasse un fort grand commerce , et qu'il y ait plus de peuple et plus de maisons qu'à Canton même. On y compte au moins un million d'ames. Les jésuites de la province du Japon y ont une belle église et une nombreuse chrétienté. Douze lieues au-dessus de Fo-chan , la rivière se divise en trois bras : l'un vient du nord ; l'autre va à Tchao-kin ; et le troisième à Canton. On rencontre dans ce confluent une ville du troisième

ordre, nommée Sant-choüy, c'est-à-dire, *les trois rivières ou les trois eaux*. Quand quelque envoyé de distinction vient de la cour, le *Tconto* et le vice-roi vont le recevoir dans cette ville, et le conduisent jusque-là à son retour. C'est ce qui les a obligés de bâtir sur le bord de l'eau une maison, dont la vue est charmante. Les pères Augustins ont une mission à Tchao-Kin. J'ai logé souvent dans leur maison, et c'est là que j'ai connu le P. Michel Rubio, homme droit, sincère, savant, et de bon conseil, ce qui lui attiroit l'estime et la confiance de tous les missionnaires.

Quand nous fûmes de retour à Nankin, où nous avons laissé le P. de Visdelou, nous résolûmes d'envoyer le P. le Comte en Europe, pour les affaires de notre mission. M. Grégoire Lopez, évêque de Basilée, vicaire apostolique de Nankin, de Peking et des autres provinces septentrionales de la Chine, mourut en ce temps-là dans de grands sentiments de piété: nous assistâmes à ses obsèques, qui se firent avec les mêmes cérémonies que celles du P. Verbiest. Le P. Jean-François de Leonissa, son provicaire, fit son éloge dans une lettre circulaire qui fut répandue par la Chine, et qu'il envoya l'année suivante à la sacrée Congrégation. Je la joindrois à cette

lettre, si j'en avois une copie; ce seroit un témoignage bien authentique de la vertu et du mérite de ce saint prélat, qui avoit un zèle incomparable pour la conversion de ses compatriotes. Il m'a souvent parlé de la manière dont les missionnaires se doivent comporter à la Chine, s'ils veulent y établir solidement la foi. Il prouvoit par des exemples sensibles tout ce qu'il me disoit; et comme il savoit parfaitement les coutumes de sa nation, et qu'il avoit beaucoup d'expérience et de bon sens, je l'écoutois avec respect.

Sur la fin de l'année 1692, nous retournâmes à Canton, le P. de Visdelou et moi. Il falloit y faire un établissement solide, pour recevoir les missionnaires que nous attendions. La maison fut achetée; mais à peine commencions-nous à la meubler, que nous reçûmes ordre de l'Empereur de venir tous deux à la cour. Cet ordre portoit que le P. Lecomte y vint aussi à son retour d'Europe, et nous fûmes chargés de l'en avertir. Les vicaires apostoliques et les missionnaires se réjouirent de cette nouvelle, et la regardèrent comme un coup du ciel, non seulement pour nous, mais encore pour toute la mission. « Qui sait, » m'écrivit un des plus zélés d'entr'eux, si Dieu n'a pas permis toutes les peines que

« vous avez souffertes pour être à portée d'aider l'église dans le besoin ? *Ut in tali tempore parareris* (Es:h. 4, v. 5). » En passant par la province de Nankin, nous eûmes la consolation d'embrasser le P. Gabiani pour la dernière fois : car il sentoit déjà les infirmités dont il mourut deux ans après, accablé de travaux, et plein de mérites devant Dieu. Nous vîmes aussi M. l'évêque d'Argolis, et le révérend P. de Léonissa, vicaire apostolique de Nankin et de Peking, par la mort de M. l'évêque de Basilée. Ils comptoient beaucoup sur nous, et sur les services que nous leur pourrions rendre quand nous serions à la cour.

L'Empereur étoit malade lorsque nous y arrivâmes; le P. Gerbillon et le P. Pereyra passaient les nuits au palais par son ordre. Ce grand prince ne laissa pas de penser à nous, et d'envoyer à quelques lieues de la ville au-devant de nous les autres pères, avec un gentilhomme de sa chambre, qui nous dit de sa part, que s'il eût été informé de notre route, il les auroit envoyés encore plus loin. Nous allâmes descendre au palais, et nous y passâmes le reste du jour dans un appartement qui étoit près de celui de l'Empereur. Le prince son fils aîné nous fit l'honneur de nous y venir trouver, et de nous marquer mille bontés. Le Hoang-

tai-tce, qui est le prince héritier et le second de ses enfants, y vint aussi. Comme il est habile dans les livres chinois, il témoigna une affection particulière au P. de Visdelou, qui avoit la réputation d'y être savant. Après quelques entretiens, le prince fit apporter des livres anciens, et les montra au père. A l'ouverture du livre, le père les expliqua avec tant de facilité et de netteté, que le prince en fut surpris, et dit deux ou trois fois aux mandarins qui l'accompagnoient : *Ta-toug* (il les entend parfaitement). Il lui demanda ensuite ce qu'il pensoit des livres chinois, et s'ils s'accordoient avec notre religion. Le père, après s'être excusé modestement, répondit que notre religion pouvoit s'accorder avec ce qu'on trouvoit dans les anciens livres, mais non pas avec ce que les interprètes avoient écrit. « Il faut avouer aussi, répartit le prince, que les nouveaux interprètes n'ont pas toujours bien pris le sens de nos anciens auteurs. » Depuis cette conférence, le prince héritier a eu une estime particulière pour le P. de Visdelou, et il lui en a même donné des marques éclatantes, dont nous espérons que la religion tirera de grands avantages. Ce prince nous parla des livres du P. Matthieu Ricci, et nous fit de si grands éloges de l'esprit et de l'érudition de ce père,

qu
qu
ho
cou
ticu
fait
me
die
vu
en
tes
n'a
ven
si s
le r
La
men
par
gué
ne
dre
mai
toit
prit
pris
soir
il eu

qui est le fondateur de la mission de la Chine, que les plus habiles Chinois s'en seroient tenus honorés.

Depuis deux ans, l'Empereur avoit beaucoup examiné nos remèdes d'Europe, et particulièrement les pâtes médicinales que le Roi fait distribuer aux pauvres partout son royaume. Nous lui avons marqué toutes les maladies qu'elles guérissent en France, et il avoit vu par des expériences répétées, qu'elles faisoient en effet des cures si merveilleuses et si promptes, qu'un homme à l'extrémité, et dont on n'attendoit plus que la mort, se trouvoit souvent le lendemain hors de danger. Des effets si surprenants lui firent donner à ces pâtes le nom de *Chin-yo* ou de *remèdes divins*. La maladie qu'il avoit alors étoit un commencement de fièvre maligne. Quoiqu'il sût par plusieurs exemples certains que les pâtes guérissent son mal, les médecins chinois ne jugèrent pas à propos de lui en faire prendre, et ils le traitèrent d'une autre manière; mais l'Empereur, voyant que le mal augmentoit, et craignant un transport au cerveau, prit son parti, et se fit donner une demi-prise de ces pâtes. La fièvre le quitta sur le soir, et les jours suivants, il se porta mieux: il eut ensuite quelques accès de fièvre tierce,

peut-être pour ne s'être pas purgé suffisamment. Quoique ces accès ne fussent pas violents, et qu'ils ne durassent que deux heures, il en eut de l'inquiétude. Il fit publier par toute la ville, que si quelqu'un savoit quelques remèdes contre la fièvre tierce, il cût à l'en avertir incessamment, et que ceux qui en étoient actuellement malades vinsent au palais pour en être guéris. On ne manqua pas de faire tous les jours quantité d'expériences. Un bonze se distingua particulièrement : il fit tirer d'un puits un seau d'eau fraîche, qu'on lui apporta devant quatre des plus grands seigneurs de la cour, députés de l'Empereur pour recevoir tous les remèdes qui seroient indiqués, et pour assister aux épreuves, afin d'en faire ensuite leur rapport. Ces quatre seigneurs étoient le prince Sosau, Mim-ta-gin, un oncle de l'Empereur, et un oncle du prince, tous quatre ministres-d'état, et d'une sagesse consommée. Le bonze remplit une tasse de cette eau, et sortant de la salle, il la présenta au soleil, en élevant les mains et les yeux au ciel; et se tournant ensuite vers les quatre parties du monde, il fit cent postures qui paroissent mystérieuses aux païens; quand il eut achevé, il fit avaler l'eau à un fébricitant, qui attendoit sa guérison à genoux, et qui la

souhaitoit ardemment ; mais le remède n'eut aucun effet , et le bonze passa pour un imposteur.

On en étoit là , lorsque nous arrivâmes à la cour , le P. de Visdelou et moi. Nous apportions une livre de quinquina , que le père Dolu , plein de charité pour nous , nous avoit envoyé de Pondichery. Ce remède étoit encore inconnu à Pekin. Nous allâmes le présenter comme le remède le plus sûr qu'on eût en Europe , contre les fièvres intermittentes. Les quatre seigneurs dont nous avons parlé , nous reçurent avec joie ; nous leur dîmes la manière dont il falloit le préparer et s'en servir conformément à l'imprimé fait en France par ordre du Roi. Ils ne se contentèrent pas de cela , ils voulurent savoir d'où venoit le quinquina , quels en étoient les effets , quelles maladies il guérissoit , comment le Roi l'avoit rendu public pour le soulagement de ses peuples , après avoir donné à celui qui en avoit le secret une récompense digne d'un si grand monarque.

On fit le lendemain l'expérience de ce remède sur trois malades. On le donna à l'un après son accès , à l'autre , le jour de l'accès , et au troisième , le jour qu'il avoit du repos. Je ne sais si Dieu voulut faire paroître sa puis-

sance en cette occasion, ou si ce fut un effet naturel du remède. Ces trois malades, qu'on gardoit à vue dans le palais, furent guéris tous trois dès cette première prise. On en donna avis sur le champ à l'Empereur, qui auroit pris ce jour-là même du quinquina, si le prince héritier, qui étoit extrêmement inquiet de la maladie d'un père qu'il aime tendrement, n'eût craint quelque mauvais effet d'un remède qu'on ne connoissoit pas encore. Il appela les grands, et leur fit des reproches d'en avoir parlé sitôt à l'Empereur. Ceux-ci s'excusèrent modestement : mais pour montrer qu'il n'y avoit rien à craindre (car de tout ce que nous leur avions raconté, ils avoient jugé que le quinquina ne faisoit aucun mal), ils s'offrirent tous quatre d'en prendre, et le prince y consentit. Incontinent on apporta des tasses avec du vin et du quinquina ; le prince fit lui-même le mélange, et les quatre seigneurs en prirent devant lui, sur les six heures du soir. Ils se retirèrent ensuite, et dormirent tranquillement sans ressentir la moindre incommodité. L'Empereur, qui avoit fort mal passé la nuit, fit appeler sur les trois heures du matin le prince Sosan ; et ayant appris que lui et les autres seigneurs se portoient bien, il prit le quinquina sans délibérer davantage. Il attendoit la

sièc
mid
le r
gran
nou
la b
mes
sa b
jour
port
Q
pens
mala
rem
puni
pour
mal
» le
» de
» vo
» me
tribu
et d
cond
ce,
Il
publ
P. G

fièvre ce jour-là, sur les trois heures après midi ; mais elle ne vint point : il fut tranquille le reste du jour et la nuit suivante. La joie fut grande dans le palais ; les quatre seigneurs nous firent le lendemain des conjouissances sur la bonté de notre remède. Nous en rapportâmes toute la gloire à Dieu, qui lui avoit donné sa bénédiction. L'Empereur continua tous les jours suivants à prendre du quinquina, et à se porter mieux de jour en jour.

Quand il fut entièrement rétabli il récompensa tous ceux qui l'avoient servi pendant la maladie, ou qui lui avoient apporté quelques remèdes, quoiqu'il ne les eût pas pris. Mais il punit rigoureusement trois de ses médecins, pour avoir été d'avis, dans la violence de son mal, de ne lui donner aucun remède. « Quoi ! » leur dit-il, vous m'abandonnez dans le danger, » de peur qu'on ne vous impute ma mort ; et » vous ne craignez pas que je meure, en ne » me donnant aucun secours ! » Il ordonna au tribunal des crimes, d'examiner leur conduite, et de les juger suivant les lois. Ce tribunal les condamna à mort, mais l'Empereur leur fit grâce, et les envoya en exil.

Il ne nous oublia pas en cette occasion. Il dit publiquement, que les pâtes médicinales du P. Gerbillon et du père Bouvet lui avoient

sauvé la vie, et que le quinquina que nous lui avions apporté, le P. de Visdelou et moi, l'avoit délivré de la fièvre tierce, et qu'il vouloit nous en récompenser. Dans cette vue, il se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenoient dans la première enceinte de son palais; il choisit la plus grande et la plus commode: c'étoit celle d'un mandarin qui avoit été gouverneur du prince héritier; mais cet officier ayant commis une faute qui méritoit la mort, tous ses biens avoient été confisqués, et on l'avoit exilé en Tartarie.

Le 4 juillet de l'année 1693, l'Empereur nous fit venir au palais, et nous fit dire par un des gentilshommes de sa chambre ces paroles: « L'empereur vous fait don d'une maison à vous quatre dans le *Hoang-Tchin*, c'est-à-dire, dans la première enceinte de son palais. » Après avoir entendu ces paroles à genoux, selon le cérémonial de la Chine, nous nous levâmes, et cet officier nous conduisit dans l'appartement de l'Empereur pour y faire notre remerciement, sans que le prince fût présent. Plusieurs mandarins qui se trouvèrent là par hasard, assistèrent à cette cérémonie aussi bien que le P. Pereyra et un autre père de notre compagnie, lesquels étoient venus au palais pour quelques autres affaires. Ils se rap-

gèrent tous à droite et à gauche, se tenant debout et dans un grand silence, un peu éloignés de nous, pendant que les PP. Gerbillon, Bouvet, de Visdelou et moi, rangés sur une même ligne au milieu d'eux, nous fîmes trois genuflexions et neuf inclinations profondes jusqu'à toucher la terre avec le front, pour marquer notre reconnaissance. Nous recommençâmes cette cérémonie le lendemain deyant l'Empereur, qui eut la bonté de nous appeler en particulier, et de nous parler dans les termes du monde les plus obligeants. Il fit mettre entre les mains du P. Bouvet les présents qu'il envoyoit en France, et le chargea d'informer le roi de la faveur qu'il venoit de nous faire.

Nous primes possession de notre maison le 12 juillet; mais comme elle n'étoit pas accommodée à nos usages, l'Empereur ordonna au tribunal des édifices, d'y faire faire toutes les réparations que nous souhaiterions; ce qui fut exécuté sur le champ. Ce tribunal envoya quatre architectes, avec tous les matériaux nécessaires, et nomma deux maîtres darins pour conduire l'ouvrage. Tout étant prêt le 19 décembre nous dédîmes notre chapelle à l'honneur de Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut des hommes, et nous en fîmes le lendemain

l'ouverture avec cérémonie. Plusieurs chrétiens s'y rendirent le matin, et remercièrent Dieu avec nous de ce qu'il vouloit être honoré dans le palais de l'Empereur, où jusqu'alors on n'avoit offert que des sacrifices impies. Le P. de Visdelou fit un discours sur l'obligation de sanctifier les dimanches et les fêtes, et de venir ces jours-là à l'église.

Depuis ce temps-là, le P. Gerbillo prêcha tous les dimanches, et expliqua aux fidèles les principaux devoirs du chrétien. Nous baptisâmes plusieurs catéchumènes qui nous apportèrent leurs idoles et les jetoient sous les bancs et sous les tables, pour montrer le mépris qu'ils en faisoient. Tous les dimanches et les fêtes nous avions quelque baptême. Le P. de Visdelou se chargea du soin d'instruire les prosélytes, et nous eûmes en peu de temps une florissante chrétienté. Les plus fervents chrétiens nous amenoient leurs amis, pour leur parler de la loi de Dieu. Le fameux Hiucum, ancien eunuque du palais, se distinguoit parmi les autres en cette œuvre de charité. Ce saint homme avoit beaucoup souffert dans la dernière persécution ; il avoit été long-temps en prison avec les pères, et on l'avoit chargé aussi bien qu'eux de neuf grosses chaînes. Ce rude traitement ne fit qu'animer son zèle ; ja-

mais homme ne rougit moins de l'Évangile, il soutenoit devant les juges la cause de Dieu et le parti de la religion; et il leur parloit avec une sainte liberté, qu'il conserva jusqu'à la mort. Dieu lui avoit donné des biens considérables, il les employa tous au soulagement des pauvres. Si les chrétiens qui venoient à Pekin des provinces éloignées ou des villes voisines, n'avoient point de lieu où se retirer, il les recevoit avec charité dans sa maison, et quand ils étoient pauvres il les nourrissoit. Il porta si loin cette sainte hospitalité, qu'il tomba lui-même dans la misère, et qu'il se vit réduit à recevoir l'aumône, après l'avoir faite si souvent et si libéralement aux autres. Il avoit un si grand talent pour parler de Dieu, que les plus grands seigneurs se faisoient un plaisir de l'entendre. Il inspiroit à tout le monde une dévotion tendre pour la sainte Vierge, qu'il honoroit particulièrement. Dans ses visites, il se faisoit un honneur de porter son chapelet au cou, avec les médailles que les anciens missionnaires lui avoient données. Il avoit une affection particulière pour notre maison; et quoiqu'il en fût éloigné de près d'une lieue; il venoit souvent prier Dieu dans notre chapelle. Une de ses occupations les plus ordinaires étoit d'aller à la campagne visiter les chrétiens, les

instruire et les entretenir dans la ferveur. Il y faisoit presque toujours de nouveaux prosélytes, qu'on baptisoit chez nous ou dans les autres églises, après qu'ils étoient suffisamment instruits.

Un des plus considérables que nous baptisâmes en ces commencemens dans notre chapelle, fut un colonel tartare de la maison de l'Empereur. Cet officier demouroit près de notre maison : il avoit épousé une dame chrétienne fort vertueuse, qui ne cessoit depuis long-temps de prier Dieu pour la conversion de son mari. Elle lui parloit souvent de la sainteté de notre religion, et des biens que le Seigneur du ciel préparoit dans l'autre vie, à ceux qui le servoient fidèlement en celle-ci. Une autre fois, elle lui expliquoit nos principaux mystères, et ce qu'il faut croire pour être chrétien. Il l'écoutoit volontiers ; mais les soins et les embarras du siècle étouffoient incontinent le grain de la divine parole, qui tomboit dans son cœur sans y prendre racine. Il n'avoit presque pas un moment à lui ; sa charge l'obligeoit d'aller tous les matins au palais ; il y demouroit tout le jour, et il n'en revenoit que bien avant dans la nuit. S'il eût su lire, il auroit pu s'instruire par la lecture de nos livres ; mais on n'en demande pas tant à un officier

tartare, dont tout le mérite est de savoir bien monter à cheval et tirer de l'arc, et d'être fidèle et prompt à exécuter les ordres du prince. Dieu néanmoins le toucha, dans le temps que l'Empereur partoit pour un voyage en Tartarie. Comme l'officier le devoit suivre, il résolut de se faire baptiser avant que de partir. Il vint donc nous trouver à six heures du soir, pour nous demander le baptême. Quelque bonne volonté que nous eussions de le contenter, nous nous trouvâmes d'abord arrêtés parcc qu'il ne savoit aucune des prières que nous faisons toujours réciter aux catéchumènes avant que de leur conférer le baptême.

« Mon père, me dit-il, ne demandez pas de
» moi que je sache toutes ces prières par cœur :
» car je n'ai ni assez de mémoire pour les re-
» tenir, ni personne pour me les répéter con-
» tinuellement ; je ne sais point lire non plus
» pour les apprendre dans un livre ; mais je
» crois tous les mystères de la religion, un Dieu
» en trois personnes, la seconde personne qui
» s'est fait homme, est qui a souffert la mort
» pour notre salut. Je crois que ceux qui gar-
» dent la loi seront sauvés ; et que ceux qui ne
» la gardent pas, seront damnés éternellement.
» Je n'ai aucun empêchement pour me faire

» chrétien ; car je n'ai qu'une femme , et je
 » n'en veux jamais avoir qu'une : il n'y a point
 » d'idoles dans ma maison , et je n'en adore
 » aucune. J'adore seulement le Seigneur du
 » ciel , et je veux l'aimer et le servir toute ma
 » vie. »

Tout cela ne nous contentoit point , parce
 que nous voulions qu'il sût ses prières ; et nous
 commencions à lui persuader qu'il différât son
 baptême jusqu'après son retour , parce qu'alors
 on l'aideroit à les apprendre. « Mais , mon
 » père , me repliqua-t-il , si je meurs dans ce
 » voyage , mon ame sera perdue , et vous
 » pouvez la sauver en me baptisant à présent.
 » Car , qui est-ce qui me baptisera si je tombe
 » malade ? Vous voyez que je suis prêt à tout ,
 » que je crois tous les articles de votre loi , et
 » que je la veux garder toute ma vie. J'ai laissé
 » le palais , et je suis venu ici à la hâte , pour
 » vous prier de me faire cette grâce. Je n'ai
 » que deux heures pour me préparer à mon
 » départ ; car il faut que je marche cette nuit.
 » Mon père , continua-t-il , au nom de Dieu ,
 » ne me refusez pas cette grâce. »

La sincérité de cet officier nous plut : nous
 crûmes , tout bien examiné , qu'il falloit agir
 avec lui , comme on fait avec ceux qui sont en
 danger de mort. Après donc lui avoir recom-

mar
 pou
 rer
 du
 fidè
 noti
 nos
 Jose
 quel
 emb
 souv
 quer
 arriv
 voya
 aprè
 ce s
 N
 seigr
 sign
 enfa
 une
 souf
 alar
 P. d
 vant
 Il e
 part
 vo

mandé d'apprendre les prières le mieux qu'il pourroit, quand il seroit de retour, et d'adorer tous les matins et tous les soirs le Seigneur du ciel, et qu'il nous eut promis de garder fidèlement sa sainte loi, je le baptisai dans notre chapelle, en présence de nos pères et de nos domestiques, et je lui donnai le nom de *Joseph*. Je ne saurois dire avec quelle joie et quelle consolation il reçut cette grâce: il nous embrassa et se jeta à nos genoux; il frappa souvent la terre de son front, pour nous marquer sa reconnoissance. Ce qu'il avoit prévu arriva; car ayant beaucoup fatigué pendant ce voyage, il tomba malade, et mourut huit jours après. J'espère que Dieu, qui lui avoit donné ce sentiment, lui aura fait miséricorde.

Nous baptisâmes encore le fils d'un jeune seigneur, qui portoit la ceinture rouge, pour signifier qu'il étoit allié à la famille royale. Cet enfant étant auprès du feu, fit tomber sur lui une chaudière d'eau bouillante. Il crioit et souffroit des douleurs très violentes: son père alarmé vint nous apprendre cette nouvelle. Le P. de Visdelou allant voir l'enfant, et le trouvant en danger de mort, résolut de le baptiser. Il en parla à son père, qui étoit de nos amis particuliers. « Seigneur, lui dit-il, puisque vous ne pouvez plus faire de bien à votre

» enfant en cette vie, ni empêcher les douleurs
 » qu'il souffre, mettons-le dans le chemin du
 » ciel, où il sera éternellement heureux, et
 » d'où il attirera sur vous et sur votre famille
 » la bénédiction de Dieu. » Le père y consentit
 de tout son cœur, et fut présent à son baptême.
 L'enfant qui n'avoit que trois ans mourut trois
 jours après, et son père vint lui-même nous
 en apporter la nouvelle.

Ce baptême fut suivi d'un autre de la même
 famille : car une de ses petites filles étant tom-
 bée malade quelque temps après, d'une ma-
 ladie dont elle mourut, il vint lui-même nous
 prier de l'aller baptiser, afin qu'elle pût jouir
 du ciel avec son petit frère. La femme de ce
 seigneur s'est convertie depuis ce temps-là,
 avec une de ses filles suivantes, et nous espé-
 rons que Dieu fera la même grâce au mari. Il
 nous assure souvent qu'il n'invoque plus que
 le vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre.
 Quelques obstacles ont retardé jusqu'ici sa
 conversion. Il faut espérer qu'il les surmontera.
 C'est un seigneur qui a beaucoup de politesse
 et d'honnêteté ; il possède dans la milice une
 charge considérable, qui est héréditaire dans
 sa famille.

Je ne parle point de quelques autres bap-
 têmes que nous avons conférés secrètement à

des enfants de la plus grande considération, et qu'il n'est pas nécessaire de nommer ici. L'envie de les guérir fait que leurs parents nous prient de les voir, pour savoir si en Europe nous n'avons pas de remèdes contre leurs maladies. On en a baptisé quelques-uns de cette manière, qui prient Dieu dans le ciel pour nous, et pour la conversion d'un pays où ils eussent tenu les premiers rangs s'ils eussent vécu.

Un an après que l'Empereur nous eut donné notre maison, il nous fit une seconde grâce qui ne le cédoit point à la première, et qui faisoit autant d'honneur à la religion; ce fut de nous donner un grand emplacement pour bâtir notre église. Il y avoit à côté de notre maison un terrain vide, long de trois cents pieds et large de deux cents. Les grands-maitres de sa maison ayant résolu d'y faire élever quelques corps de-logis pour des eunuques du palais, nous crûmes qu'il falloit les prévenir, et tâcher d'obtenir cette place pour y bâtir la maison du Seigneur. Après avoir donc recommandé cette affaire à Dieu, nous allâmes, le P. Gerbillon, le P. de Vindelon et moi, présenter notre requête. Elle disoit dans les termes les plus respectueux, que nos maisons n'étoient jamais sans églises, et que les

églises en étoient la principale partie; que si les maisons étoient belles et spacieuses, l'église les devoit surpasser (car quel honneur aurions-nous, si dévoués par nos vœux et par notre profession à chercher la plus grande gloire de Dieu, nous étions mieux logés que le Seigneur du ciel?); que ne manquant rien à la maison que l'Empereur avoit eu la bonté de nous donner, il falloit une église magnifique pour accompagner un si grand don; mais que n'ayant point de place pour la bâtir, nous ne le pouvions faire, si l'Empereur ne nous donnoit un espace convenable dans ce terrain.

Celui que nous avions chargé de notre requête l'ayant présentée et fait valoir nos raisons, l'Empereur envoya les grands-maîtres de sa maison visiter le terrain que nous demandions; et, après avoir oui leur rapport, il nous en accorda la moitié, faisant marquer expressément dans son ordre, qui fut inséré dans les registres du palais, qu'il nous donnoit cet emplacement pour bâtir une église magnifique à l'honneur du Seigneur du ciel. On y a travaillé depuis ce temps-là, et elle est maintenant presque achevée. On y entre par une grande cour qui est environnée de galeries. Nous en donnerons le plan et la description, quand nous aurons appris que les pein-

ture
fort
Peki
l'ou
C
grac
vent
palai
trém
ler, i
honn
c'est
envo
table
fruit
honn
de T
d'art
Je
ces h
paro
père
aitio
voul
ne n
tribu
où l'
sage

tures auxquelles M. Gherardini, peintre italien fort estimé, travailloit quand je suis parti de Pekin, seront achevées, et qu'on en aura fait l'ouverture.

Ce grand prince nous faisoit encore d'autres grâces, que des étrangers comme nous ne peuvent assez estimer. Quand nous venions au palais, il nous recevoit avec une bonté extrême, ou quand il ne pouvoit pas nous parler, il nous envoyoit toujours faire quelque honnêteté. Au commencement de l'année, c'est la contume de la Chine que l'Empereur envoie aux grands seigneurs de sa cour deux tables, l'une couverte de viandes, et l'autre de fruits et de confitures. Il nous faisoit les mêmes honneurs, et nous invitoit à son beau palais de Tchan-Tchun-yuen, pour y voir les feux d'artifice.

Je sais qu'un missionnaire ne doit estimer ces honneurs qu'autant qu'ils sont utiles à la parole de Dieu. Je vous assure, mon révérend père, que nous étions bien dans cette disposition, et que le Seigneur qui nous conduisoit, vouloit aussi que nous y fussions : car nous ne manquions pas en ce temps-là même de tribulations, et de ces occasions de souffrir où l'on a besoin de toute sa patience, et d'une sagesse plus que naturelle, pour se soutenir

et se bien conduire. Le parole de Jésus-Christ sera toujours véritable, que ses envoyés auroient beaucoup de contradictions à vaincre dans le monde. Dieu nous a appelés aux missions pour faire son œuvre; il veut bien la faire par notre moyen, et nous en donner tout le mérite; mais il veut aussi que la gloire en retourne toute à lui; et afin que la première pensée ne nous vienne pas de nous en attribuer la moindre partie, il rend souvent inutiles les plus sages mesures que notre zèle nous fait prendre, et persécuté que les hommes renversent nos projets les mieux concertés. Enfin, quand nous avons bien souffert, et reconnu tout à fait notre faiblesse, il montre sa force, convertissant les obstacles mêmes qu'on nous avoit opposés, en autant de moyens pour exécuter ses desseins avec plus d'avantage pour la religion, que n'eût pu faire tout ce que nous avions nous-même imaginé. Il n'est pas nécessaire de dire combien ces sortes d'expériences instruisent un missionnaire, ou pour l'humilier, quand il fait quelque bien, ou pour lui donner de la défiance de ses forces quand il travaille, ou pour le soutenir quand il est traversé. Les persécutions qui font trembler les plus assurés, ne l'étonnent plus; il les regarde comme des secours supérieurs et divins,

don
fin
tion
ven
Jac
vou
fidè
l'on
tien
dith
N
fict
tude
de n
sâm
nière
héri
pire
time
dign
zélé
née
de
il n
moi
ric
trou
nou

dent la Providence se sert pour arriver à ses fins. Son principal soin est de souffrir avec patience, et d'attendre tout du Seigneur, se souvenant de ce que dit le texte sacré, qu'Isaac, Jacob et Moïse accomplirent tout ce que Dieu vouloit faire par eux, parce qu'ils furent fidèles dans la tribulation, et que ceux qui ne l'ont pas été, ont tout perdu par leur impatience, et ont été livrés à l'exterminateur. (*Judith, c. 8.*)

Nous eûmes en ce temps-là deux sujets d'affliction qui nous causèrent bien de l'inquiétude, mais dont il plut à la miséricorde divine de nous délivrer. Premièrement, nous pensâmes perdre l'illustra Sosan, oncle de la dernière impératrice, et grand-oncle du prince héritier, l'un des premiers ministres de l'empire, respecté par toute la Chine pour l'estime que l'Empereur fait de son mérite, et digne d'être honoré de toutes les personnes zélées, pour la protection qu'il a toujours donnée à la religion. Il tomba malade en sa maison de Than-tchun-yuen. Dès le troisième jour, il nous envoya querir, le P. de Visdelou et moi : car le P. Gerbillon étoit alors en Tartarie. Nous fûmes sensiblement affligés de le trouver dans un état très dangereux; mais nous le fûmes bien davantage le lendemain,

quand nous le vîmes souffrant des douleurs très-aigües par tout le corps, et prêt à succomber à la violence de son mal. Il nous tendoit la main avec des démonstrations d'une affection tendre; mais il ne pouvoit parler, tant il étoit accablé. L'Empereur ayant appris qu'il se mouroit, lui fit l'honneur de le venir visiter le troisième jour, et de lui offrir tout ce qu'il avoit de remèdes. Nous ne le vîmes point ce jour-là, ni les jours suivans, parce qu'on l'avoit transporté dans les appartemens les plus intérieurs de sa maison, où les femmes demeurent. Nous faisons des prières continues tout le jour et une partie de la nuit, pour lui, dans notre chapelle. Il étoit bien douloureux pour nous, après toutes les obligations que nous avons à ce seigneur, de le voir mourir sans baptême, lui qui avoit été le protecteur de notre sainte religion, et qui nous avoit si souvent dit qu'il n'adoroit que le Seigneur du ciel.

Nous allions l'un après l'autre demander chaque jour de ses nouvelles, et nous instruisions un de ses domestiques, qui étoit chrétien, de ce qu'il falloit lui dire de notre part sur la religion; mais cet homme, après quelques jours, nous répondit qu'il ne pouvoit plus lui parler seul, ni même s'approcher de

lui,
un
trist
> no
> la
> tr
> mi
> sa
rend
après
sant
che
tiens
soier
et fit
quoi
nous
à sa
Ne
dont
dans
envo
en fa
lang
roge
tirer
prov
tomb

lui, parce que les femmes ne le quittoient pas un moment. Les difficultés augmentoient notre tristesse. « Est-il possible, Seigneur, disions-nous en redoublant nos prières, que vous » laissiez mourir un homme en qui nous avons » trouvé tant de ressources pour le soutien des » missionnaires, et pour la publication de votre » sainte loi? » Dieu eut pitié de nous; il nous rendit ce seigneur, qui vint quelque temps après dans notre église, le remercier de la santé qu'il lui avoit rendue. C'étoit un dimanche matin, dans le temps que tous les chrétiens étoient assemblés à l'église et qu'ils y faisoient leur prière. Il y entra, se mit à genoux, et fit plusieurs inclinations jusqu'à terre; après quoi il vint nous visiter dans nos chambres, et nous remercier de la part que nous avions prise à sa maladie.

Nous pensâmes perdre aussi le P. Gerbillon, dont nos missions avoient un extrême besoin dans ces commencements. L'Empereur l'avoit envoyé en Tartarie, avec le P. Thomas, pour en faire une carte exacte. Comme il savoit la langue des Tartares, et qu'il pouvoit les interroger et lier conversation avec eux, il en devoit tirer beaucoup de connoissances touchant les provinces qui ne dépendent pas de la Chine. Il tomba malade vers la source du Kerlon, à plus

de trois cents lieues de Pekin. Sa maladie, qui étoit accompagnée d'un dégoût affreux et d'un vomissement continuél, le réduisit bientôt à une si grande extrémité, qu'il eut mourir. Il s'y prépara donc, après nous avoir écrit ses derniers sentimens. Comme Solong, qui est une des habitations que les Moscovites ont de ce côté-là, n'étoit éloigné que de trente lieues de l'endroit où il se trouvoit, on parla de l'y transporter; mais il eut de la peine à prendre ce parti, et les mandarins chinois qui étoient du voyage l'en détournerent, parce qu'ils ne se fioient pas trop aux Moscovites, et qu'ils ne savoient pas si l'Empereur le trouveroit bon. Il fallut donc que le père, tout accablé qu'il étoit, reprit le chemin de Pekin; et comme il n'avoit plus assez de force pour se tenir à cheval, on le coucha sur un chariot de bagage, où il souffrit beaucoup durant trois cents lieues: car il lui fallut passer par des solitudes effroyables, par des chemins souvent raboteux et pleins de pierres, sur des collines et sur des pentes de montagnes, ce qui lui donnoit de violentes secousses, et le mit souvent en grand danger de sa vie, outre que le chariot versa plusieurs fois durant le voyage. Il seroit mort infailliblement, sans les soins que prit de lui un seigneur, qui est aujourd'hui le

pro
alo
ne
là,
se
apr
le
aut
visi
che
il m
dan
tout
bra
dan
le P
sans
pen
nou
pro
en l
le p
pre
don
mer
pris
P. c

premier *Colao* de la Chine, et qui avoit été alors envoyé en Tartarie, pour juger et terminer tous les différends des *Kalkas* de ce pays-là, qui sont sujets de l'empire de la Chine.

Nous le reçûmes avec une extrême joie, et il se rétablit doucement à Peking; mais un mois après, voulant sortir pour la première fois dans le dessein d'aller voir les pères de nos deux autres maisons, qui l'étoient souvent venus visiter durant sa maladie, un accident plus fâcheux pensa nous l'enlever subitement. Comme il montoit à cheval à la porte, ayant un pied dans l'étrier et le corps en l'air, il fut frappé tout-à-coup d'apoplexie. Il tomba entre les bras de nos domestiques, qui le reportèrent dans la première cour. Etant accourus au bruit, le P. de Visdelou et moi, nous le trouvâmes sans connoissance et sans sentiment, la tête penchée sur l'estomac, avec un râlement qui nous paroissoit le pronostic d'une mort très prochaine. Dieu sait quelle fut notre douleur, en le voyant dans ce triste état. Pendant qu'on le portoit à sa chambre, le P. de Visdelou alla prendre les saintes huiles, et moi les remèdes dont nous avons expérimenté si souvent les merveilleux effets. Je lui en fis avaler deux prises avec bien de la peine, pendant que le P. de Visdelou se préparoit à lui donner l'ex-

trême-onction. Il revint un peu à lui, et nous reconnut ; mais un moment après il perdit encore connoissance. Nous redoublâmes nos prières ; enfin le remède qu'on lui avoit donné fit de si grands effets, qu'il se trouva guéri une ou deux heures après l'avoir pris ; mais il lui resta une si cruelle insomnie, qu'il ne pouvoit prendre aucun repos, ce qui nous causoit une nouvelle inquiétude. Un médecin chinois l'en délivra, et Dieu nous l'a conservé depuis ce temps-là en parfaite santé pour le bien de la religion, à laquelle il a rendu et rend encore tous les jours des services très considérables.

Nous n'étions en ce temps-là que trois pères français à la Chine, et tous trois enfermés à la cour. Dieu nous envoya du secours par le retour du P. Bouvet, qui nous amena de France plusieurs excellents missionnaires sur l'*Amphitrite* ; c'est le premier vaisseau de notre nation qui soit venu à la Chine. L'Empereur, qui étoit en Tartarie à la chasse, apprit avec joie l'arrivée de ce père. Il envoya trois personnes de sa cour à Canton pour le recevoir et pour le conduire à Pekin. Les présents qu'il apporta lui furent très agréables, et en sa considération il exempta l'*Amphitrite* de ce qu'il devoit payer, soit pour les marchandises, soit pour les droits de mesurage. Les mandarins, de leur

côté, firent de grands honneurs à M. le chevalier de la Rocque, comme étant officier du roi : ils lui préparèrent un hôtel, lui permirent d'aller par la ville de Canton, accompagné de six de ses gardes. Les envoyés de l'Empereur le visitèrent en cérémonie. Ils firent aussi beaucoup d'honneur à MM. les directeurs de la Compagnie de la Chine. Les grands mandarins de la province, ayant à leur tête le vice-roi, les invitèrent à un magnifique festin. Enfin tout ce qui se peut faire pour l'honneur, la satisfaction et l'avantage de ces Messieurs, le P. Bouvet à Canton et nous à Peking ; nous tâchâmes de le leur procurer. Mais à la Chine, où les étrangers sont toujours regardés avec défiance, il n'est pas aisé d'obtenir tout ce que l'on souhaiteroit. Le principal est que nous y fassions connoître Jésus-Christ selon le devoir de notre vocation. C'est à quoi travaillent avec un grand zèle les nouveaux missionnaires que le P. Bouvet a amenés, les uns à la cour où ils ont été appelés par ordre de l'Empereur, et les autres dans les provinces. J'aurai l'honneur de vous en entretenir dans une autre lettre, celle-ci n'étant déjà que trop longue. Je suis avec un profond respect, etc.

LÉTTRE

Du P. de Fontaney, missionnaire de la Compagnie
de Jésus, au révérend P. de la Chaise, de la
même Compagnie, confesseur du Roi.

A Londres, le 15 janvier 1704.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Par le lieu d'où j'ai l'honneur de vous écrire
vous connoîtrez que je suis revenu de la Chine
en Europe sur un vaisseau anglais. J'espérois
être mai-même porteur de la première lettre
que je vous ai écrite pendant le voyage, qui
a duré six ou sept mois; mais je vois bien que je
serai encore ici quelque temps avant de pouvoir
passer en France. Ainsi je vous l'enverrai par
la première occasion, et je me contenterai ce-
pendant de vous rendre compte, par une se-
conde lettre, des choses dont il est autant et
plus nécessaire que vous soyez instruit, que
de celles dont j'ai pris la liberté de vous parler
dans la première.

Je commence par un récit fidèle des petits services que Dieu nous a fait la grâce de rendre aux missionnaires ecclésiastiques, et à ceux des différents ordres religieux qui sont en ce pays-là, ou pour les aider à y faire des établissemens, ou pour les délivrer des persécutions que l'ennemi du genre humain excitoit contre eux en diverses provinces de l'empire. Je ne dirai rien que sur les lettres que les missionnaires m'ont fait l'honneur de m'écrire, ou sur celles qu'ils ont écrites à d'autres missionnaires, qui me les ont communiquées.

Quoiqu'il y eût de la tolérance à la Chine, depuis la fameuse persécution d'*Yam-quan-sien*, ce grand ennemi du nom chrétien, les missionnaires ne laissoient pas de se trouver souvent dans de grands embarras, soit pour pénétrer dans les provinces de l'empire, soit pour y exercer leurs fonctions. On ne pouvoit alors y entrer librement que par la seule ville de Macao, dont les Portugais sont en possession depuis plus d'un siècle; mais il falloit avoir leur agrément, qu'ils n'accordoient pas volontiers aux étrangers. Si l'on prenoit une autre route, on s'exposoit aux insultes des mandarins, qui maltraitoient les missionnaires et les obligeoient à se retirer. Mais depuis que l'Empereur a pris la résolution

d'ouvrir ses ports, et de permettre aux étrangers de faire commerce dans ses états, des missionnaires de différents ordres et de toutes sortes de nations se sont servis d'une conjoncture si favorable pour venir à la Chine, et pour y faire divers établissemens.

Comme dans une moisson si abondante il ne peut y avoir un trop grand nombre de bons ouvriers, nous avons eu de la joie de l'arrivée de ces hommes apostoliques; nous les avons reçus comme nos frères, et nous leur avons rendu tous les services qui dépendoient de nous, soit en appuyant, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, leurs divers établissemens, soit en faisant cesser les avanies et les persécutions que quelques mandarins intéressés ou peu affectionnés leur suscitoient. Quoique nous ayons toujours gardé cette conduite, on ne nous a pas rendu en Europe toute la justice que nous avons sujet d'attendre; et lorsque j'arrivai en France en 1700, je fus étrangement surpris qu'on nous y faisoit passer pour des gens qui se déclaroient contre les autres missionnaires, et qui ne cherchoient qu'à renverser leurs églises et qu'à s'opposer à leurs établissemens.

En vérité, pour avoir de nous de pareilles pensées, il faut qu'on nous croie bien perdus

d'honneur et de conscience; et pour les vouloir inspirer à d'autres, sans s'être bien instruit auparavant de notre conduite, il faut bien avoir oublié toutes les lois de la justice et de la charité. Pouvons-nous ignorer que de troubler ainsi dans leur ministère des hommes pleins de zèle et de bonnes intentions, ce seroit s'attaquer à Dieu même, et attirer sur nos personnes et sur notre travail les foudroyantes malédictions de son prophète : « Malheur à » vous, qui dans vos vues ne regardez pas » qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu, et qui ne » considérez pas que ces ames sont l'ouvrage de ses mains? *Et opus Dei non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis* » (Is. 5). »

De plus, oserions-nous jamais nous flatter de pouvoir suffire seuls à convertir toute la Chine? Nous ne le prétendons pas assurément. Ainsi, plus nous verrons de compagnons de nos travaux, plus nous aurons toujours de consolation et de joie. Nous écrivions encore volontiers, comme saint François-Xavier, dans toutes les universités de l'Europe, pour exhorter les personnes zélées à venir à notre secours. Voilà nos véritables sentiments : Dieu le sait, et nous osons le dire, que jamais notre conduite ne les a démentis. En voici quelques exemples.

Les PP. Franciscains de Manilla furent les premiers qui nous donnèrent lieu de faire connoître ces maximes. Ayant résolu de s'établir à Ngankin, dont la situation est charmante, et qui a un vice-roi particulier, quoique cette ville ne soit éloignée de Nankin, capitale de la province, que de cinq journées, ils me firent l'honneur de me communiquer leur dessein à Canton, où j'étois avec le P. Lecomte. M. l'évêque d'Argolis, qui demouroit chez ces pères, se joignant à eux, me pria instamment de m'intéresser dans cette affaire, et de les servir auprès des mandarins. J'écrivis au P. Gerbillon, qui m'envoya peu de temps après des lettres de recommandation pour les officiers dont dépendoit cet établissement. Je les mis entre les mains du révérend père de San-Pasqual, supérieur de ces pères, et missionnaire d'un mérite fort distingué. Il présenta ces lettres aux mandarins de Ngankin, qui lui accordèrent tout ce qu'il leur demanda.

Ce fut aussi à peu près en ce temps-là que nous tâchâmes de marquer au révérend père de Leonissa, qui est aujourd'hui évêque de Beryte, combien nous étions sensibles à l'amitié dont il nous honoroit. Dom Grégoire Lopez, évêque de Basilée, suivant les pouvoirs qu'il avoit reçus du Saint-Siège, l'avoit nommé avant

sa mort vicaire apostolique de Kiamnam, de Pechely, et des autres provinces septentrionales de la Chine, et lui avoit laissé sa maison de Nankin qu'il avoit achetée peu de temps avant son décès. Il trouvoit de la difficulté à s'en mettre en possession, parce que cette maison joignant la salle de l'audience d'un des premiers seigneurs de la cour, il eut peur que ce mandarin ne formât quelque opposition, ou ne fit naître quelque incident pour l'empêcher d'occuper cette maison, et d'y établir une église. Il nous témoigna sa peine, et dès ce moment les PP. Gerbillon et Bouvet engagèrent leurs amis à écrire à ce seigneur; ce qu'ils firent d'une manière si obligeante, que le mandarin, bien loin de faire de la peine au P. de Leonista, reçut sa visite et la lui rendit ensuite, en lui faisant deux sortes de présents, l'un, disoit-il, pour le remercier de celui qu'il avoit reçu de lui, et l'autre pour lui marquer la joie de l'avoir en son voisinage.

Nous ne fûmes pas moins heureux à faire rendre justice à M. le Blanc, d'une avanie qu'on lui avoit suscitée à Emoüy. Ce missionnaire revenant un jour d'un vaisseau anglais avec une somme assez considérable qu'on lui envoyoit d'Europe, pour sa subsistance et pour celle de ses confrères, le mandarin de la douane

le fit arrêter, le cita à son tribunal, confisqua son argent, et fit battre cruellement en sa présence un de ses domestiques. Un procédé si violent surprit étrangement ce vertueux ecclésiastique, qui n'étoit pas accoutumé, non plus que les autres missionnaires, à recevoir de pareilles insultes. Il nous écrivit une lettre fort touchante sur la disgrâce qui venoit de lui arriver. Nous en fûmes sensiblement affligés, et nous prîmes les mesures nécessaires, pour lui faire rendre justice. Voici la réparation que nous lui procurâmes. Premièrement, le *Tsouto* de la province le prit sous sa protection. En second lieu, le mandarin de la douane, pressé par ses parents qui étoient à Peking et qui désavouoient sa conduite, l'alla voir le premier, lui rendit son argent et l'assura de son amitié. Troisièmement, M. le Blanc étant allé quelques jours après lui rendre visite, ce mandarin appela le garde de la douane qui avoit été l'auteur de l'insulte, et le fit étendre sur le carreau pour recevoir un certain nombre de bastonnâdes; mais M. le Blanc demanda grâce pour ce misérable, et empêcha qu'il ne fût maltraité. Il nous écrivit ensuite qu'il étoit parfaitement content des satisfactions et des honneurs qu'on lui avoit faits.

M. Maigrot, aujourd'hui évêque de Conon

et vicaire apostolique de la province de Fo-kien, eut aussi recours à nous. Ce prélat demuroit depuis plusieurs années dans la ville de Fou-tcheou, capitale de la province; mais comme la maison qu'il occupoit ne lui parut pas assez commode, il en acheta une autre, et s'en mit en possession. Les voisins, peu contents de voir une église dans leur quartier, commencèrent à inquiéter ses domestiques, et ensuite à le chagriner lui-même. Il me fit l'honneur de m'écrire plusieurs fois à Peking, pour faire cesser une persécution qu'on ne lui suscitoit que parce qu'on le regardoit comme un homme peu appuyé et peu connu des mandarins, et qui n'avoit pas assez de pouvoir pour réprimer l'insolence de ses voisins. Dieu me fournit une occasion de les détromper, dans le voyage que je fis en ce temps-là par l'ordre de l'Empereur à Fo-kien et à Canton. Je passai par Fou-tcheou; et pour donner lieu à M. Maigrot de lier amitié avec les premiers officiers de la province, laissant la maison qu'on m'avoit préparée, j'allai loger chez lui. Le lendemain et les jours suivans le Tonto, le vice-roi, le gouverneur de la ville, et plusieurs autres mandarins m'y vinrent voir. Après les premières civilités, je leur présentai M. Maigrot; je leur fis l'éloge de sa vertu et de sa capacité,

et je les priaï de le considérer comme mon frère et comme mon ami particulier. Je lui attachai particulièrement le gouverneur de la ville, qui lui fit dans la suite tant d'honnêtetés, que ce prélat me pria de l'en remercier. Vous voyez déjà par ce petit détail, mon révérend père, que c'est sincèrement et de bonne foi que nous nous intéressons à ce qui regarde les missionnaires, et que nous nous faisons un plaisir et un devoir de leur rendre tous les services qui dépendent de nous.

Mais ce fut particulièrement en 1698 et 1699 que nous eûmes plus d'occasions de faire paroître notre zèle pour le bien commun, lorsque le Pape eut nommé des évêques et des vicaires apostoliques pour chaque province de la Chine. Plusieurs de ces Messieurs s'adressèrent à nous; ils nous représentèrent l'obligation où ils se trouvoient d'obéir au Saint-Siège, et les difficultés insurmontables qu'ils alloient trouver dans leurs provinces, où il n'y avoit ni chrétiens, ni églises, ni missionnaires, s'ils n'étoient appuyés par quelque recommandation de la cour. La conjoncture étoit délicate, et ce n'étoit pas une petite entreprise que de vouloir s'établir en même temps en tant de lieux différents: car il étoit à craindre que dans un empire où la défiance et les soupçons sont

comme l'ame du gouvernement, on ne fût frappé de tant de nouveaux établissemens, qui se feroient tout-à-coup dans des provinces où les Européens n'avoient aucune habitude. Cependant comme le Saint-Siége parloit, nous crûmes qu'il falloit agir, et que le temps étoit venu d'ouvrir des portes plus vastes à la prédication de l'Évangile.

Le P. Gerbillon, supérieur de notre mission, se chargea de cette entreprise. Il commença par M. l'évêque d'Argolis, qui venoit d'être nommé à l'évêché de Pekin. Comme ce prélat avoit formé le dessein de s'établir sur les frontières du Pechely et de Canton, qui dépendoient de lui, afin de se trouver comme au centre de son diocèse, et de pourvoir à tout, le P. Gerbillon écrivit en sa faveur au vice-roi de Canton. M. d'Argolis, protégé de ce grand mandarin, acheta une maison à Lintein, ville du second ordre, et s'en mit en possession. Quelques gens de lettres en murmurèrent, et présentèrent une requête contre lui. « La loi que prêchent ces missionnaires est bonne, disoient-ils; mais comme » ce sont des étrangers, il est à craindre qu'ils » ne causent un jour quelque révolte. » Le P. Gerbillon, averti des démarches de ces lettres, redoubla ses recommandations auprès du vice-roi, qui leur imposa silence. Je n'ai pas la let-

tre que ce prélat écrivit au P. Gerbillon, pour le remercier d'avoir si heureusement terminé cette affaire; mais j'ai celle de son grand-vicaire, le révérend P. Antoine de Frusionne, italien et religieux de saint François : « Je vous rends » mille grâces, dit-il, pour Monseigneur et pour » moi, des bons offices que vous nous avez rendus; la prière que je vous fais, est que vous » me donniez quelque moyen de vous marquer » ma reconnoissance, et de faire connoître à » tout le monde les grandes obligations que je » vous ai. Il y a long-temps, mon très cher » père, que je vous connois de réputation. » Avant que de venir à la Chine, je savois que » vous êtes plein de charité, et que vous faites » plaisir à tous les missionnaires sans acception » de personne. Qui est-ce qui n'en est pas à présent persuadé? Vos adversaires mêmes sont » obligés de le reconnoître, de l'avouer et de » l'écrire à votre louange, et d'avoir de l'estime » pour vous. »

M. l'évêque de Pekin travaille maintenant à faire une nouvelle église à Tong-Cham-fou, en la même province de Canton, où il veut établir quatre religieux de son ordre, qui sont arrivés depuis peu d'Italie. Cette ville avoit toujours paru avoir un grand éloignement pour les prédicateurs de l'Évangile; mais le vice-roi,

a ne
rece
et ai
aujo
M. l'
L
cem
d'Y
lui é
3 m
forte
Sain
la p
créd
prél
facil
de E
Sou
de s
dépa
qua
MM
Ils f
ni e
de l
blis
ville
qua

à notre prière, ayant disposé les esprits à les recevoir, les mandarins, auparavant si difficiles et si fâcheux, se sont adoucis, et s'emploient aujourd'hui eux-mêmes à trouver une maison où M. l'évêque puisse demeurer commodément.

Le P. Gerbillon ne servit pas moins efficacement M. le Blanc dans son établissement d'Yunnan, comme il paroît par la lettre qu'il lui écrivit en ce temps-là, et qui est datée du 3 mars 1703. Mais il s'intéressa encore plus fortement pour M. l'évêque de Rosalie, que le Saint-Siège avoit nommé vicaire apostolique de la province de Sou-tchoÿen. Il y employa le crédit du propre fils du vice-roi, et avertit ce prélat de ce qu'il venoit de ménager, pour lui faciliter l'entrée dans son vicariat. M. l'évêque de Rosalie l'en remercia; mais, au lieu d'aller à Sou-tchoÿen, il résolut de passer en Europe et de se rendre promptement à Rome. Avant son départ, il envoya dans cette grande province quatre missionnaires en sa place. C'étoient MM. Basset, de la Baluère, Appiani et Mulener. Ils furent près d'un an à s'y rendre. MM. Appiani et Mulener s'arrêtèrent à Tcon-pin à l'entrée de la province, dans le dessein d'y faire un établissement. Les peines qu'on leur fit en cette ville en causèrent de plus grandes à M. Basset, quand il arriva dans la capitale nommée Tchou,

tou. Les mandarins, déjà prévenus contre les missionnaires, refusèrent sa visite et l'empêchèrent de prendre possession d'une maison qu'il avoit achetée. Il ne put se prévaloir de la protection du vice-roi, parce que ce magistrat étoit parti depuis quelques mois pour apaiser une sédition sur les frontières de Sou tchoüen. Il voulut entrer en négociation avec les mandarins de Tchintou. Il leur représenta que l'Empereur ayant autorisé la religion chrétienne dans l'empire par un édit public, et que le tribunal des rites ayant depuis ce temps-là donné un arrêt en faveur de la nouvelle église de Nien-tcheou, ils ne devoient pas s'opposer au dessein qu'il avoit de s'établir dans la ville capitale de Sou-tchoüen. « Il est vrai, répondirent-ils, que l'Empereur a donné un édit favorable à la religion chrétienne; mais comme il ne regarde que les anciennes églises, on ne peut s'en prévaloir pour en bâtir de nouvelles. Pour l'affaire de Nin-tcheou, apportez-nous un arrêt semblable à celui que le tribunal des rites a porté en faveur de cette nouvelle église, et nous vous accorderons ce que vous nous demandez. »

Le vice-roi trouva à son retour à Tchintou, les mandarins engagés dans cette affaire; ce qui l'empêcha de recevoir la visite de M. Bas-

set,
 comm
 cour
 ciers
 tre n
 pas
 d'affa
 Ces
 ment
 P. G
 comm
 » grâ
 » inu
 » peri
 » nou
 » que
 » l'em
 » prid
 J'é
 on y
 Et qu
 favor
 nos a
 M. B
 seign
 téger
 ce qu
 à leu

set, et quand ce missionnaire parla des recommandations qu'on avoit envoyées de la cour l'année précédente en sa faveur, les officiers du vice-roi lui répondirent que leur maître ne s'en souvenoit plus, et qu'il ne falloit pas s'en étonner, dans le grand accablement d'affaires qu'il avoit eues depuis ce temps-là. Ces mauvais succès nous affligèrent sensiblement. M. Basset, qui nous les apprit, pria le P. Gerbillon de lui envoyer une nouvelle recommandation, « afin, dit-il, que la première » grâce que vous nous avez faite, ne soit pas » inutile. J'espère, ajoute-t-il, que Dieu ne » permettra pas, qu'après être venus de si loin, » nous soyons obligés de nous en retourner, et » que V. R. qui a tant de zèle pour sa gloire, » l'empêchera, si elle peut, comme nous l'en » prions, M. de la Baluère et moi. »

J'étois de retour de France à Peking, quand on y reçut cette lettre, qui est du 3 juillet 1702. Et quoique les conjonctures ne fussent pas trop favorables, nous résolûmes d'employer tous nos amis pour appuyer les établissemens de M. Basset et de ses confrères. Nous priâmes les seigneurs qui nous font l'honneur de nous protéger, d'écrire au vice-roi de Sou-tchoüen; ce qu'ils firent fort obligeamment, en joignant à leur lettre la dernière déclaration du tribu-

not des rites, en faveur de l'église de Nimpo, afin de convaincre les officiers de Sou-tcheou, qu'il n'y avoit aucun danger pour eux de permettre aux prédicateurs de l'Évangile de bâtir des églises dans leur province.

Je ne parle point ici de la paix que nous avons procurée aux pères Augustins, en les délivrant d'une persécution qu'ils ont soutenue pendant cinq ans, pour la consolation de leur église de Vou-tcheou en la province de Quang-si; ni de ce que nous avons fait en faveur de M. Quety, très vertueux ecclésiastique des missions étrangères, et de plusieurs autres missionnaires qui ont eu recours à nous, parce que cela m'engageroit dans un trop grand détail. Tout ce que je puis dire, c'est que nous avons agi pour eux avec la même ardeur, que nous aurions pu faire pour nous-mêmes, sans avoir d'autres vues que de leur faire plaisir, et de procurer la plus grande gloire de Dieu. Aussi recevons-nous de la plupart de ces hommes apostoliques, des marques d'une affection sincère. Si nous sommes dans la tribulation, ils nous consolent; si Dieu répand quelque bénédiction sur nos travaux, ils s'en réjouissent avec nous; si l'on nous calomnie, ils confondent nos ennemis par le témoignage qu'ils rendent à la vérité, comme ils firent dans l'affaire de Nien-tcheou.

On
les Ju
de M.
fait m
naissan
concer
Chine
Voici
religie
aposto
lettre
« Bon
» velle
» battu
» église
» J'ai c
» de Ho
» geons
» cation
» le me
» noire
» tage
» Je
» une
» mon
» doier
» de zè
» à sa

On avoit affecté de répandre à Paris, que les Jésuites avoient renversé cinq églises de M. l'évêque de Rosalie, et qu'ils avoient fait maltraiter ce prélat si distingué par sa naissance et par son zèle. Rien n'étoit plus mal concerté que ce bruit. Les missionnaires de la Chine qui l'apprirent, en furent scandalisés. Voici comme en parle le révérend P. Basile, religieux de l'ordre de saint François, et vicaire apostolique de la province de Chen-si, dans la lettre qu'il m'écrivit le 21 d'octobre 1701.

« Bon Dieu ! quelle imposture, que cette nouvelle qu'on a répandue de M. de Lyonne, battu et maltraité à Nien-tcheou, et de cinq églises renversées par ordre des mandarins ! J'ai cru d'abord qu'on me parloit d'une ville de Hongrie, appelée *Cinq - Eglises*. Ne songeons qu'à nous rendre dignes de notre vocation, mon cher père, et alors l'imposture, le mensonge et la calomnie dont on veut nous noircir, ne serviront qu'à faire éclater davantage notre gloire.

» Je me réjouis avec vous, me dit-il dans une autre lettre, et je vous félicite de tout mon cœur, de ce que les secours qu'attendent vos pères, qui servent Dieu avec tant de zèle dans cette mission, et qui travaillent à sa gloire non-seulement par eux-mêmes.

» mais par autant de bras qu'ils aident et pro-
 » tégent de missionnaires, soient heureusement
 » arrivés, malgré les dangers presque continuel-
 » de naufrages où vous vous êtes trouvés. »

M. l'évêque de Pékin étoit dans les mêmes
 sentiments. Voici ce qu'il écrivit au P. Gerbil-
 lon, à son retour d'Europe, dans sa lettre du
 30 septembre 1701. « J'ai une vraie joie de
 » l'heureuse arrivée du P. de Fontaney, et des
 » huit missionnaires qu'il amène. Que le Dieu
 » de miséricorde soit béni, qui donne à mon
 » ame une si grande consolation. Je vous prie
 » de me faire savoir leurs noms européens et
 » chinois, afin que je les puisse envoyer à la
 » sacrée Congrégation, et lui mander l'agréa-
 » ble nouvelle de leur arrivée. Je suis sûr qu'elle
 » l'apprendra avec beaucoup de joie. La grâce
 » que je demande maintenant à Dieu, c'est qu'il
 » nous envoie des Jésuites français en grand
 » nombre; j'espère qu'il nous accordera cette
 » faveur. »

Le révérend P. Alcalá, religieux de l'ordre
 de saint Dominique, et vicaire apostolique de
 la province de Tche-kiam, nous écrit en ce
 temps-là à peu près de la même manière, dans
 sa lettre du 18 octobre 1701, adressée au
 P. Gerbillon, qui lui avoit écrit pour le re-
 mercier du bon accueil qu'il avoit fait à la

hi aux PP. de Broissia et Gollet. « J'ai bien
» plus de raison, dit-il dans cette lettre, aussi
» bien que tous les autres missionnaires, de
» vous remercier vous-même, de ce que vous
» les assistez tous dans les embarras où ils se
» trouvent au milieu de tant d'infidèles, vous
» servant comme un autre Joseph de la
» faveur que Dieu vous donne auprès de
» l'Empereur, pour l'utilité de cette mission et
» de ses ministres. J'en suis très bien informé,
» et c'est pour cette raison, que j'ai en tou-
» jours beaucoup d'estime et de vénération
» pour V. R. »

« J'ajouterai à ces témoignages, ce que M. le
Noncé me fit l'honneur de me déclarer à Paris,
il y a trois ans, par ordre de la sacrée Con-
grégation de la foi. Sans doute vous vous en
souvenez encore, mon révérend père. « La
» sacrée congrégation, me dit-il, ayant appris,
» par les lettres qu'elle a reçues des évêques
» et des vicaires apostoliques, et de plusieurs
» missionnaires de la Chine, avec quel zèle les
» Jésuites français se sont employés, depuis
» qu'ils sont dans cette mission, à soutenir la
» religion, et à rendre aux autres missionnaires
» tous les services que la bienveillance de
» l'Empereur les a mis en état de leur rendre,
» a cru devoir donner à ces pères un témoi-

gnage authentique de la satisfaction qu'elle a
 de leur conduite. »
 » Ainsi, dans une lettre signée par M. le
 cardinal Barberin, préfet de la sacrée Con-
 grégation, et par *Monsignor* Fabroni, se-
 crétaire de la même congrégation, elle me
 charge de vous remercier de sa part, de vous
 témoigner combien elle est sensible à tout ce
 que vous, et les autres Jésuites vos compa-
 gnons, avez fait dans ce vaste empire pour
 le bien de la religion; et pour soutenir dans
 leurs fonctions tous ceux qui y travaillent;
 et de vous assurer que dans toutes les occa-
 sions qui se présenteront, elle vous donnera
 des marques de sa protection et de sa bien-
 veillance. »

Si c'est une grande consolation pour nous,
 mon révérend père, de voir que les mission-
 naires de tous les ordres et de toutes les na-
 tions, qui travaillent avec nous dans cette
 pénible mission, nous rendent justice, je vous
 avoue que ce n'est pas sans peine et sans qu'il
 nous en coûte beaucoup, que nous obtenons
 les recommandations qu'on nous demande,
 surtout quand nous sommes obligés de nous
 adresser aux premiers ministres, aux prési-
 dents des tribunaux, et aux seigneurs les plus
 considérables de la cour. Pour en être con-

vain
 nial
 temp
 des
 tun,
 sons
 grac
 cou
 nou
 M
 créc
 pire
 cont
 de n
 lui r
 plus
 née
 les
 fort
 nou
 prin
 pro
 cice
 et d
 des
 les
 et
 kin

vaincu , il ne faut qu'être instruit du cérémonial de ce pays : outre qu'il faut attendre longtemps les moments favorables , et prendre bien des précautions pour ne pas se rendre importun , on ne se présente jamais devant une personne de considération pour lui demander une grâce , sans lui faire un présent. C'est une coutume générale , dont les étrangers comme nous ne se peuvent absolument dispenser.

Mais ce qui nous donne le plus d'accès et de crédit auprès des premiers officiers de l'empire , c'est la bienveillance dont l'Empereur continue de nous honorer , et dont nous tâchons de nous rendre dignes par les services que nous lui rendons. Car , quoique ce prince ne paroisse plus avoir le même empressement que les années passées pour les mathématiques , et pour les autres sciences de l'Europe où il s'est rendu fort habile , nous sommes cependant obligés de nous rendre souvent au palais , parce que ce prince a toujours quelques questions à nous proposer. Il occupe jour et nuit dans des exercices de charité , les frères Frapperie , Baudin et de Rodes , qui sont habiles dans la guérison des plaies et dans la préparation des remèdes , les envoyant visiter les officiers de sa maison , et les personnes les plus considérables de Peking , quand elles sont malades ; et il est si sou-

tent de leurs services, qu'il ne fait aucun voyage en Tartarie ou dans les provinces de l'empire, qu'il n'emmené toujours quelqu'un avec lui. Ce grand prince a aussi fort goûté le P. Jartoux et le F. Brocard. Ils vont tous les jours au palais, par un ordre exprès de Sa Majesté. Le premier est très habile dans la science des analyses, l'algèbre, les mécaniques et la théorie des horloges; et le second travaille avec beaucoup d'art à divers ouvrages qui plaisent à l'Empereur. Quelque occupés qu'ils soient au service du prince, ils ne laissent pas d'avoir le temps d'annoncer Jésus-Christ, et de le faire connoître aux officiers du palais qui ont ordre de traiter avec eux.

Au reste, mon révérend père, il ne faut pas juger du séjour de cette cour par ce qui se passe en France, et dans les autres cours de l'Europe, où l'on peut entrer en société avec les savants, et avec les personnes les plus distinguées par leurs emplois et par leur naissance. Dans le palais de Pekin, on n'a pas le même avantage. Quand nous y allons, nous sommes renfermés dans un appartement qui touche à la vérité à celui de l'Empereur, ce qui est une faveur extraordinaire, et la marque d'une grande confiance; mais comme cet appartement est fort éloigné du lieu où les

gra
auc
vo
qu
pas
nou
dan
rio
une
con
nai
nou
nou
don
gio
pro
gen
J
à ce
lett
que
nou
du
gra
chi
Do
(Te
l'En

grands de l'empire s'assemblent, nous n'avons aucun commerce avec eux, et nous ne pouvons parler qu'à quelques eunuques, ou à quelques gentilshommes de la chambre. Nous passons tout le jour dans cet appartement, et nous n'en sortons fort souvent que bien avant dans la nuit, fort las et fort fatigués. Nous aurions assurément bien de la peine à soutenir une vie aussi gênante que celle-là, et aussi peu conforme en apparence à l'esprit des missionnaires, si la plus grande gloire de Dieu ne nous y engageoit. Mais les accès faciles que nous avons par-là auprès du prince, et qui donnent un grand crédit à notre sainte religion, et font que les mandarins honorent et protègent les missionnaires, nous dédommagent de toutes nos peines.

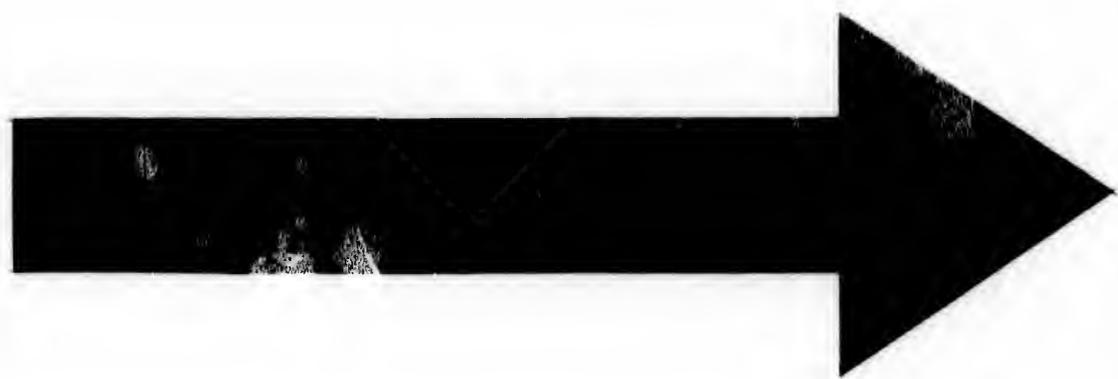
Je n'ajouterai rien ici, mon révérend père, à ce que je vous ai mandé dans ma première lettre de notre mission de Peking, si ce n'est que sur le frontispice de la belle église que nous venons de bâtir dans la première enceinte du palais, à la vue de tout l'empire, on voit gravées en gros caractères d'or ces lettres chinoises : *Tien tchu tung - tchi Kien. Cœli Domini templum manda. o Imperatoris erectum.* (Temple du Seigneur du ciel bâti par ordre de l'Empereur). C'est un des plus beaux ouvrages

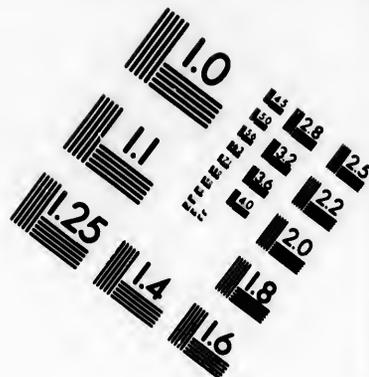
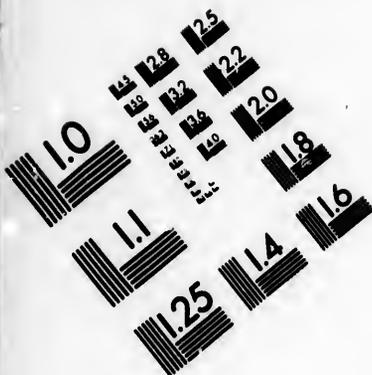
qui soient à Pehin : nous n'y avons rien épargné de ce qui pouvoit piquer la curiosité chinoise, et y attirer les mandarins et les personnes les plus considérables de l'empire, afin d'avoir occasion de leur parler de Dieu et de les instruire de nos mystères. Quoique cette église ne fût pas encore entièrement achevée quand je partis de Peking, cependant le prince héritier, les deux frères de l'Empereur, les princes leurs enfants, et les plus grands seigneurs de la cour, étoient déjà venus la voir plusieurs fois. Les mandarins qu'on envoie dans les provinces, attirés par la même curiosité, y viennent aussi, et y prennent des sentiments favorables à la religion, dont nous ressentons les effets quand ils sont dans leurs gouvernements. Ce que fit, il y a quelques mois, le vice-roi de Canton, homme savant, mais zélé, au-delà de ce qu'on peut imaginer, pour les coutumes du pays et pour l'observation des lois, en est une preuve. Le peuple croyant profiter de cette disposition, lui fit des plaintes de ce qu'un de nos missionnaires bâtissoit deux églises trop exhaussées, l'une à Canton même, l'autre à quatre lieues de là, dans la fameuse bourgade de Fochan, qui ne le cède en rien à Canton, ni pour les richesses, ni pour la multitude du peuple. Ils demandoient qu'on les abattit, ou

du moins qu'on les abaissât. « Voilà l'Empereur, lui répondit le vice-roi, qui permet d'en élever une plus haute dans son palais; quelle témérité seroit-ce de toucher à celle-ci? » Nous avons dessein de rendre cette église la plus magnifique que nous pourrons, afin qu'elle réponde à la majesté du lieu où il a plu à la Providence de la placer, et d'autoriser celles qu'on voudra faire dans les provinces à la plus grande gloire de Dieu. Le Roi y a envoyé par l'*Amphitrite* une argenterie complète et de riches ornements. Les mandarins du palais qui les virent à notre arrivée, et les chrétiens à qui nous les montrâmes, en furent charmés. Il ne nous manque plus que dix ou douze grands tableaux pour orner le fond, et les deux côtés de l'église.

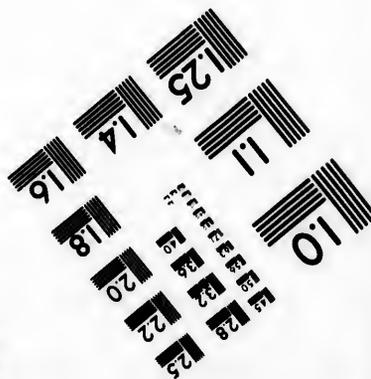
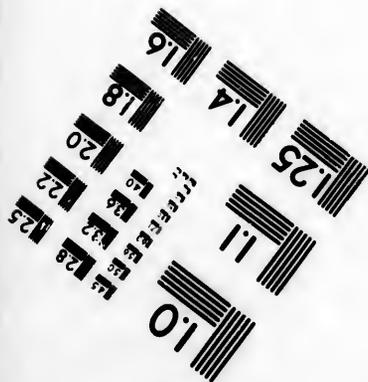
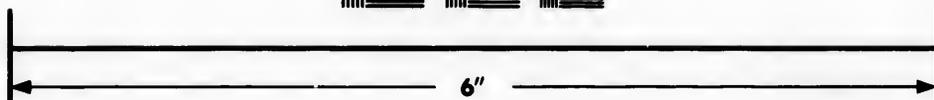
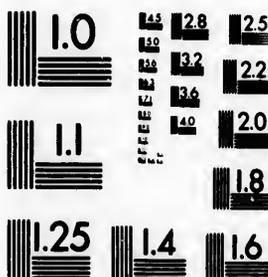
On travaille présentement à faire divers établissements dans les provinces, pour y placer nos compagnons, tant ceux que le P. Bouvet et moi avons amenés à la Chine sur l'*Amphitrite*, que ceux qui y sont venus par la voie des Indes. On a jeté les yeux sur les provinces de Kiam-Si, de Hou-qouam et de Tche-kiam, comme celles où l'on peut faire de plus grands fruits, et gagner plus d'ames à Jésus-Christ.

Nos pères Portugais, qui ont trop peu de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

13 128 125
12 132
11 122
10 120
9

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

missionnaires pour desservir les églises qu'ils ont fondées en diverses provinces de cet empire, nous ont priés de leur envoyer les P. de Premare et Barbarier, dont vous connoissez la vertu et la capacité. Le P. de Premare est allé à Kien-tchang, et le P. Barbarier à Ting-tcheou. C'est une ville du premier ordre, située dans les montagnes qui séparent la province de Fo-Kien et celle de Kiam-Si. En moins de quatre mois, le R. Barbarier a baptisé près de deux cents personnes. Il convertit une famille que le démon infestoit depuis long-temps. Les honzes avoient fait plusieurs fois tous leurs efforts pour chasser le malin esprit; mais ce ne fut qu'après avoir invité les chrétiens à venir en cette maison réciter les prières de l'Eglise, qu'elle en fut délivrée. Il alla annoncer Jésus-Christ à deux villes qui n'avoient jamais vu de missionnaires. On refusa de l'écouter dans la première; mais dans la seconde, nommée *Youn-tcheou*, il gagna en sept jours quatorze personnes à Jésus-Christ. Il passa de là dans un village voisin, où cinquante catéchumènes reçurent le baptême. « Je vis le moment, dit-il, que tout le village se convertissoit; car ils accouroient tous en foule pour entendre la parole de Dieu, lorsque leur fervour se rallentit tout d'un coup par

l'imposture d'un homme qui se mit à dé-
 celer nos mystères. Ce malheureux publoit
 que les chrétiens faisoient bouillir dans une
 chaudière les intestins d'un homme mort ;
 pour en exprimer une huile détestable ;
 dont ils se servoient dans les cérémonies du
 baptême. Il soutenoit impudemment au si-
 grand mensonge, assurant qu'il l'avoit vu de
 ses propres yeux à Manille, où il avoit de-
 meuré trois ans. On ne sauroit croire,
 ajoute le P. Barbarier, l'impression que
 firent ces discours extravagants sur tout le
 peuple, qui étoit prêt à renoncer au paga-
 nisme. J'eus beau me récrier, et faire voir
 dans nos livres et dans nos catéchismes
 imprimés l'imposture de ce sorbo, je ne
 pus les désabuser. C'est dans ces circonstances
 qu'un missionnaire a besoin de soutien pour
 se consoler, et pour se conformer aveuglé-
 ment aux ordres de la Providence. Ce
 zélé missionnaire visita ensuite les villes de
 Chang-han et d'You-tang, et les bourgades
 qui en dépendent. Ce fut dans une de ses cour-
 ses apostoliques, qu'il éprouva combien il est
 avantageux de communiquer aux idolâtres
 les livres de notre sainte loi. Je faisois mis-
 sion, dit-il, dans un village où je me trouvai
 avec un vieillard âgé de quatre-vingt-quatre

ans. Il avoit la réputation d'homme savant dans
des lettres chinoises, ayant reçu le grade de
bachelier dès l'âge de dix-huit ans. Comme il
étoit sourd, il ne m'entendoit pas d'abord ;
peut-être aussi parce que je ne parlois pas
assez bien la langue. Un bachelier chrétien
qui m'accompagnoit lui ayant dit de ma
part, qu'étant dans un âge si avancé, il
n'étoit pas éloigné d'aller dans un autre
monde commencer une vie nouvelle, qui ne
finiroit jamais : Comment, répondit-il avec
un feu qui n'est pas ordinaire aux personnes
de son âge, quand un homme meurt, tout
ne meurt-il pas avec lui ? Son ame périt
aussi bien que son corps ; et après cette vie,
il n'y a plus rien à attendre. Le bachelier
tâcha de le détromper ; mais voyant que la
dispute s'échauffoit entr'eux, et rendoit
le vieillard plus opiniâtre, je les interrompis,
et je donnai au vieillard quelques livres de
notre sainte religion. La lecture de ces livres
fit tant d'impression sur son esprit, Dieu
l'éclairant peu à peu, qu'il reconnut enfin
la vérité de notre religion, l'embrassa, de-
manda le baptême, et devint un fervent
chrétien. Il publioit ensuite partout que les
livres chinois, même ceux de Confucius, ne
méritoient pas d'être mis en parallèle avec

» les livres de notre religion ; que ceux-ci
» étoient bien plus clairs, et d'une doctrine
» plus solide et mieux prouvée, que qui-
» conque ne reconnoissoit pas Dieu, ou refu-
» soit d'embrasser sa loi, après les avoir lus,
» n'émeritoit pas le nom d'homme (*pou-tch-grin*) ;
» c'est l'expression dont il se servoit.

Pendant que le P. Barborier travailloit dans les missions portugaises, le P. de Broisela eut ordre de faire les nouveaux établissemens que nous avons projetés. Il parcourut la province de Kiang-Si, et jeta les yeux sur Vou-tcheou, Jao-tcheou, et Klou-kiang, trois villes assez peuplées, et du premier ordre. Il y acheta quelques maisons, et y établit les PP. Fouquet, d'Entrecolles et Domenge, pour y fonder de nouvelles église.

Le P. Fouquet trouva quelques chrétiens à Vou-tcheou, dont il augmenta le nombre pendant le peu de temps qu'il y demeura : car il fut obligé de prendre soin de l'église de Nan-tchan, capitale de la province. En voici l'occasion. M. Maigrot, évêque de Conon, et vicairé apostolique de la province de Fou-kien, et M. de Lyonne, évêque de Rosalie, ayant porté leurs plaintes à Rome contre les jésuites, sur les honneurs que les Chinois rendent à la Chine à Confucius et aux morts, les évêques

de Nankin, de Macao, d'Ascalon et d'Andreville, qui n'étoient pas de leur sentiment, se crurent obligés d'envoyer des députés en Europe, pour instruire le Pape et la Congrégation du saint Office, qui étoit chargée de l'examen de cette affaire. On choisit, pour cette importante commission, le P. Francois Noël, ancien missionnaire de la province de Kiang-Si, et le P. Gaspard Castner, qui avoit soin de l'église de Eochan, tous deux habiles dans la langue et dans les autres coutumes de la Chine. Ce ne fut pas sans douleur que le P. Noël se vit obligé de quitter sa chère mission de Nan-tchan; il en chargea le P. Fouquet, qui n'en étoit éloigné que de vingt lieues, jusqu'à ce que les pères Portugais eussent la commodité d'y envoyer quelques-uns de leurs missionnaires.

Le P. de Broissia ayant fait, dans la province de Kiang-Si, les établissemens dont j'ai parlé, il passa, au mois de juillet de l'année 1701, avec le P. Gallet, en celle de Tchekiam, dans le dessein de fonder une nouvelle église à Nimpo. Comme le peuple de cette ville a la réputation d'être fort superstitieux et fort porté au culte des idoles, et qu'on prévoyoit de grandes difficultés dans le succès de cet établissement, on avoit pris du côté de la

cour toutes les précautions nécessaires pour se rendre favorables les mandarins de Nimpo. En effet, le gouverneur et les autres premiers officiers de la ville reçurent nos deux missionnaires avec honneur; ils leur rendirent leurs visites, et leur permirent d'acheter une maison dans le quartier qu'ils jugeroient le plus propre à exercer les fonctions de leur ministère. Les pères, n'en ayant point trouvé qui n'au- roient été excessif, achetèrent un emplacement, et com- mencèrent à y faire bâtir quelques chambres avec une petite église.

Ces commencemens si heureux n'eurent pas de suite, parce que les trois mandarins, sur lesquels ils avoient le plus lieu de compter, leur manquèrent tout-à-coup. Le premier fut disgracié, et perdit sa charge; le second fut obligé d'aller en son pays, selon la coutume de la Chine, pleurer la mort de sa mère; et le troisieme fut élevé par l'Empereur à une plus haute dignité; de sorte que nos deux missionnaires se trouvèrent à Nimpo sans appui et sans protection. Ils ne furent pas long-temps sans s'en apercevoir; les nouveaux man- darins commencèrent par leur demander si l'Empereur étoit informé de leur entrée à la Chine, et de leur demeure à Nimpo. Les pères leur répondirent, qu'étant venus avec le P.

Bouyet, l'Empereur leur avoit permis de s'établir partout son empire, et qu'ils avoient choisi Nimpo pour m'y recevoir à mon retour d'Europe, où j'étois allé par l'ordre exprès de l'Empereur. Le *Tsonto* parut content de cette réponse; mais le vice-roi, qui étoit un philosophe, c'est-à-dire, un de ces mandarins austères qui s'en tiennent à la lettre de la loi, et qui la font observer à la rigueur, fut d'un sentiment contraire. Il ne fut point touché de toutes les raisons que les pères lui apportèrent; ce fut en vain qu'ils lui représentèrent que l'Empereur avoit fait un édit en faveur de la religion chrétienne, et qu'il protégeoit les missionnaires. Ce grand prince veut bien, lui dirent-ils, que nous fassions de nouveaux établissemens dans les provinces; le tribunal des rites ne le défend pas; il vient tout récemment de confirmer celui de l'église de Nien-tcheou, et ainsi vous ne devez pas trouver mauvais que nous soyons venus nous établir à Nimpo, pour y faire connoître le vrai Dieu, et y prêcher l'évangile. J'avoue que l'édit de l'Empereur, dont vous me parlez, reparti ce magistrat, ne défend pas de faire de nouvelles églises, mais il ne les permet pas non plus. Le tribunal des rites a confirmé l'église de Nien-tcheou, mais cette

» confirmation ne regarde pas Nimpo; ainsi
» je veux consulter ce tribunal sur votre éta-
» blissement, et lui envoyer les informations
» que j'ai faites. »

La réponse du vice-roi alarma nos deux missionnaires, qui savoient que si le tribunal des rites venoit une seule fois à prononcer contre un de nos établissemens, tous les vice-rois des provinces et les gouverneurs des villes ne manqueroient pas de se prévaloir de cette décision, pour former des oppositions à tous les établissemens qu'on voudroit faire dans la suite. J'étois à Pekin quand nous apprîmes cette triste nouvelle. Nous connoissions mieux que personne ce qu'on devoit craindre d'une semblable résolution. Nous crûmes qu'il ne falloit rien négliger pour nous rendre favorable le tribunal des rites, dans une conjoncture si délicate. Le P. Gerbillon alla voir le premier-président de ce tribunal, qui lui étoit affectionné, et l'engagea à être favorable à notre sainte religion. La manière dont ce mandarin le reçut, le remplit d'une espérance qui ne fut pas vaine: car peu de jours après le tribunal des rites fit la réponse suivante au vice-roi de Tche-kiam, et aux autres mandarins, qui l'avoient consulté sur notre établissement de Nimpo.

Vous citez le dernier édit de l'Empereur, et vous dites que cet édit ordonne bien de conserver les églises qu'on avoit déjà bâties au Seigneur du ciel, mais qu'il ne parle point d'aucune permission d'en faire de nouvelles : sur quoi vous demandez s'il faut permettre celle qu'on a faite à Nimpo. Vous citez encore une réponse de ces tribuns, par laquelle nous avons dit qu'il falloit laisser en paix l'Européen *Leang-hon-gin*, qui avoit acheté une maison à Nien-tcheou ; et vous demandez s'il faut traiter de la même manière les deux autres Européens qui viennent d'acheter une maison à Nimpo. Voici ce que nous répondons à vos demandes. L'édit de l'Empereur, que vous citez vous-même, dit clairement que les pères européens sont des hommes d'une vertu reconnue, qu'ils ne font tort ni déplaisir à personne, et qu'ils ont rendu des services considérables à l'état. Si l'on permet aux boites et aux jansés de s'établir à la Chine, et d'y faire des maisons, sur quelle raison y a-t-il de refuser aux pères européens la même permission ? L'édit finit en ordonnant que l'on conserve toutes les églises qu'ils possédoient alors, et que per-

C'est le nom chinois de M. de Lyons, évêque de Rosalie.

« sonne ne les y trouble. Suivant donc cet
« édit, auquel nous obéissons en tout avec
« une entière et parfaite soumission; nous
« voulons que l'église faite par les pères euro-
« péens à Nimpo leur soit conservée, et qu'ils
« puissent y demeurer en paix. C'est en quoy
« nous faisons savoir au vice-roi, et aux autres
« officiers de la province. » Cet ordre est daté
du commencement de septembre 1762.

« Nous n'avions pas lieu d'espérer une réponse
si favorable; et quand on considère que le
tribunal des rites, qui a été dans tous les temps
l'ennemi déclaré de la religion chrétienne, &
semble en cette occasion prendre sa défense,
nous justifier et faire valoir nos raisons, on ne
saurait assez remercier Dieu de voir un si
merveilleux changement. Car ce tribunal ne
se contente pas de rappeler les éloges de l'édit
de l'Empereur, afin que les mandarins s'en
souviennent; il leur met devant les yeux les
raisonnements qu'on y fait en notre faveur, et
les conclusions naturelles qu'il en faut tirer
pour nos établissemens. Enfin il nous permet
de demeurer à Nimpo, et il nous le permet,
dit-il, en exécution de cet édit, auquel il
veut obéir avec une entière et parfaite sou-
mission. » Ces paroles sont essentielles,
parce que ce tribunal marque clairement par-

la et l'intention de l'édit, et la manière dont les fidèles sujets de l'Empereur les doivent exécuter.

Nous allâmes voir les principaux officiers de ce tribunal, pour les remercier de la protection qu'ils nous avoient accordée dans une occasion si importante. Ils nous marquèrent qu'ils avoient été bien aises de nous obliger, et qu'ils n'en auroient pas fait fait pour les bonzes; car s'ils avoient bâti une pagode en quelque ville, nous dirent-ils, et que les mandarins nous consultassent, nous serions abattre la pagode sans autre formalité, parce qu'il n'est pas permis aux bonzes de faire de nouvelles pagodes à la Chine: mais quand ils en élèvent, ils s'accoutument avec les mandarins des lieux: et comme ces officiers ne forment aucunes plaintes, nous fermons les yeux sur ces nouveaux établissemens. Ils nous ajoutèrent fort obligamment que dans l'édit de l'Empereur, en faveur de la religion chrétienne, ils trouvoient de quoi s'autoriser pour nous traiter autrement que les bonzes; parce qu'on voyoit quelles étoient les intentions du prince, par la manière dont il s'expliquoit. Il ne faut pas au reste que les missionnaires comptent trop sur les favorables dispositions où s'est trouvé le tribunal des rites dans cette occasion,

et ils doivent toujours éviter avec de grandes précautions de le consulter sur leurs affaires ; car comme les principaux mandarins qui composent ce tribunal changent souvent, il y auroit sujet de craindre que ceux qui seroient alors en place ne fussent pas dans les mêmes sentimens et ne donnassent une décision contraire, ce qui détruiroit toutes les précédentes, et feroit un tort irréparable aux ouvriers évangéliques, qui ne trouveroient plus les mêmes facilités à s'établir. Ainsi la conduite la plus sage et la plus sûre pour faire de nouveaux établissemens, est de prendre des mesures avec les mandarins des lieux, et de ne rien faire sans leur permission et sans leur agrément.

Sitôt que la réponse du tribunal des rites fut arrivée à Nimpo, les mandarins en marquèrent de la joie aux deux missionnaires, qui ne songèrent qu'à achever leur maison, dont les ouvrages avoient été interrompus, et qu'à gagner l'amitié de leurs voisins. Le P. Gollet, que le P. de Broissia avoit laissé supérieur de cette nouvelle mission, commençoit à faire un établissement solide, lorsqu'il lui arriva deux accidens qui auroient entièrement ruiné de si belles espérances, si Dieu n'avoit eu la bonté de l'en garantir par une faveur particulière.

Voici comme le P. Gollet en parle lui-même, dans une lettre qu'il écrivit au P. Gerbillon, le 26 janvier 1703.

La première grâce, dit-il, que Dieu fit à cette maison, après nous avoir rendu le tribunal des rites favorable, fut de la préserver d'un incendie qu'elle ne pouvoit éviter sans une espère de miracle. Le 9 novembre de l'année dernière 1702, le feu prit à huit heures et demie du soir à trois maisons au-dessus de la nôtre, et du même côté de la rue. Comme le temps étoit fort serein et le vent violent, les deux premières furent bientôt consumées; la troisième, qui touchoit notre maison, et qui étoit plus haute et remplie de bois, jetoit une grosse flamme qui étoit poussée par le vent avec une grande impétuosité sur notre toit. J'étois alors dans le jardin avec un domestique et quelques chrétiens, qui étoient venus à notre secours. Nous nous mîmes tous à genoux, et invoquant la miséricorde du Seigneur, nous le supplîmes de nous aider. Je fis vœu de jeûner au pain et à l'eau tous les vendredis de ma vie, s'il délieroit notre maison de l'embracement qui paroissoit inévitable. Dans ce moment le vent changea, et d'occident il tourna à l'orient. La flamme, qui battoit

» continuellement le toit de notre maison, se
 » tourna vers les deux maisons embrasées, et
 » l'horrible fumée qui enveloppoit notre bâ-
 » timent fut poussée du même côté; de sorte
 » que nos gens étant montés sur le toit, et
 » jetant continuellement de l'eau, éteignirent
 » peu à peu l'incendie. Nos voisins, qui étoient
 » derrière notre jardin, virent un prodige dont
 » je n'ai aucune connoissance. Ils assurèrent
 » que, pendant l'incendie de la maison voi-
 » sine, ils avoient vu sur le milieu de notre
 » toit un grand homme vêtu de blanc et
 » fort lumineux qui repoussoit la flamme. Au-
 » cun de nous ne vit rien de semblable; mais
 » ce fut assez pour me convaincre de l'assis-
 » tance du Ciel, d'avoir vu le vent tourner
 » tout-à-coup, lorsqu'on devoit si peu s'y
 » attendre. Quelques voisins et d'autres Chi-
 » nois firent la même réflexion que moi, et ne
 » pouvoient s'empêcher d'admirer cette pro-
 » tection particulière de Dieu. Dès que le jour
 » fut venu, tout le peuple de Nampo accourut
 » en foule pour considérer les tristes restes de
 » l'incendie. Il fallut ouvrir la porte de notre
 » maison pour les laisser voir à l'aise comment
 » elle avoit été garantie de l'embrasement. Ils
 » me félicitoient de ce bonheur, et en louoient
 » même celui qui en étoit l'auteur. Le loi du

» Seigneur du ciel est incomparable, disoit
» l'un; le Seigneur du ciel protège ses servi-
» teurs, s'écrioit l'autre. Il faut, disoient-ils
» encore, que le Dieu de ces pères d'Europe
» soit bien puissant. Enfin on visita tout, et
» nous ne fûmes délivrés de cette foule de peu-
» ple qu'à midi. Mais si Dieu en cette rencon-
» tre eut la bonté de veiller à la conservation
» de notre maison, il a bien voulu dans une
» autre veiller aussi à celle de ma personne.
» Un valet idolâtre, que j'avois pris à mon
» service, dans l'espérance de le gagner à Jé-
» sus-Christ, entreprit de m'empoisonner.
» Rien ne lui étoit plus facile que d'exécuter
» son mauvais dessein, parce que c'étoit lui
» qui m'apportoit à manger. Il espéroit que
» son crime seroit caché, et que personne n'en
» ayant connoissance, il pourroit impunément
» après ma mort s'emparer de ce que j'avois.
» Il mit donc du vert-de-gris et du sublimé
» dans ce qu'il m'avoit préparé pour dîner.
» Incontinent après le repas, je sentis un grand
» mal de tête; et une heure après une douleur
» fort vive aux yeux; un des deux me cuisoit et
» me battoit avec autant de violence que si on
» l'eût piqué avec des aiguilles. Cependant le
» ciel se couvroit et menaçoit d'un grand
» orage; j'attribuai mon mal à la disposition

» du temps, et je le dis à quelques-uns de mes
» domestiques. Le valet qui m'avoit empoi-
» sonné étant sorti de la maison, y rentra un
» moment après, et me vint dire qu'il avoit
» paru un dragon en l'air hors de la ville, et que
» le gouverneur et le général de la milice étoient
» allés le voir. Je conclus de son discours que l'o-
» rage se dissipoit, ce qui me fit espérer que
» mon mal cesseroit bientôt. Je soupai le soir
» de la même manière qu'à dîner, c'est-à-dire
» de quelques œufs empoisonnés : mon cuisi-
» nier en voulut être témoin ; il resta seul avec
» moi durant tout le repas. Je l'entretins de
» la nécessité de se faire chrétien ; il seignit
» de goûter mes raisons ; mais il m'apporta
» plusieurs excuses pour retarder son bap-
» tême, m'assurant qu'il le recevrait dans
» quinze jours. Il espéroit sans doute que je
» ne serois plus alors en état de le sommer de
» sa parole. J'eus une très mauvaise nuit, et le
» matin je sentis de très grandes douleurs
» d'estomac, qui continuèrent tout le jour et
» la nuit suivante jusqu'à deux heures du ma-
» tin, que je me levai, ne pouvant prendre
» aucun repos. J'eus alors de violents vomis-
» sements, qui me firent beaucoup souffrir, et
» ce que je rejetois me paroissoit au goût un
» véritable poison. Je pris de la thériaque, et

» fus promptement soulagé. Je fis ensuite ma
 » prière pour en rendre grâces à Dieu, et je
 » passai assez tranquillement le reste de la nuit.
 » Le jour étant venu, j'aperçus que ce que
 » les vomissements m'avoient fait rejeter n'é-
 » toit qu'un vert-de-gris, mêlé d'une autre
 » drogue blanche, et que je ne connoissois
 » pas, mais qu'on m'assura être du sublimé,
 » que les Chinois appellent *sin*. On connut en-
 » core que c'étoit un véritable poison à deux
 » autres indics, dont plusieurs personnes fu-
 » rent témoins. *Misericordite Domini, quia non*
 » *sumus consumpti.* Que ce Dieu de miséri-
 » corde soit à jamais béni, de vouloir bien
 » faire voir, jusque dans les personnes aussi
 » misérables que je le suis, que quand on tra-
 » vaille pour sa gloire, il veille à notre conser-
 » vation, et change en notre faveur la nature
 » des choses les plus capables de nous nuire,
 » selon les paroles du Sauveur: *Et si mortife-*
 » *rum quid biberint, non eis nocebit.* Voilà ce
 que le P. Gollet nous a mandé de ces deux
 accidens.

J'arrivai à Nimpo vers les fêtes de Noël, où
 je fus agréablement surpris de le trouver en par-
 faite santé; car ce que je savois qui lui étoit
 arrivé, m'avoit donné beaucoup d'inquiétude.
 Il avoit déjà formé une petite chrétienté, qui

fut
 conf
 s'éto
 fants
 exer
 » pe
 » m
 » de
 » av
 » le
 » m
 » m
 » se
 des
 quel
 téch
 en p
 tion
 nom
 posi
 la vi
 » C
 Nim
 et q
 ce p
 jeu
 ce g
 en

fut augmentée d'un père de famille, à qui il conféra le baptême pendant son séjour. Il s'étoit converti en lisant nos livres, et ses enfants devoient peu de temps après suivre son exemple. « Si je voulois faire des chrétiens, ou » peu instruits, ou peu réglés dans leurs mœurs, » me dit un jour ce fervent missionnaire, j'en » aurois baptisé un plus grand nombre; mais, » avant que de leur conférer ce sacrement, je » les instruis avec exactitude, j'examine les » motifs de leur conversion, et je les éprouve, » afin de voir s'ils seront constants dans leur ré- » solution. » Il se plaignoit, comme la plupart des autres missionnaires, de n'avoir pas de quoi fournir à l'entretien de deux ou trois catéchistes; et il m'assuroit que si je pouvois lui en procurer quelques-uns, j'aurois la consolation de voir en peu d'années une chrétienté nombreuse dans sa mission par les bonnes dispositions qu'il remarquoit dans les habitants de la ville et de la campagne.

Comme on passe en trois ou quatre jours de Nampo au Japon quand le vent est favorable, et qu'il n'y a point d'années qu'il ne parte de ce port plusieurs vaisseaux pour Nangasacki, j'eus la curiosité de m'insformer de l'état où est ce grand empire. Voici ce que le père Gollet en a appris de deux Chinois, dont le premier

yoit fait cinq voyages; et le second, à qui j'ai parlé moi-même, venoit d'en arriver. Ce dernier se disposoit à embrasser notre sainte religion: et il auroit déjà exécuté son dessein, si l'envie de faire un second voyage au Japon ne l'eût arrêté.

Nangasacki, que les Chinois appellent *Tcham-ki*, est une ville ouverte, d'environ sept à huit mille habitants. Elle est environnée de montagnes, dont la cime est couverte de sapins; les coteaux sont cultivés. La ville, qui n'est qu'à une lieue de la mer, est située sur le bord d'une rivière, dont l'embouchure est fort étroite: les Japonais l'ont fortifiée par de bons retranchements, et par deux batteries. On y fait jour et nuit une garde si exacte, que dès qu'il paroît quelque vaisseau, deux barques légères vont le reconnoître, pour en faire leur rapport au général de la milice. Si c'est un vaisseau chinois ou hollandais, on lui permet l'entrée du port, parce que ces deux nations ont la liberté de venir trafiquer à Tcham-ki; tous les autres ports du Japon leur sont fermés, et s'ils entroient dans quelques autres, ils y seroient arrêtés, et leurs effets confisqués. C'est ce qui arriva il y a huit ans à un vaisseau chinois qui, battu de la tempête, et se voyant près de faire naufrage, se jeta dans le port de

Sach
sur
l'équ
aux
form
n'été
trist
leur
Tch
avec
A
ent
tran
de
tout
éch
cou
des
ton
plé
que
plu
voi
ens
pro
lié

Sachuma. Le gouverneur de la ville fit mettre sur le champ le capitaine du vaisseau et tout l'équipage aux fers, pour avoir contrevenu aux lois de l'empire. Cependant ayant été informé du malheur de ces pauvres gens, qui n'étoient venus à Sachuma que pour éviter un triste naufrage, il eut pitié d'eux, fit rader leur vaisseau, et les envoya sous sûre garde à Tcham-ki. Voici la manière dont on en use avec les Chinois.

Aussitôt qu'un vaisseau de cette nation est entré dans le port, les officiers de la ville s'y transportent, pour y prendre un rôle exact de l'équipage et des marchandises. On visite tout avec une exactitude qui ne laisse rien échapper; on ouvre les coffres; on déplote les couvertures; on fouille jusqu'en la doublure des habits; on frappe de tous côtés sur les tonneaux et sur les barils, pour voir s'ils sont pleins ou s'ils sont vides: si l'on trouve quelques livres chinois, on les parcourt, mais le plus souvent on les jette dans l'eau, pour n'avoir pas la peine de les examiner. On demande ensuite à chacun en particulier son âge, sa profession, son négoce; on s'informe particulièrement de sa religion¹. Après cet examen,

¹ C'est ce qu'on appelle le *Jesami*; le baron On-

on expose sur le tillac une plaque de cuivre longue d'un pied, et large d'un demi-pied, où l'image de Notre-Seigneur en croix est gravée, et on oblige chacun à marcher sur cette image la tête découverte, et un pied nu. Enfin on fait la lecture d'un long écriteau, qui contient de grandes invectives contre la religion chrétienne, et un abrégé des édits par lesquels elle a été proscrite au Japon. Après toutes ces cérémonies, on embarque les Chinois huit à huit dans des chaloupes, et on les conduit à leur loge. Quand on est arrivé à la porte on les visite encore, pour savoir s'ils ne portent point sur eux du *gin-san*, ou de quelque autre marchandise de contrebande.

La loge chinoise est bâtie sur le penchant d'un coteau, d'où l'on découvre toute la ville. Cette loge a deux enceintes et deux portes. La première enceinte n'est proprement qu'un terre-plein, où les Japonais viennent vendre leurs marchandises aux Chinois. Il n'est pas permis à tous les Japonais d'y entrer, mais

no Swier de Haren, dans ses Recherches historiques sur l'état de la religion au Japon, relativement à la nation hollandaise, réfute les auteurs qui ont assuré que les Hollandais s'étoient assujétis à cette affreuse profanation; il prétend qu'on ne l'exige que des catholiques romains.

seulement à ceux qui ont obtenu la permission du général de la milice. Cette permission est écrite sur une petite planche de bois qu'on doit porter à son côté. La seconde enceinte contient neuf rangs de bâtiments, qui sont comme autant d'hôtelleries. Chaque rang a sept appartements, où les Chinois d'un vaisseau sont logés commodément. On ne leur fournit point les ustensiles qui leur sont nécessaires, comme plats, assiettes, parasols, éventails, et on ne leur permet pas de se servir de ceux de leur vaisseau, qu'on a soin d'enfermer dans un magasin à leur arrivée. Ainsi ils sont obligés d'en acheter. Les Chinois ont une entière liberté d'aller dans la première enceinte de leur loge; mais il ne leur est pas permis d'en sortir; on n'accorde cette grâce qu'aux principaux marchands, qui vont par ordre du général à la forteresse, pour y voir les marchandises qui leur conviennent. Il n'est pas non plus permis aux Japonais de passer de la première enceinte dans la seconde; et si quelqu'un oseroit y mettre le pied, il seroit maltraité par les soldats qui sont en garde. Pour les marchandises que les Chinois apportent au Japon, on ne les décharge point à terre; mais elles demeurent dans le vaisseau, et on les confie à une garde japonaise, jusqu'à ce que le général, qui fait

seul tout le commerce du pays, envoie prendre par un de ses gens ce qu'il a arrêté dans le rôle qui lui a été présenté.

La loge des Hollandais n'est pas si grande ni si étendue, ni dans une situation si agréable que celle des Chinois; mais elle est propre et mieux bâtie, parce qu'ils en ont fait eux-mêmes la dépense. Elle est sur le bord de la rivière; dans un terrain uni. Les précautions des Japonais à leur égard sont encore plus grandes que celles qu'on garde avec les Chinois. Quand un vaisseau hollandais est arrivé, on ne permet qu'aux principaux marchands de descendre à terre: on leur donne une bonne garde, et on les oblige à demeurer enfermés dans leur loge, jusqu'au départ de leur vaisseau, c'est-à-dire, pendant trois ou quatre mois. Les Hollandais envoyèrent l'année passée quatre vaisseaux au Japon, et les Chinois environ quarante.

Quoique je souhaitasse ardemment de savoir s'il y avoit encore des chrétiens au Japon, où notre sainte religion étoit si florissante au commencement du siècle passé, je n'en pus rien apprendre. Il y a bien de l'apparence que les empereurs du Japon, qui ont pris pendant près d'un siècle tant de moyens pour détruire le christianisme, jusqu'à faire souffrir à ceux

qui l'avoient embrassé les plus cruels tourmens dont on ait entendu parler, en sont venus à haut. Ce qui est certain, c'est qu'un missionnaire ne sauroit entrer dans cet empire, pendant qu'on y observera cette rigueur à l'arrivée des vaisseaux. C'est au Père des miséricordes à nous en ouvrir la porte, quand il le jugera à propos pour sa gloire. Les Chinois en'ont tracé un crayon de l'entrée de la rivière de Nangazacki; le voici tel qu'ils me l'ont donné.

Au reste, Nampo est un des ports que l'empereur de la Chine a ouverts aux étrangers. Les Européens n'y sont pas encore venus. Les Anglais s'arrêtent à Tcheou-chan, qui est une île du côté du nord-est, à dix-huit ou vingt lieues de Nampo. Ils y abordèrent par hasard la première fois, n'ayant pu démêler ni trouver le chemin de Nampo, parmi toutes les îles de cette côte. Depuis ce temps-là, les mandarins de Tcheou-chan, qui est un excellent port, mais peu commode pour le commerce, ménagèrent des ordres de la cour pour les y retenir. J'y ai demeuré avec eux depuis la fin du mois de janvier, jusqu'au premier de mars de l'année passée 1703, que nous mîmes à la voile pour retourner en Angleterre.

M. Catchepoll, président de leur commerce dans tous les ports de la Chine, ne me laissa

pas la liberté de loger ailleurs que chez lui, me disant agréablement que les mandarins m'avoient remis entre ses mains. Il est vrai que le mandarin de la douane, qui avoit de l'amitié pour moi, lui parla dans les mêmes termes, quand je me rendis à Tchecou-chan. Ce que je puis dire des Anglais qui sont à Tchecou-chan, c'est que la conduite qu'ils y tiennent leur fait honneur, et à tous les Européens. Leur dépense, les présents qu'ils font aux mandarins, les récompenses qu'ils donnent aux gens des audiences (car il en faut donner en certaines occasions), leur acquièrent beaucoup de crédit. D'un autre côté, la modération qu'ils font paroître dans les affaires, leur attire l'estime de ceux qui traitent avec eux. Ils savent fort bien qu'avec les Chinois il ne sert de rien de s'emporter, ni d'avoir des manières vives et brusques; la raison, exposée avec douceur et sans passion, les amène au point qu'on souhaite: au lieu que la même raison accompagnée de colère et de vivacité, les éloigne et attire leur mépris. Leurs domestiques et les matelots étoient modestes et retenus, et ne donnoient aucun sujet de plaintes. Comme je parus en être surpris, ils me dirent que la compagnie d'Angleterre leur ordonnoit d'avoir moins d'égard à l'intérêt

qu'à ce qui pouvoit honorer leur nation, et la rendre recommandable.

Pendant que nos missionnaires s'établissoient dans le Tche-kiam et dans le Kiang-Si, de la manière dont je viens de le marquer, le P. Hervieu travailloit de son côté à faire de nouvelles églises dans le Hou-quang, province située presque au milieu de la Chine. Voici comme il en parle dans une de ses lettres:

Après avoir passé cinq mois à Nankin, uniquement occupé à l'étude de la langue chinoise, je reçus ordre du révérend P. Gerbillon, notre supérieur, d'aller incessamment à Hoan-tcheou, ville de la province de Hou-quang, pour prendre soin d'une maison qu'on croyoit achetée depuis trois mois. Je partis le 18 août de l'année passée (1702), par des chaleurs si excessives, que je souffris beaucoup plus en ce voyage, que je n'avois fait en passant deux fois la ligne, et en demeurant aux Indes pendant dix mois. Après un voyage de trois semaines, j'arrivai à Kicou-kian, où nous avons une église. J'y appris qu'il étoit survenu de nouveaux embarras à Hoan-tcheou, et que la maison n'étoit pas encore achetée. Je demurai donc à Kicou-kian, en attendant qu'elle fût à nous, ou qu'il me vint de Pehin de nouveaux ordres. Pendant mon sé-

» jour, il arriva un chrétien, que deux huis-
» siers gardoient à vue. Cet homme m'apprit
» qu'un des mandarins de Hoan-tcheou, s'é-
» tant fait porter dans la maison d'un chré-
» tien nommé *Tchu*, il en avoit enlevé toutes
» les saintes images; qu'il avoit interrogé
» ceux de la maison touchant leur religion;
» et sur ce qu'on lui avoit répondu qu'on y faisoit
» profession du christianisme, il avoit fait
» maltraiter les hommes. Que pour lui, n'étant
» pas de la ville, ni même de la province de
» Hou-quang, le mandarin l'envoyoit sous
» bonne garde, au mandarin de Kicou-kian,
» qui devoit le faire conduire jusqu'à un cer-
» tain lieu; et ainsi de ville en ville, jusqu'à
» la ville de Kan-tcheou, dont il s'étoit dit.
» Ce que ce chrétien nous racontoit nous pa-
» roissoit si extraordinaire, que nous dou-
» tions de la vérité de son rapport; mais un
» de nos domestiques ayant vu la lettre que le
» mandarin de Hoan-tcheou écrivoit à celui
» de Kicou-kian, nous apprimes que tout le
» crime de cet homme étoit la profession qu'il
» faisoit de suivre la religion chrétienne, que
» le mandarin traitoit dans sa lettre de fausse
» religion. Nous exhortâmes ce fervent chré-
» tien à estimer la grâce que Dieu lui faisoit
» de souffrir pour une si bonne cause, et nous
» le soulageâmes autant que notre pauvreté

» nous le put permettre. Mais ses peines ne
 » furent pas longues; car dès qu'il fut arrivé
 » à Kan-tcheou, ville de la province de Kiang-
 » Si, le P. Amiani, jésuite italien, demanda
 » sa grâce, et le fit mettre en liberté avant
 » même qu'il eût comparu à l'audience des
 » mandarins.

» Cependant les PP. Domenge et Porquet,
 » qui étoient chargés de nos établissemens de
 » Hou-quang, achetèrent enfin la maison qu'on
 » m'avoit destinée à Hoan-tcheou. Ils m'en
 » donnèrent avis, et je m'y rendis aussitôt. Dès
 » le lendemain, nous allâmes, le P. Domenge
 » et moi, rendre visite aux mandarins; mais
 » il n'y en eut qu'un seul qui eut la bonté de
 » nous recevoir: ce qui nous fit connoître les
 » mauvaises dispositions des autres à notre
 » égard. On nous assura que leur dessein étoit
 » de nous chasser de la ville, ils pensoient
 » à procéder juridiquement contre notre éta-
 » blissement, et à porter leurs plaintes aux
 » grands mandarins de la province. Sur cet
 » avis, le P. Domenge partit pour la capitale,
 » où il jugea sa présence plus nécessaire qu'à
 » Hoan-tcheou; ainsi je demeurai seul. Le man-
 » darin qui avoit fait maltraiter le chrétien
 » dont j'ai parlé, présenta quelques jours
 » après une requête au gouverneur de

» ville, dans laquelle, sans rien dire d'inju-
» rieux contre notre sainte loi, il exposoit que
» n'y ayant point eu jusqu'ici de *Tien-chu-tun*,
» c'est-à-dire, d'église dans Hoan-teheon, il
» ne croyoit pas devoir souffrir qu'on y en éta-
» blit une, et il le prioit de lui donner sur
» cela ses ordres. Le gouverneur, qui venoit
» de prendre possession de sa charge, ne jugea
» point à propos de consulter les grands man-
» darins de la province sur cette affaire; il la
» termina lui-même sur-le-champ, en ordon-
» nant au mandarin inférieur d'envoyer in-
» cessamment des huissiers, pour me faire sortir
» de ma maison. Aussitôt, on me signifi exploits
» sur exploits; et un *Taossée*, c'est-à-dire,
» une espèce de bonze marié, de mon voisi-
» nage, profitant de la conjoncture, amène
» une troupe de canaille, dont il se fait accom-
» pagner, présente une requête au mandarin
» contre ceux qui s'étoient mêlés de cette af-
» faire, et me fait insulter dans ma maison
» par les gens qu'il conduisoit. Je ne m'effrayai
» point d'abord de ce tumulte, espérant que
» le P. Domenge m'enverroit quelque ordre
» du vice-roi, qui nous seroit favorable;
» mais ce père m'ayant écrit qu'il n'avoit pu
» avoir audience de ce mandarin, qui étoit
» alors occupé à l'examen des licenciés, et

» voyant d'ailleurs que la peur avoit saisi mes
» domestiques, et qu'ils étoient prêts à me
» quitter, je fis venir, d'une ville voisine,
» deux chrétiens gradués, et leur confiai ma
» maison, après quoi je partis pour la capi-
» tale, fort content d'avoir commencé ma
» mission par les contradictions et par les in-
» sultes, dans l'espérance qu'elle en seroit un
» jour plus florissante.

» Quand le vice-roi eut fini ses examens,
» nous l'allâmes voir, le P. Domenge et moi,
» et nous lui offrîmes nos présents selon la cou-
» tume; mais il ne voulut point les recevoir.
» Il nous traita cependant avec honneur; mais
» quand nous vinmes à lui parler de notre af-
» faire, alors, prenant un visage sérieux; Pour-
» quoi, dit-il, voulez-vous vous établir à Hoan-
» tcheou, puisque vous avez déjà ici une église
» dans la capitale de la province? Nous lui ré-
» pondîmes, que nous ne souhaitions d'y de-
» meurer, que parce que nous veulions ins-
» truire plusieurs chrétiens qui étoient dans le
» voisinage. Nous ajoutâmes que, si les man-
» darins de Hoan-tcheou avoient peine à nous
» souffrir, c'étoit parce qu'ils ne nous connois-
» soient pas, et qu'ils n'étoient pas instruits
» des excellentes maximes de la loi de Dieu,
» qui portoit les hommes à la paix et à la ver-

» tu ; que s'il avoit la bonté de dire un mot en
» notre faveur , nous serions reçus avec agré-
» ment. Cela est bon , dit le vice-roi ; mais ,
» après tout , vous êtes étrangers , et les man-
» darins du lieu s'opposant à votre établisse-
» ment , je ne peux pas me dispenser d'en don-
» ner avis au tribunal des rites. Nous le pria-
» mes de ne nous point commettre avec ce tri-
» bunal. Vous n'avez pas grand sujet de le
» craindre , nous reparti-il ; puisqu'il vient
» tout récemment de confirmer votre établis-
» sement de *Nimpo* , il ne manquera pas de
» vous être favorable dans celui de *Hoan-*
» *tcheou*. Nous le conjurâmes néanmoins de
» ne point porter cette affaire à la cour des
» rites , l'assurant que nous aimions mieux re-
» noncer entièrement à notre maison de *Hoan-*
» *tcheou* , que de fatiguer davantage les man-
» darins de cette cour. Le vice-roi nous pro-
» mit tout ce que nous voulûmes ; et , pour se
» défaire de nous , il nous dit qu'il parleroit
» encore au gouverneur de *Hoan-tcheou* , qui
» étoit alors à la capitale pour d'autres af-
» faires. Trois jours après , le vice-roi nous
» fit dire qu'il lui avoit parlé , et que le
» gouverneur ne vouloit point se charger de
» notre affaire. C'étoit une pure défaite de ce
» mandarin : car nous sûmes certainement quel-

» que temps après, qu'il ne lui en avoit pas
» dit un seul mot.

» Après la réponse du vice-roi, je n'avois
» plus rien à faire qu'à attendre les ordres de
» mes supérieurs; mais prévoyant que je de-
» meurerois long-temps à la capitale, je tâchai
» de m'y occuper le plus utilement qu'il me
» fut possible. J'y établis un catéchisme réglé
» tous les dimanches, pendant que le P. Bayard,
» avec qui je demourois, faisoit des courses
» apostoliques à la campagne et dans les villes
» voisines. Cependant le P. Gerbillon travailloit
» à Pekin à terminer l'affaire de Hoan-tcheou.
» Il fit connoissance avec le fils aîné du vice-
» roi, mandarin dans le collège impérial de
» Pekin; il en obtint pour son père de nou-
» velles recommandations, qu'il nous envoya,
» avec une requête toute dressée pour le pré-
» senter au vice-roi, pendant que son fils lui
» en adressoit lui-même une copie, et le prioit
» instamment de terminer cette affaire à notre
» avantage.

» Le vice-roi n'eût pas plutôt reçu ces dé-
» pèches, qu'il demanda à parler à quelqu'un
» de nous. Le P. Bayard alla le trouver. Le
» vice-roi, après lui avoir demandé des nou-
» velles du P. Gerbillon, et s'être entretenu
» avec lui sur les caractères chinois, sur la mé-

» thode que nous gardions pour les apprendre ;
» après lui avoir fait même expliquer une
» partie des commandemens de Dieu , lui mon-
» tra la minute de la requête que son fils lui
» avoit adressée ; il la mit entre les mains du
» P. Bayard , et lui dit d'en faire faire une
» copie dans les formes , et de la donner en-
» suite au Sun-pou-koan ; c'est l'officier qui a
» soin de recevoir ces sortes de requêtes.

» Le P. Bayard étant de retour , m'informa
» du succès de sa visite : nous regardâmes dès
» ce moment notre affaire de Hoan-tcheou
» comme terminée ; et pour en remercier Dieu ,
» nous allâmes sur-le-champ à l'église , réciter
» ensemble le *Te Deum*. En effet , deux jours
» après , le vice-roi prononça sur notre re-
» quête une première sentence , et l'adressa au
» premier mandarin de Hoan-tcheou. Voici ce
» qu'elle portoit : En l'année 1692 , le tribunal
» des rites , dont j'ai l'honneur d'être membre ,
» passa un édit en faveur des Européens , dé-
» clarant que leur loi n'est point une secte
» fausse et superstitieuse ; qu'ils ne sont point
» gens à troubler l'état , et qu'au contraire ils
» lui ont rendu service. Maintenant Moun-
» tchin-ki (nom chinois du I. Domienne) et
» autres , ont acheté une maison dans votre
» ville pour y demeurer , et vous les en avez

» fait sortir. Ont-ils causé quelque désordre
» ou excité quelque trouble dans votre ville
» ou dans ses dépendances? Réponse prompte
» sur cela. Je joins à ceci une copie de l'édit
» du tribunal des rites, qui est enregistré dans
» les archives de mon tribunal.

» Le gouverneur de Hoan-tcheou, qui dans
» le fond ne nous haïsoit pas, pénétra d'abord
» les intentions du vice-roi, et se faisant un
» mérite de s'y conformer, répondit en ces
» termes: Les Européens n'ont causé aucun
» trouble dans cette ville; mais nous ayant été
» représenté qu'il n'y avoit point eu jusqu'ici
» d'église à *Hoan-tcheou*, et que des Euro-
» péens étoient venus pour y en établir une,
» je n'ai osé de moi-même y consentir, ne
» sachant pas que le tribunal des rites eût passé
» un édit en leur faveur. Mais maintenant que
» vous m'avez fait la grâce de m'envoyer une
» copie de cet édit, il est juste de les laisser
» faire.

» Le vice-roi ayant reçu la réponse de ce
» mandarin, prononça une sentence définitive.
» Puisque ces Européens, dit-il, n'ont point
» causé de trouble dans votre ville, comme
» vous le témoignez vous-même, ils iront y
» demeurer; c'est une affaire finie.

» Nous allâmes, dès ce jour-là même, re-

» à remercier le vice-roi, de ce qu'il venoit de faire
» en notre faveur; mais il ne reçut point notre
» visite. Il nous fit dire seulement par le *San-*
» *si-pou-koan* (petit mandarin de son tribunal),
» que nous pouvions aller demeurer à Hoan-
» tcheou, quand nous le jugerions à propos.
» Nous partâmes peu de jours après, le P.
» Dömange et moi, et nous prîmes, pour la se-
» conde fois, possession de notre maison. Aus-
» sitôt que nous fûmes arrivés, nous allâmes voir
» les mandarins, qui nous reçurent avec hon-
» neur, et qui nous rendirent tous visite. Le gou-
» verneur voulut même nous faire une espèce de
» réparation d'honneur: car il dit publiquement
» devant tout le monde, que s'il nous avoit
» offensés, c'étoit parce qu'on ne l'avoit pas
» bien informé de ce qui nous regardoit. Quand
» il vint chez nous, il nous offrit huit sortes
» de présents à chacun en particulier, quoique
» nous ne lui en eussions offert que huit con-
» jointement, le P. Dömange et moi. Comme
» il nous marqua par toutes ses démarches,
» qu'il se réconcilioit de bonne foi, nous pri-
» mes la liberté de lui demander un *hao-ki*;
» c'est une espèce de sauve-garde qu'on place
» en quelque endroit éminent de la maison, pour
» se mettre à couvert des insultes de la popu-
» lace. Il nous le promit sans hésiter, et me

» le fit expédier quelques jours après le départ
 » du P. Domenge, qui s'en retourna à la ca-
 » pitale.
 » A peine nos visites furent-elles finies, que
 » les pluies commencèrent, ce qui fut un contre-
 » temps fâcheux pour moi : car je ne pus faire
 » les réparations nécessaires à notre maison, qui
 » se trouvoit en très mauvais état, sans portes
 » et sans fenêtres : elle étoit même découverte
 » en tant d'endroits, que quand il fallut y
 » placer mon autel pour dire la messe, à peine
 » pus-je trouver un seul lieu qui fût suffisam-
 » ment couvert. Mais la joie que j'eus de voir
 » enfin notre affaire terminée si avantageuse-
 » ment pour la religion, ne me permit pas
 » alors de faire grande attention aux incon-
 » modités de mon logement. Il plut même à
 » Dieu de me donner encore une autre conso-
 » lation qui me fut très sensible. Le mauvais
 » temps dont j'ai parlé, arrêta à Hoan-tcheou
 » un assez grand nombre de chrétiens, qui
 » étoient venus de divers endroits pour leur
 » négoce. Comme ces gens sont presque tou-
 » jours absents de leurs maisons, il y avoit six
 » ou sept ans qu'ils n'avoient point vu de mis-
 » sionnaires. Ils furent ravis d'apprendre que
 » je m'y étois établi : ainsi, le vendredi saint
 » ils ne manquèrent pas de se trouver à Té-

» glis au nombre de plus de vingt. Ils avoient
» à leur tête un vieux gradué, de quatre-vingt-
» deux ans, qui eut la consolation, aussi bien
» que tous les autres, d'adorer Jésus-Christ cru-
» cifié dans un lieu où il n'avoit pas encore été
» honoré, du moins avec les cérémonies que l'E-
» glise prescrit pour ce saint jour. Les chré-
» tiens des lieux circonvoisins en ayant été
» avertis, se rendirent les jours suivants à l'é-
» glise pour y solenniser la fête de Pâques. Je
» suppléai les cérémonies du baptême à sept
» adultes et à deux enfants, à qui ce sacrement
» n'avoit été conféré que par des catéchistes ;
» les autres se confessèrent et communiaient.
» Les fêtes passées, ces chrétiens se retirèrent,
» et je demurai tranquille dans mon église,
» distribuant quantité de livres de notre sainte
» religion, et annonçant Jésus-Christ à tout
» le monde, selon les occasions qui se pré-
» sentoient. Peu de temps après Pâques, nous
» appûmes que les quatre principaux manda-
» rins de la ville étoient privés de leurs em-
» plois. Cette nouvelle nous surprit ; mais elle
» ne nous trouva vraie qu'à l'égard de trois de
» ces officiers ; autant eût-il valu qu'elle l'eût
» été à l'égard du quatrième ; car il mourut un
» mois après. Ainsi Dieu, après s'être servi,
» pour établir plus solidement son église, de

Ils avoient
 tre-vingt-
 aussi bien
 Christ cru-
 encore été
 ies que l'E-
 Les chré-
 ayant été
 vants à l'é-
 Pâques. Je
 me à sept
 e sacrement
 catéchistes ;
 uninièrent.
 e retirèrent,
 mon église,
 notre sainte
 rist à tout
 qui se pré-
 aques, nous
 aux manda-
 e leurs em-
 t ; mais elle
 de trois de
 qu'elle l'eût
 mourut un
 être servi,
 église, de

» ceux mêmes qui l'avoient traversée, et après
 » avoir tiré de leur bouche la justification de
 » notre sainte loi, n'a pas permis qu'ils fussent
 » plus long-temps maîtres d'une ville, où ils
 » avoient fait difficulté de recevoir ses mi-
 »nistres. Comme les quatre mandarins qui
 » doivent leur succéder, ne sont pas encore
 » arrivés, je ne sais en quelles dispositions ils
 » seront à notre égard. Ce qui m'embarrasse,
 » c'est qu'il me faudra bien des présents pour
 » leur rendre visite, et je ne sais où en pren-
 » dre. J'espère cependant que la Providence
 » ne me manquera pas dans une occasion si im-
 » portante pour sa gloire et pour l'établis-
 » ment de cette nouvelle église.

» Vous voyez assez, mon révérend père,
 » par ce que je viens de vous dire, que je n'ai
 » point encore pu travailler solidement à la
 » conversion des infidèles. Tout mon travail,
 » pendant six mois, a été de faire le catéchis-
 » me aux enfants, d'entendre un grand nombre
 » de confessions, et de baptiser une cinquan-
 » taine d'adultes. Cela est bien éloigné de ce
 » qu'a fait le P. Bayard dans ses courses apos-
 » toliques. Ce zélé missionnaire ayant parcouru
 » presque toutes les chrétientés que le feu P.
 » Jacques Motel a fondées en différents en-
 » droits de cette province, compte avoir bap-

» tisé plus de mille personnes dans une seule
 » année. Il faudra bien du temps avant qu'on
 » en puisse faire autant, dans ce quartier-ci,
 » qui est presque l'unique du Hou-quang, où
 » le zèle du feu P. Motel ne s'est point étendu.
 » J'espère cependant que Dieu voudra bien ré-
 » pandre ses bénédictions sur cette ville, qui
 » en a neuf autres dans sa dépendance, sans
 » compter un très grand nombre de bourgades
 » et de villages fort peuplés, et qu'en peu d'an-
 » nées nous y aurons une florissante mission.
 » Pour en venir là, il nous faudroit quatre ou
 » cinq bons catéchistes : car sans ce secours
 » il est difficile d'avancer l'œuvre de Dieu ; et
 » à peine puis-je en entretenir un. Mais dans
 » les commencements il faut faire ce qu'on
 » peut, en attendant qu'il plaise au Père des misé-
 » ricordes de nous fournir de plus grands fonds,
 » ou de suppléer par quelque voie extraordi-
 » naire aux moyens qui nous manquent main-
 » tenant. » Ainsi parle le P. Hervieu.

Vous serez peut-être surpris, mon révérend
 père, de ce que je ne vous ai point encore parlé
 de notre établissement de Canton. Il ne con-
 siste que dans une maison, que nous achetâ-
 mes, il y a dix ans, le P. de Visdelou et moi,
 pour recevoir nos missionnaires, et les autres
 secours qui nous viennent d'Europe. Le P.

Bouvet y demeura deux mois, quand l'Empereur l'envoya en France. Il eut le bonheur d'y baptiser neuf ou dix personnes. Je ne fus pas si heureux, quand j'y passai pour m'embarquer sur l'Amphitrite. J'achevai seulement d'instruire un de mes domestiques, et de le gagner à Jésus-Christ. C'étoit un jeune homme d'un fort beau naturel. Sa conversion a quelque chose d'extraordinaire. Il demouroit à Nankin, quand l'Empereur y vint, au commencement de l'année 1699. Le P. Gerbillon, qui étoit du voyage, le reçut à son service à la prière de ses parents et l'amena à Peking, où je le pris pour m'accompagner jusqu'à Canton. Il savoit déjà les prières, et tout ce qu'il faut savoir pour être chrétien; mais il différoit toujours de l'être. Pendant notre voyage, je lui parlai souvent de la nécessité du salut en particulier, et même en présence de ses compagnons, qui étoient chrétiens, et qui l'exhortoient comme moi. Il convenoit de tout; mais il ne prenoit point de résolution. « Que diront mes parents, me répartit-il un jour que je le pressois? aucun d'eux n'est chrétien, je serois le premier à l'être; c'est à quoi je ne puis me résoudre. Mais, lui dis-je, si l'Empereur vous faisoit mandarin, refuseriez-vous de l'être? parce qu'aucun de vos parents ne l'a

» été jusqu'à présent ? Au contraire, ne seroit-
» ce pas un grand honneur pour vous d'être
» le premier mandarin de votre famille, et
» vos parents ne vous en estimeront-ils pas
» davantage ? C'est ici la même chose ; vous
» serez le premier chrétien de votre maison,
» et en portant vos parents à le devenir comme
» vous, vous serez cause de leur salut. Pouvez-
» vous mieux faire ? et n'est-ce pas là une grande
» grâce de Dieu ? » Comme je ne gagnais rien
sur son esprit, je crus qu'il me cachoit ses vé-
ritables sentiments. Je chargeai donc un caté-
chiste de savoir adroitement ce qui le retenoit.
Les Chinois se parlent confidemment les uns
aux autres, et se communiquent aisément leurs
peines et leurs plus secrètes pensées. Ce jeune
homme lui avoua donc que ses parents faisoient
souvent la cérémonie d'honorer leurs ancé-
tres : « Si je ne le fais pas avec eux, disoit-il,
» ils me chasseront de la maison, et peut-être
» me déféreront-ils aux mandarins, comme un
» homme qui manque de respect et de recon-
» noissance pour ses parents. C'est ce qui m'em-
» pêche d'être chrétien.

» Mais qui vous a dit, repartit le catéchiste,
» que vous ne pourrez pas assister à ces céré-
» monies quand vous serez chrétien ! Je le suis
» par la grâce du Seigneur, et j'y assiste quand

» la nécessité m'y oblige. La religion chrétienne
 » nous défend seulement de demander ou d'at-
 » tendre des grâces de nos parents morts, de
 » croire qu'ils ont le pouvoir de nous en faire,
 » qu'ils sont présents dans la tablette, ou qu'ils
 » y viennent pour écouter nos prières, ou pour
 » recevoir nos présents; elle défend encore de
 » brûler de la monnoie de papier, ou de verser
 » à terre le vin que nous leur offrons; mais
 » elle ne défend point de reconnoître le bien-
 » fait de la naissance et de l'éducation que nous
 » avons reçu d'eux, ni de les en remercier, en
 » nous prosternant devant la tablette où leur
 » nom est écrit, et en leur offrant nos biens.
 » S'il m'est permis, répliqua le jeune homme,
 » d'aller avec mes parents, faire mes inclina-
 » tions devant les images de mes ancêtres, je
 » n'ai plus de difficulté, et dès ce moment je
 » suis chrétien. Le catéchiste me l'amena deux
 » jours après, et me dit la disposition où il étoit.
 Il me demanda pardon d'avoir résisté si long-
 temps à la grâce de Dieu, et me pria de lui
 donner le baptême, m'assurant que ni lui ni
 ses parents n'attendoient rien de leurs ancêtres,
 quand ils les honorent selon la coutume. Je ne
 crus pas devoir exclure du royaume du ciel
 un homme qui avoit la foi, et qui étoit dans les
 dispositions que demande le Pape Alexandre

VII. Il a vécu depuis ce temps-là fort chrétien-
 tiennement, et il demeure à présent avec le
 P. de Visdelou.

Quoiqu'il y ait sept églises à Canton : une
 des Jésuites portugais, qui est la première et
 la plus ancienne; deux des pères de l'ordre de
 saint François; deux de MM. des missions
 étrangères; une des PP. Augustins, et la nôtre,
 avec un ou deux missionnaires en chacune, il
 s'y fait néanmoins très peu de conversions.
 C'est à peu près la même chose dans les autres
 ports, où les vaisseaux européens ont accou-
 tumé d'aborder. Il n'en est pas ainsi des villes
 qui sont dans l'intérieur de la Chine; les con-
 versions y sont plus fréquentes, et on y forme
 en peu de temps des chrétientés nombreuses.
 Vous me demanderez peut-être, mon révérend
 père, d'où vient une si grande différence.
 J'aime mieux que l'Apôtre des Indes, saint
 François-Xavier, qui étoit envoyé de Dieu avec
 le don des langues, et avec le pouvoir de faire
 des miracles pour convertir ces peuples, vous
 réponde que moi. Partout où les Portugais
 s'établissoient, ce grand Saint trouvoit des
 obstacles presque invincibles à la propagation
 de la foi. Il en étoit affligé jusqu'à s'ennuyer
 de vivre. « J'aimerois mieux, dit-il, être dans
 le fond de l'Ethiopie, ou quelque part dans

» le
 » pa
 » to
 » de
 » qu
 » pl
 » la
 » us
 » les
 » ch
 » qu
 » la
 Ces
 Fran
 aux
 inuti
 qui y
 roya
 et le
 Ils so
 pas d
 d'Eu
 les m
 mène
 réglé
 c'est
 leur
 » rop

» les terres du prêtre Jean ; j'y travaillerois en
» paix à la conversion des Gentils, loin de
» toutes ces misères que mes yeux sont obligés
» de voir, et que je ne saurois empêcher. Je n'ai
» qu'un regret, c'est de ne m'y être pas opposé
» plus fortement. Faites mieux, poursuit-il ; si
» la douceur ne corrige point ces sortes de gens,
» usez de sévérité. Il y a du mérite à reprendre
» les pécheurs, au lieu que c'est un grand pé-
» ché devant Dieu de ne les reprendre pas,
» quand par leur vie scandaleuse ils empêchent
» la conversion des infidèles (Liv. 1, ép. 7). »
Ces mauvais exemples des chrétiens, dont saint
François - Xavier déplorait les funestes effets
aux Indes, sont aussi ce qui rend nos travaux
inutiles dans les ports de la Chine. Les Chinois
qui y demeurent, font des voyages dans les
royaumes voisins, où ils voient les dissolutions
et les débordements de quelques Européens.
Ils sont aux portes de Macao, qui ne leur donne
pas de meilleurs exemples. Ceux qui viennent
d'Europe dans leurs ports, les confirment dans
les mêmes idées : car ils en voient plusieurs qui
mènent une vie libertine, et qui sont fort dé-
réglés dans leur conduite. Ce qui suit de là,
c'est qu'ils perdent bientôt toute l'estime qu'on
leur avoit inspirée de la loi de Dieu. « Les Eu-
» ropéens, pour être chrétiens, disent-ils entre

» eux, en sont-ils plus chastes, plus sobres, plus
 » retenus, moins colérés et moins passionnés
 » que nous? » Que s'ils voient les missionnaires
 vivre parmi eux sans reproche et avec édifica-
 tion, ils s'imaginent que c'est plutôt en vertu
 de leur état, ou de quelque obligation parti-
 culière, qu'en vertu de leur religion. Au lieu
 que dans l'intérieur de la Chine, où les vérités
 qu'on leur prêché sont soutenues de la vie
 exemplaire des prédicateurs, ils admirent notre
 sainte loi, qui enseigne aux hommes de si ex-
 cellentes vertus, et qui les engage à les prati-
 quer.

Mais ne pourroit-on pas arrêter ces désor-
 dres, et y apporter quelque remède? Voici
 celui que proposoit l'Apôtre des Indes, dans
 une de ses lettres (*Liv. 2, ep. 5*). Ce seroit de
 ne choisir pour capitaines des vaisseaux qui
 vont à la Chine, que des gens d'honneur et de
 conscience, résolus de s'opposer d'eux-mêmes
 aux désordres; de leur donner et le pouvoir
 et des ordres bien précis de punir les scandales;
 de leur faire des avantages considérables s'ils
 exécutoient leur commission avec fidélité. J'ai-
 me mieux qu'on lise le reste dans les lettres du
 saint Apôtre des Indes, que de m'en expliquer
 ici davantage.

Si les Chinois voyoient les Européens qui

vie
 ble
 s'ils
 pro
 un
 vivr
 ne f
 roie
 » po
 » d'e
 » sag
 » ble
 M
 gnies
 ne pe
 en ce
 seau
 e. al
 seul
 écucl
 mala
 pirat
 petit
 Dieu
 desse
 quan
 de no
 A

viennent dans leurs ports, modérés, charitables, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions; s'ils les voyoient venir souvent à l'église, approcher quelquefois des sacrements, vivre, en un mot, comme nous enseignons qu'on doit vivre; quelle impression ces exemples de piété ne feroient ils pas sur leur esprit! Ils donneroient mille bénédictions à notre sainte loi: *« An » populus sapiens et intelligens (Deuter. 4).* Voilà d'excellents hommes, diraient-ils, une nation sage, et dont les coutumes sont admirables.

MM. les directeurs-généraux des compagnies auroient plus d'intérêt peut-être qu'ils ne pensent, à vouloir eux-mêmes seconder en ceci notre zèle. Ils savent que leurs vaisseaux sont exposés à beaucoup de dangers, en allant et revenant sur ces mers, que Dieu seul est le maître des vents, qu'il y a des écueils et des tempêtes à craindre, que les maladies des équipages, et la rencontre des pirates sont encore d'autres maux qu'on ne peut éviter sans une protection particulière: Dieu donc à cent manières de renverser nos desseins, quand nous troublons les siens, ou quand nous souffrons que ceux qui dépendent de nous les troublent.

Après vous avoir rendu compte de l'état

de nos missions, je ne sais s'il est trop nécessaire de vous faire le récit des aventures de l'Amphitrite dans son second voyage de la Chine. Apparemment vous en aurez déjà été instruit d'ailleurs, par ceux de nos pères qui se trouvèrent avec moi. Mais il est difficile que chaque personne en particulier remarque tout sur un vaisseau, principalement au temps des tempêtes : je crois que je ne dirai rien qui soit contraire à ce qu'auront rapporté les autres ; mais j'ajouterai peut-être quelques circonstances à leur récit, qu'on ne sera point fâché d'apprendre, et qu'il n'y a que moi seul qui aie pu bien savoir.

L'Amphitrite étoit parti de Port-Louis le 7 de mars de l'année 1703, commandé par M. de la Rigaudière, que son habileté, son zèle pour les intérêts de la compagnie royale de la Chine, et sa grande vigilance, toujours accompagnée d'un air honnête, nous faisoit aimer et estimer. Il avoit pour lieutenants MM. Horry et la Touche-Bouvet, pour enseignes M. de Beaulieu et M. le chevalier de la Rigaudière. M. Figeralz venoit de la Chine pour être premier directeur de la compagnie, et avoit pour seconds MM. Pecheberti, France et Martineau. J'y retournois aussi avec huit missionnaires de notre compagnie, qui ne res-

piroient que les occasions de travailler à la gloire de Dieu. La piété régnoit dans le vaisseau. Il faut avouer que nos Français sont très louables en ce point, dans leurs navigations. On faisoit réglément la prière le matin et le soir; on entendoit la messe tous les jours, quand le temps permettoit de la dire. Après le souper, on chantoit les litanies, et on s'assembloit par troupes pour réciter le chapelet. Les dimanches et les principales fêtes, on disoit les vêpres, la prédication suivoit, les confessions et les communions étoient fréquentes. Durant notre voyage, je vis mourir trois ou quatre personnes comme des prédestinés. On dit que la vie que quelques-uns avoient menée, ne leur promettoit pas une fin si chrétienne, et qu'ils furent heureux d'avoir eu auprès d'eux, dans ces derniers moments, des personnes zélées qui ne les quittoient point. C'est ainsi qu'en parloient leurs amis; et tous comprirent par là combien il est avantageux, dans ce temps décisif, d'avoir de semblables secours.

Nous fîmes un voyage très heureux jusqu'à cent lieues de la Chine. C'est là que Dieu nous attendoit, pour obliger ceux qui vivoient encore dans le péché, d'y renoncer entièrement, et pour nous faire connoître que le

bonheur de la navigation dépend uniquement de lui. Ce fut le 29 juillet à cinq heures du matin, que nos mâts de misaine et de beaupré furent emportés tout d'un coup dans la mer. Treize matelots, montés sur les vergues, y tombèrent en même temps; trois se noyèrent, les autres furent tirés de l'eau. On accourut pour sauver le grand mât; mais comme il n'étoit plus soutenu par les mâts de devant, auxquels il est attaché, la tempête et l'agitation de la mer l'ébranlèrent si violemment, que sur les dix heures du matin nous le vîmes prêt à tomber. Tous alors se crurent perdus: car il étoit entre quatre pompes, éloignées les unes des autres d'environ deux pieds. Ces pompes vont jusqu'au fond de cale; si le mât tombe dessus, il les enfonce, et par la violence du coup le vaisseau s'entrouvre, et est submergé dans un moment. Ce n'étoit pas la seule manière dont sa chute nous pouvoit perdre: on craignoit encore qu'en tombant, il ne brisât une partie de notre bâtiment.

A tous ces dangers, il n'y avoit point d'autre remède, dans l'état où nous étions, que d'implorer la miséricorde de Dieu. Tous l'implorèrent en effet, tous prièrent la Sainte-Vierge d'intercéder pour nous, et firent vœu de porter dans la première de ses églises en

France un tableau peint, où notre naufrage prochain seroit représenté. Tous s'adresserent aussi à saint François-Xavier, apôtre des Indes et patron de ces mers, sur lesquelles il avoit éprouvé comme nous, des tempêtes extraordinaires. Dieu, qui nous voyoit dans l'affliction, écouta nos prières; le grand mât tomba doucement entre deux pompes, et n'offensa par sa chute aucune partie du vaisseau.

Mais ce danger qui nous occupoit au commencement, parce qu'il étoit le premier, n'étoit pas le plus grand. La tempête étoit furieuse, et la mer irritée s'élevoit comme des montagnes. Notre vaisseau n'étant plus soutenu par ses mâts, tournoit au gré des vents; les flots le convroient souvent, et le battoient si violemment, qu'il pouvoit être à tout moment englouti. Plusieurs croyoient que nous ne passerions pas la journée. *Multum ibi lacrymarum vidi, multum sollicitudinis et languoris*, dit saint François-Xavier dans une semblable occasion : nous vîmes bien des pleurs et bien de la consternation ce jour-là; chacun néanmoins prit le véritable parti, qui étoit de se préparer à la mort par des confessions générales: on n'avoit pas le loisir de les faire bien longues; mais on disoit ce qu'il falloit, et la

douleur paroissoit sincère. Heureux néanmoins ceux qui n'attendent pas ces extrémités pour penser à leur conversion !

Vous me demanderez peut-être, mon révérend père, quel étoit le sentiment de nos missionnaires, dans ce moment fatal. Je ne vous dirai pas que nous avions le courage d'un saint François-Xavier, qui ne demandoit à Dieu de ne sortir d'un danger que pour rentrer en d'autres plus grands, en travaillant à sa gloire. Je puis vous assurer néanmoins que nous ne regrettions point d'avoir quitté la France, et que personne ne montra de l'étonnement. Quelques-uns même, après avoir achevé d'entendre les confessions, vinrent de compagnie dans ma chambre (c'étoit durant le plus fort de la tempête), et montrant un air de joie comme des gens qui ne désiroient plus rien : « Nous venons, me dirent-ils, mon » père, prendre congé de vous, et vous remercier de nous avoir amenés jusqu'ici. Nous » vous demandons pardon des peines et des » mauvais exemples que nous vous avons » donnés. Nous sommes contents, et nous nous » recommandons à vos prières. » Ce compliment, auquel je ne m'attendois pas, me tira les larmes des yeux. Je leur répondis : « Mes » pères, nous nous sommes aimés pour Dieu

» dans le temps; allons, si c'est sa sainte vo-
» lonté, nous entr'aimer en lui pendant toute
» l'éternité. » Nous continuâmes à prier, tout le
reste du jour. A minuit, nous dîmes les litanies
des Saints, celles de la Sainte-Vierge, de
saint François-Xavier, et celles qu'on récite
pour les personnes qui sont sur mer: car, que
ne fait-on pas dans ces tristes moments pour
obtenir grâce, et fléchir la miséricorde de
Dieu?

La tempête cessa le matin, et nous eûmes
ensuite deux jours de calme, durant lesquels
on dressa quelques petits mâts, pour achever,
s'il se pouvoit, le voyage. J'ai appris depuis
ce temps-là, de personnes qui connoissent
parfaitement les mers de la Chine, que la sai-
son de ces vents furieux ne commençoit jamais
avant le 20 de juillet, et ne passoit guère le 4
d'octobre; que, durant tout ce temps-là, il
falloit se tenir sur ses gardes, et dès qu'on
approchoit à cent ou deux cents lieues des
côtes de la Chine, mettre bas ses perroquets,
et ne laisser point en mer sa chaloupe ni son
canot, parce que la tempête, qui surprend
ordinairement, et qui vient tout-à-coup, ne
permettoit plus de les rembarquer. « Il vaut
» mieux, disoient-ils, arriver deux ou trois
» jours plus tard, en venant avec moins de

• voiles, que de risquer son voyage et sa vie ;
 • en voulant porter toutes ses voiles et faire
 • plus de diligence.

Le 5 d'août, nous étions proche des îles de
 Macao, que nous aurions doublées ce jour-là
 même, si le vent eût continué ; mais il changea
 sur le soir, et fut encore contraire le len-
 demain. M. de la Rigaudière, qui ne se trou-
 voit pas en sûreté au lieu où il étoit, voulut
 prendre langue d'un vaisseau portugais qui
 vint mouiller à un quart de lieue de nous, et
 qui se préparoit à entrer dans ces îles. Nous
 voulions savoir s'il y avoit dans ces parages
 quelque lieu sûr, où nous puissions nous
 retirer, et le prier de nous donner un pilote
 pour nous y conduire. Ces messieurs, quoi-
 qu'ils se disent de nos amis, ne permirent pas
 à notre canot de les approcher ; l'officier eut
 beau crier qu'il étoit Français, qu'il étoit seul,
 qu'il venoit leur demander s'ils connoissoient
 un abri dans les îles, on lui fit signe, les
 armes à la main, de se retirer, et on ne voulut
 jamais ni lui parler, ni lui donner la moindre
 connoissance. Une conduite si peu attendue
 piqua vivement nos gens : elle étoit d'autant
 plus cruelle, qu'il y avoit en effet plus d'un
 endroit dans ces îles, où nous eussions pu
 demeurer en toute sûreté. Si nous l'eussions su,

nous serions arrivés à Canton en sept ou huit jours, s'eût été gagner un an, et éviter tous les dangers que nous eûmes encore à courir.

Le 7 août, à huit heures du matin, il s'éleva une seconde tempête aussi violente, mais plus dangereuse que la première, parce que nous étions près des côtes, et que nos mâts et nos voiles étoient trop faibles pour conduire le vaisseau. Comme le vent venoit du côté de l'est, il fallut aller vers l'île de Sancian, qui étoit à l'ouest, à dix ou douze lieues de nous. M. de la Rigaudière eut besoin en cette rencontre de toute son habileté. Une de nos voiles s'enfonça; un mât de hune se rompit; à chaque moment il arrivoit un nouveau malheur; on remédioit promptement à tout. Enfin, nous entrâmes au soleil couchant dans une baie, où nous étions à couvert du vent d'est; mais parce que nous y craignions le vent du sud, qui nous auroit jetés à la côte, nous passâmes deux jours après à l'occident de l'île, à la vue du tombeau de saint François-Xavier, où les jésuites de Macao avoient bâti depuis un an une petite chapelle, laquelle s'apercevoit dans l'enfoncement à deux lieues de notre mouillage.

Je ne dirai point quelle fut notre conso-

lation parmi tant de désastres de nous trouver si proche de ce lieu de bénédiction. Nous chantâmes le *Te Deum*, et l'on déchargea tout le canon. Chacun de nous se souvint comme ce grand Saint avoit tiré l'Amphitrîte du milieu des rochers du *Paracel*, où il s'étoit engagé dans le premier voyage, et nous ne doutions point que nous ne lui dussions encore notre salut en celui-ci. Comme le vaisseau n'avoit point de mâts, je partis incontinent avec quelques officiers, pour en aller chercher à Canton. J'eus l'avantage, en passant par la chapelle du Saint, d'y dire la messe, de baiser pour la première fois la terre qui avoit reçu son précieux corps, et de m'offrir à Dieu, pour recommencer ma mission où il avoit achevé la sienne. Je me souvins de mes compagnons, que j'avois tous laissés dans le vaisseau pour la consolation de l'équipage. Dès que je fus à Canton, je leur envoyai une galère bien fournie de rameurs, pour être toujours à leur disposition quand ils voudroient aller au tombeau du saint Apôtre. Ils m'écrivirent que je n'avois pu leur faire un plaisir plus sensible; qu'ils y alloient tous les jours dire la messe; que les officiers et les matelots y venoient avec eux tour à tour; que tous y avoient communiqué, et quelques-uns même plus d'une fois. C'étoit

un petit pèlerinage, où chacun alloit toujours avec plaisir, durant les vingt jours que le vaisseau demeura sous Sancian. Les mâts que nous apportâmes de Canton n'étoient pas assez grands; mais on n'en trouva pas alors de meilleurs dans tout le pays. On fut quinze jours à faire sept ou huit lieues, tant les courants étoient rapides. Les pilotes-côtiers furent d'avis de mouiller sous une île nommée *Niou-co*, dans un endroit assez bon, assurant que les vents d'ouest ne manquoient point dans le mois de septembre, et qu'il en viendrait un assez fort pour achever ce qui restoit de chemin. Il ne falloit que sept ou huit heures d'un vent favorable, pour doubler les îles de Macao, et gagner l'entrée de la rivière de Canton, d'où les seules marées nous conduiroient ensuite aisément jusqu'à la ville.

Ce vent vint en effet, et fit faire deux ou trois lieues; mais il changea tout-à-coup au coucher du soleil. Les vents d'est ou de nord-est recommencèrent à souffler avec tant de furie, qu'on n'a jamais vu une si horrible tempête. M. de la Rigaudière voulut gagner son premier abri sous l'île de Sancian; mais il n'en put venir à bout. Il perdit ses maîtresses ancres, et fut obligé d'abandonner sa chaloupe et son canot. L'obscurité de la nuit, accompagnée

d'orages et d'une horrible pluie, ne laissoit rien voir. Les vergues, les voiles et les mâts se brisoient les uns après les autres. Ce fut alors qu'on se crut plus que jamais au dernier jour de sa vie. Le P. de Tartre et le P. Contancin, que j'avois laissés dans le vaisseau, quand je revins à Canton la seconde fois avec mes compagnons, entendirent les confessions de tout le monde. Chacun vouloit, dès qu'il fut jour, qu'on échouât le vaisseau pour sauver sa vie. On se crut trop heureux de le mener derrièrs une petite île, qui le couvroit un peu du vent. On sut deux jours après qu'elle s'appeloit *Fan-ki-chan*; qu'elle étoit à cinq lieues d'une ville nommée *Tien-pé*; qu'on avoit fait pour y venir plus de cinquante lieues sans voiles, en une nuit et une matinée, et passé entre plusieurs îles, sans en apercevoir aucune.

Quinze jours après, on eut en cet endroit un autre coup de vent qui se peut nommer une quatrième tempête. Les mandarins de *Tien-pé* m'ont dit depuis, qu'ils allèrent sur une hauteur pour observer si le vaisseau ne déraderoit pas : mais par bonheur son ancre tint; c'étoit l'unique qui lui restoit alors.

J'avois averti M. de la Rigaudière, qu'en cas qu'il n'arrivât pas à Canton avant le premier octobre, je partirois ce jour-là pour al-

ler prendre les présents de l'Empereur, afin de me rendre au plus tôt à Peking. Je partis en effet avec deux galères, accompagné du P. Porquet. Je m'en allai droit à *Niou-co*; mais l'Amphitrite n'y étoit plus : on avoit quitté ce poste le 29 septembre. Comme personne ne pouvoit nous dire quel chemin le vaisseau avoit pris, parce que c'étoit durant la nuit qu'il avoit été emporté par la tempête, je le cherchai par toutes les îles. J'allai à Sancian, je visitai toute la côte, et vins jusqu'à Macao. Enfin, après avoir couru ces mers durant vingt-cinq jours, et souvent avec danger, je me rendis à Canton, où je trouvai des lettres du premier mandarin de Tien-pé, qui me donnoit avis que l'Amphitrite étoit arrivé dans son voisinage, et qu'il se feroit un plaisir de bien traiter les Français. Il écrivoit les mêmes nouvelles au *Tsonto*, qui me les communiqua sur le champ.

Je me remis en chemin avec le P. Porquet et le P. Hervieu. Ce dernier venoit pour servir d'aumônier, et relever le P. de Tartre et le P. Contancin. Je ne pus retenir mes larmes à la vue de ce pauvre vaisseau, battu si souvent de la tempête, et si fortement protégé de la Providence. A peine y fus-je arrivé, que nous reçûmes deux beaux mâts, dont le *Tsonto* nous faisoit présent. Il les avoit retirés d'une grande

somme de Siam, qui avoit péri sur les côtes de la Chine, dans la dernière tempête que nous essayâmes le 29 juillet, et nous les fit apporter de plus de soixante lieues, trainées le long des côtes par des galères et des chaloupes, avec toute la peine et les dépenses qu'on peut s'imaginer.

Je fis une autre chose pour le salut du vaisseau, qui se pouvoit perdre tous les jours tandis qu'il étoit sous Fan-ki-chan. Ce fut de lui trouver un port assuré pour se retirer durant l'hiver. On nous avoit parlé d'un lieu nommé *Qoan-tcheou-voan*, éloigné de *Tien-pé* d'environ trente lieues vers l'ouest. Mais avant que d'y aller, nous voulûmes voir nous-mêmes si ce port étoit aussi sûr qu'on disoit, sans trop s'en rapporter aux Chinois; il falloit en connoître les chemins, et les sonder. Les mandarins auxquels j'en parlai, permirent à nos pilotes de l'aller examiner, et leur donnèrent des gens pour les y conduire.

Enfin, MM. les directeurs n'ayant ni barques ni chaloupes, pour transporter à Canton l'argent et les effets de la Compagnie, je leur cédai mes deux galères, et je revins par terre avec les présents de l'Empereur. Je ramenai avec moi le P. Hervieu, ayant été obligé de laisser sur l'*Amphitrite* le P. Contancin, à ses

pressantes instances. Il avoit vu les quatre tempêtes qu'on avoit essayées déjà, sans que rien eût pu ni alarmer son courage, ni épuiser les forces que Dieu seul pouvoit lui donner dans un travail si rude et si constant.

Sitôt que M. de la Rigaudière fut arrivé à Quon-tcheou-yuan, il m'écrivit plusieurs lettres très obligeantes : « C'est à présent, dit-il, mon » révérend père, que nous vous avons obliga- » tion de la vie, mon équipage et moi, pour » nous avoir procuré des mâts et un bon port. » Cela, joint aux peines que vous voulez bien » prendre, et que vos révérends pères se don- » nent pour nous, ne peut être reconnu par » les hommes; Dieu seul peut vous en donner » la récompense. Notre vaisseau est en toute » sûreté dans ce port; nous y ressentons déjà » les effets de votre zèle. Tous les mandarins » des environs sont venus nous voir, et nous » ont offert tout ce qui dépendoit d'eux. Ils font » tenir des galères auprès de nous pour nous » faciliter le transport de toutes choses. La joie » règne dans notre équipage; nous avons un » gros poulet pour un sou, un bœuf pour » quatre francs, et toutes les autres denrées à » proportion. Enfin, après toutes nos peines, » Dieu nous a mis dans un bon quartier d'hi- » ver, où rien ne nous manque. Le P. Con-

» tancin devient tous les jours plus zélé ; je vous
 » promets d'apporter tous mes soins pour le
 » conserver en bonne santé : car il n'est pas
 » venu à la Chine pour s'épuiser en travaillant
 » pour l'Amphitrite ; il doit se réserver pour un
 » meilleur et plus grand objet.»

Le P. Contancin m'écrivit quelques jours
 après les mêmes choses à peu près, mais dans
 un plus grand détail. M. de la Rigaudière,
 » dit-il, revint incontinent après votre départ
 » de Tien-pé. Le lendemain 15 novembre, il fit
 » embarquer les mâts du *Tsonto*, de l'eau, du
 » bois, les malades et les cases qu'on leur
 » avoit faites dans l'île : de sorte que sur les
 » dix heures du soir nous appareillâmes au
 » clair de lune. Nous eûmes un vent favo-
 » rable pour notre mâture. M. de la Rigau-
 » dière en profita si heureusement, qu'au lever
 » du soleil, nous vîmes le port où nous de-
 » vions entrer, quoiqu'il soit éloigné de vingt-
 » quatre à vingt-cinq lieues du point d'où nous
 » étions partis. Le pilote chinois de Tien-pé
 » nous conduisit fort bien et en habile homme.
 » Comme le vent s'étoit abaissé et que la marée
 » nous étoit contraire, nous ne pûmes y en-
 » trer que sur les trois heures. On passe entre
 » deux bancs de sable qui s'avancent fort loin
 » dans la mer sur une ligne parallèle, et for-

ment un canal large de plus d'une lieue. A
l'entrée de ce canal, on ne trouve que
cinq, six et sept brasses d'eau; mais plus
on approche du port, plus on y en trouve.
M. Horry alloit devant nous dans un carot,
la sonde à la main. Enfin, nous sommes en-
trés sans aucune peine, trouvant presque
toujours dix brasses. Nous sommes présen-
tement comme dans un bassin, mouillés par
huit brasses, à la portée d'un boucanier de
terre. La terre nous environne de tous côtés;
de sorte que les malades qui étoient au lit,
quand nous y entrâmes, n'ont pu reconnoi-
tre par où nous étions entrés.
Sitôt qu'on eut mouillé, M. de la Rigau-
dière fit chanter le *Te Deum* en action de
grâces de nous voir enfin dans un lieu sûr,
et le lendemain on dit la messe à la même
intention. Nous sommes aussi tranquillement
ici, que nous serions dans une chambre;
nous n'avons pas encore senti le moindre
mouvement dans le vaisseau; et il faudroit
qu'il fit une tempête bien horrible au-de-
hors, pour causer du roulis dans le lieu où
nous sommes. C'est pourquoi l'on a mis à
terre les mâts et les vergues, et l'on a dé-
chargé notre bâtiment. M. notre capitaine,
comme vous voyez, a fait tout ce qui dépen-

» doit de lui. Nous vous prions, mon révérend
» père, d'achever le reste, c'est-à-dire, de
» faire en sorte qu'on nous fournisse les vi-
» vres nécessaires, en payant, et que les man-
» darins non-seulement ne nous inquiètent pas,
» mais qu'ils paroissent même prendre part à
» ce qui nous regarde. M. de la Rigaudière
» est bien résolu de son côté de retenir ses
» gens dans le devoir, et d'empêcher qu'ils ne
» donnent aux Chinois aucun sujet de plainte
» ni de scandale.

» Samedi au soir, poursuit-il dans une
» autre lettre, un homme du mandarin d'Ou-
» tchuen nous avertit que son maître venoit
» en personne nous témoigner combien il s'in-
» téressoit à notre arrivée. Il y vint en effet
» hier matin 21 décembre, escorté de cinq
» galères, et nous rendit visite en cérémonie,
» avec le grand collier; ce qui le fit prendre
» par nos matelots pour un chrétien qui por-
» toit un gros chapelet au cou. On ne peut nous
» marquer plus d'amitié, ni parler d'une ma-
» nière plus obligeante. Il nous promet de faire
» tout ce qu'il pourroit pour nous rendre
» service, et nous offrit de nous laisser quel-
» qu'un de ses gens pour nous conduire où
» nous voudrions aller. Il m'a prié instamment
» de vous assurer qu'on seroit content de la

» manière dont il en useroit. Il s'appelle *Tchen-*
» *lao-ye*, et signe *Tchen-loung* dans ses billets
» de visite. On lui donna bien à dîner, et à
» trois autres mandarins qui l'accompagnoient.
» Notre manière de manger leur plut, et ils
» trouvèrent les liqueurs qu'on leur servit très
» bonnes. Sur les trois heures, il retourna à
» galère, et nous le saluâmes de trois coups
» de canon, qui firent grand peur aux Chinois
» qui l'accompagnoient; aussi étoient-ils de
» bonne poudre. Un quart d'heure après,
» nous allâmes, M. de la Rigaudière et moi, lui
» rendre visite. Nous fûmes salués en arrivant
» de trois coups de canon, et de trois autres
» en sortant. Nous lui fîmes notre présent. Il
» partit sur les neuf heures du soir pour s'en
» retourner; et nous saluâmes encore sa ga-
» lère de trois coups de canon. Au reste, vous
» serez bien aise d'apprendre que nous sommes
» ici dans l'abondance; c'est apparemment un
» effet de vos soins. Les bœufs ne nous coûtent
» que quatre francs, la douzaine d'œufs un
» sou, les poulets autant; jugez combien il s'en
» mange parmi nos matelots. On va librement
» à la chasse; les sangliers, les cerfs, les faons,
» les perdrix et les bécassines viennent souvent
» sur la table de M. de la Rigaudière. Dieu
» semble dédommager nos Messieurs de leurs

» peines passées par l'abondance qu'il leur
» fait trouver ici. »

Voilà, mon révérend père, quelle a été la demeure de l'Amphitrite dans le port de Quanchedu-voan, près de la rivière de Simen-kian, à neuf lieues de la petite ville d'Out-tchuen. Le P. Contancin fit, pendant tout ce temps-là, mission dans le vaisseau à son ordinaire, assidu auprès des malades pour les assister et les consoler, prêchant l'équipage tous les dimanches, et lui donnant les autres secours spirituels. Je lui recommandois toujours sa santé. « Ma santé est à Dieu, m'écrivit-il en me répondant sur ce point, et par cette raison elle me doit être chère, je fais tout ce que vous m'avez ordonné pour la conserver. Si nos pères qui sont à Canton exécutoient vos ordres aussi exactement, ils se porteroient beaucoup mieux. Au nom de Dieu, qu'ils ne pensent point à me venir délivrer; et qu'ils soient contents de me voir demeurer ici quelque temps plus qu'eux. J'y fais la volonté de Dieu, et par ce motif, j'y demeurerois avec plaisir toute ma vie. »

Quoique le P. Contancin pensât depuis long temps à se consacrer à la conversion des infidèles, il n'obtint permission de venir avec moi

à la Chine, que trois jours avant mon départ de Paris. C'étoit le plus jeune de mes compagnons : cependant on peut dire de lui, qu'il n'a pas été le moindre des Apôtres, s'il est permis de se servir ici de cette expression. Il a fait de grands biens sur l'Amphitrite ; et l'on m'en a dit beaucoup de particularités, qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici.

Je ne vous ai rien dit, mon révérend père, de quelques autres établissemens que nous avons encore faits à la Chine ; il faut attendre que nous y soyons en paix, et que le christianisme y prenne racine. Je ne dirai rien non plus des biens que Dieu a opérés par le ministère de quelques-uns de mes compagnons, qui demeurent avec nos pères Portugais, et qui les aident dans leurs missions. Le P. de Visdelou a rendu des services considérables à l'Église dans la capitale de Fo-kien, où il a remis dans le devoir plusieurs chrétiens qui s'en étoient écartés. Le P. Beauvollier continue à les entretenir dans la paix par ses conseils et par ses prédications. C'est un missionnaire qui a de grands talens, qui sait plusieurs langues orientales, et qui s'applique à la connoissance des caractères et des livres chinois. Ce que je ne dois point omettre, ce sont les saintes dispositions dans lesquelles j'ai laissé les derniers de

nos missionnaires qui sont venus à la Chine. Dieu, qui les a appelés à la vie apostolique, les y préparoit depuis long-temps par la pratique des vertus solides. Voici ce que quelques-uns d'eux ont écrit en divers temps, au père supérieur général de notre mission. Je ne les nommerai point, de crainte de leur faire de la peine; mais il n'y a que du bien à manifester en général les grâces que Dieu leur a faites, principalement celles qui édifient, et qui nous excitent à les imiter.

« L'unique grâce que je vous demande, dit
» l'un d'eux, c'est de me donner tout ce qu'il
» y aura de plus pénible et de plus mortifiant
» dans la mission, soit pour l'esprit, soit pour
» le corps. Ce n'est point une ferveur passa-
» gère qui me fait parler ainsi; il y a long-
» temps que Dieu m'a mis dans la disposition
» de souhaiter et de chercher en effet ce qu'il
» y a de plus difficile. Si je ne regardois que
» moi-même, je ne parlerois pas ainsi, je con-
» nois trop ma foiblesse : mais celui en qui
» j'ai mis ma confiance, et pour l'amour de
» qui je suis venu en cette mission, peut
» tout; ainsi j'espère tout de lui. Si vous avez
» donc quelque endroit où il faille marcher,
» jeûner, souffrir le froid ou le chaud, je crois,
» mon révérend père, que c'est ce qui me con-

» vient. Dieu m'a donné des forces qui me
» mettent en état de soutenir les fatigues plus
» aisément qu'un autre. Je vous parle comme
» à mon supérieur, afin que vous puissiez plus
» facilement disposer de moi. Je serai bien
» partout où vous m'enverrez, parce que je
» trouverai Dieu partout. Je vous prie seule-
» ment de me regarder comme un missionnaire
» qui veut tout sacrifier à Dieu, et qui prétend
» ne s'épargner en rien pour sa gloire.

» J'aurois souhaité, dit un autre, que vous
» ne m'eussiez pas laissé le choix d'aller en
» l'une ou en l'autre des deux missions que
» vous me marquez, mais que vous m'eussiez
» déterminé. Je n'ai quitté la France que pour
» obéir à Dieu; et je serois fâché de suivre à
» la Chine, où sa Providence m'a conduit,
» d'autre mouvement que celui de l'obéis-
» sance. J'espère que vous voudrez bien doré-
» navant me donner ce mérite et cette conso-
» lation, sans consulter mes inclinations. Je
» vous conjure donc, mon révérend père, par
» la tendresse et par le zèle que vous avez
» pour vos inférieurs, et pour leur avance-
» ment spirituel, de m'accorder toujours cette
» grâce. Vous aurez la bonté de me donner vos
» ordres, et j'aurai le plaisir de les exécuter.

» Je suis venu à la Chine, écrit un troisième,

» dans la résolution de m'abandonner entiè-
» rement entre les mains de mes supérieurs ,
» également déterminé à recevoir tout , et à
» ne rien demander. Ainsi vous pouvez dis-
» poser de moi pour les provinces du nord ,
» ou pour celles du midi , de la manière et
» dans le temps qu'il vous plaira. Partout où
» vous me mettrez , je m'y croirai placé de la
» main de Dieu , et je ne penserai qu'à l'y
» servir , et qu'à lui être fidèle le reste de mes
» jours.

» Je vous supplie , dit encore un autre ,
» d'être persuadé que , quoique je sois celui
» de tous les missionnaires qui apporte le moins
» de vertu à la Chine , je ne céderai néanmoins
» à aucun , avec la grâce de Dieu , sur ce point
» de ne souhaiter jamais aucun lieu ni aucun
» emploi particulier. S'il y a quelque occupa-
» tion plus pénible , je crois qu'elle me convient
» mieux qu'à personne pour plus d'une raison.
» Enfin je suis , grâces au Seigneur , dans la dis-
» position de ne me regarder point moi-même ,
» mais d'aller partout où vous jugerez qu'il y
» aura plus à travailler pour le salut des âmes
» et pour la plus grande gloire de Dieu. — Je
» ne refuserai jamais ni la peine , ni le travail ,
» dit le même dans une autre lettre ; Dieu m'a
» donné tant de force jusqu'ici , que je ne crains

rien davantage que de ne pas m'abandonner
assez entre les mains de sa Providence.»

Plaise à Dieu de conserver dans ces sentiments les missionnaires qui nous sont venus déjà, de les communiquer à ceux qui viendront, et de les perpétuer parmi nous. Cette indifférence des lieux paroît nécessaire, quand le désir de convertir les ames est le seul motif qui nous amène dans ces missions; car nous ne savons pas où sont ces ames que Dieu veut sauver par notre ministère, et pour l'amour desquelles il nous a appelés aux missions, conservés dans les voyages et conduits heureusement au port. *Ecce gentem quam nesciebas vocabis* (Is. 55). Ne peut-on pas expliquer ainsi la parole du Prophète? « Les peuples que
vous appellerez vous sont entièrement in-
connus. Ce ne sont point ceux que vous
pensez, et moins encore ceux auxquels vos
inclinations se portent. J'ai d'autres pensées
que vous; autant que le ciel est éloigné de la
terre, autant mes vues et mes desseins sur-
passent toutes vos lumières. »

C'est souvent une rencontre imprévue à notre égard, mais réglée par la Providence, qui est cause de la conversion d'un infidèle; c'est une affliction qui le frappe subitement, c'est l'extrémité d'une dernière maladie, c'est un

détoûr qui nous oblige contre nos vûes de passer une fois par un certain endroit. Comment se trouver justement dans ces moments favorables, et dans ces temps de salut pour eux, si ce n'est Dieu lui-même qui nous y mène comme par la main? Le salut non seulement d'un simple particulier, mais le salut d'une province entière est souvent attaché à ces sortes d'événements inopinés. Laissons-nous donc toujours conduire, et Dieu nous conduira toujours comme il faut.

Je finirois ici cette lettre, qui ne vous paroitra déjà peut-être que trop longue, mon révérend père, si je ne croyois vous faire plaisir, en vous donnant quelques éclaircissements sur une ou deux difficultés que des personnes de vertu me proposèrent au sujet de ces missions, en mon dernier voyage de France. Vous allez vêtus de soie à la Chine, me disoient-ils, et vous ne marchez pas à pied par les villes, mais vous allez en chaise. Les Apôtres prêchoient ils l'évangile de cette manière; et peut-on garder la pauvreté religieuse en portant des habits de soie? Dans l'idée de ces personnes, dont j'honore la vertu, aller prêcher Jésus-Christ aux Chinois, et aller nu-pieds, le bourdon à la main, c'étoit une même chose.

Je ne sais pas s'ils prétendent en effet qu'il est libre à la Chine d'aller avec cet habillement, et que les Chinois s'en convertiroient plus facilement, c'est néanmoins la première chose dont il faudroit convenir. *Nemo enim nostrum sibi vivit*, dit l'Apôtre (Rom. 14); car ce n'est point pour lui-même, mais pour gagner des âmes à Dieu qu'un missionnaire vit dans ces pays infidèles. Il doit régler ses vertus et toute sa conduite par rapport à cette fin. Saint Jean-Baptiste portoit un gros cilice pour vêtement, et accompagnoit sa prédication d'un jeûne très rigoureux, parce qu'avec ces austérités il touchoit et convertissoit les juifs. La manière de vivre de Notre-Seigneur, pendant le temps de sa prédication, fut toujours plus conforme aux usages ordinaires des hommes. Saint Paul se faisoit tout à tous, *per infamiam et bonam famam* (II. Cor. 6). Il recevoit également l'honneur et la confusion, quand par ces moyens il pouvoit faire plus de bien. *Scio et humiliari, scio et abundare*, dit-il, *satiari et esurire, abundare et penuriam pati* (Philip. 4). Sa vertu ne consistoit pas à vivre seulement dans le mépris et dans la disette; mais quand les peines intérieures venoient, à savoir les souffrir patiemment; et quand l'occasion se présentoit de procurer la gloire de Dieu par des voies

plus douces, à ne les refuser pas non plus. C'est cette science que les hommes apostoliques, à l'exemple de saint Paul, doivent savoir, et qu'ils ne peuvent ignorer ou négliger dans les missions, sans être responsables du salut de plusieurs ames.

Grâces à Dieu, nos missionnaires de la Chine sont les frères de ceux qui vont nu-pieds en habit de pénitents, et qui gardent un jeûne si austère dans les missions de Maduré; de ceux qui suivent dans les forêts du Canada les Sauvages au milieu des neiges, supportant le froid et la faim. Quand nous étions en France eux et nous, et que nous pressions les uns et les autres nos supérieurs de nous envoyer dans les missions éloignées, on ne remarquoit pas plus de régularité, de mépris du monde, de zèle ni de ferveur en ceux qui se destinoient au Canada, qu'en ceux qui demandoient la mission de la Chine. On ne peut donc pas dire raisonnablement que ce soit par manque de mortification, que ceux-ci n'observent pas les mêmes austérités extérieures dans leur mission, de même que ce n'est point par relâchement que les missionnaires de Canada mangent de la viande, pendant que ceux de Maduré n'en mangent jamais. Ce qui est bon et suffisant en un pays pour y faire recevoir l'évangile, ne vaut

rien quelquefois, ou ne suffit pas en un autre.

Nos premiers missionnaires, à leur entrée dans la Chine, avoient d'abord assez d'envie d'y porter, comme dans les autres missions, des habits pauvres, et qui marquent leur détachement du monde. L'illustre Grégoire Lopez, évêque de Basilee, entre autres, m'a souvent dit que le F. Mathieu Ricci, fondateur de cette mission, vécut ainsi les premières années, et qu'il demeura sept ans avec les bonzes, portant un habit peu différent du leur, et vivant très pauvrement. Les bonzes l'aimoient tous, à cause de sa douceur et de sa modestie; ils honoroient sa vertu; il apprit d'eux la langue et les caractères chinois; mais durant ce temps-là il ne convertit presque personne. Les sciences de l'Europe étant nouvelles alors à la Chine, quelques mandarins eurent avec le temps la curiosité de le voir; il leur plut, parce qu'il avoit un air respectueux et insinuant: quelques-uns satisfaits de sa capacité le prirent en affection, et commencèrent à lui parler plus souvent. Ayant appris de lui, dans la conversation, le grand motif de sa venue, qui étoit de prêcher à la Chine la loi de Dieu, dont il leur expliqua les principales vérités, ils louèrent son dessein; mais ce furent eux qui lui conseillèrent de changer de ma-

nière. « Dans l'état où vous êtes, lui disoient-ils, peu de gens vous écouteront; on ne vous souffrira pas même long-temps à la Chine. Puisque vous êtes savant, vivez comme nos savants, alors vous pourrez parler à tout le monde. Les mandarins, accoutumés à considérer les gens de lettres, vous considéreront aussi; ils recevront vos visites; le peuple vous voyant honoré d'eux vous respectera, et écoutera vos instructions avec joie. » Le père qui avoit déjà éprouvé que tout ce qu'ils disoient étoit vrai (car il sentoit bien qu'il avançoit peu, et qu'il perdoit presque son temps), après avoir prié Dieu et consulté ses supérieurs, suivit le conseil des mandarins. Voilà, disoit M. de Basilee, la raison pourquoi les premiers missionnaires de votre Compagnie changèrent leur manière d'agir, et se mirent à la Chine sur le pied des gens de lettres. Il les louoit d'avoir pris ce parti, l'unique et le véritable qu'on peut prendre, ajoutoit-il, si l'on veut pouvoir y prêcher l'évangile et y établir la religion.

Cinquante ans après, lorsque nos missionnaires avoient déjà formé une chrétienté nombreuse, les religieux de saint François et de saint Dominique, attirés par le désir de gagner des ames à Jésus-Christ, passèrent des Philip

pine
pas
crus
relig
préc
rite
prise
n'en
qu'il
vent
cipa
des
raux
à viv

Il

enco
Fran
veni
leur
com
Eur
à s'
Pek
fit c
le p
I
les
vier

pinés à la Chine; mais, soit qu'ils ne sussent pas le chemin que nous avons pris, ou qu'ils crussent mieux faire en portant leur habit de religieux, ils allèrent ainsi le crucifix à la main prêcher la foi dans les rues. Ils eurent le mérite de souffrir beaucoup, d'être battus, emprisonnés, et renvoyés dans leur pays; mais ils n'eurent pas la consolation de faire le bien qu'ils avoient espéré. Ils l'éprouvèrent si souvent, et toujours au préjudice de leur principal dessein, que d'un avis commun et par des ordres réitérés de leurs supérieurs généraux, ils se déterminèrent enfin à s'habiller et à vivre comme nous.

Il n'y a que deux ans que nous avons encore vu trois ou quatre religieux de saint François, arrivés d'Italie, qui vouloient revenir à ces premières manières, et porter leur habit pauvre et grossier dans la mission, comme ils font avec tant d'édification en Europe. Leurs confrères furent les premiers à s'opposer à cette résolution. M. l'évêque de Pekin, religieux de leur ordre lui-même, les fit changer deux ans après, et les a mis sur le pied des autres missionnaires.

L'état des gens de lettres est donc celui que les missionnaires doivent prendre quand ils viennent à la Chine; et l'on n'en sauroit

disconvenir, après tant d'expériences : car tous les religieux qui l'ont pris après nous ne se croyoient pas obligés de nous imiter ; on peut même dire qu'ils étoient plus portés à s'opposer à nos manières qu'à s'y conformer, principalement en ce point. Si les Chinois nous regardent véritablement comme des gens de lettres et des docteurs d'Europe, qui sont des noms honorables et qui conviennent à notre profession, et que nous prenions cet état, il faut par nécessité que nous en gardions toutes les bienséances, que nous ayons des habits de soie, et que nous nous servions de chaises comme eux, lorsque nous sortons de la maison pour aller en visite.

Quand nous n'aurions pas même cette raison particulière, il faudroit en user ainsi pour se conformer à la coutume générale du pays : car les gens du commun portent tous des habits de soie, et vont en chaise quand ils veulent visiter quelqu'un. Cela ne passe point pour grandeur ni pour vanité parmi eux, mais pour une marque qu'on honore les personnes auxquelles on rend visite, et qu'on n'est pas dans la nécessité, ni d'une condition méprisable. En Europe, l'usage des soies ne devoit être que pour les grands et pour les riches ; ce sont ordinairement des habits de prix ; il ne faut

pas s'étonner s'ils ne conviennent jamais à la pauvreté d'un religieux : mais les gens du commun et les valets mêmes, pour la plupart, portent des habits de soie à la Chine. C'est sur ces idées, et non sur celles que nous avons en France, qu'il faut se régler, et que les personnes de vertu dont j'ai parlé doivent examiner nos missionnaires, sans croire facilement qu'après avoir commencé par l'esprit ils veuillent finir par la chair, ni qu'ils s'amolissent dans un pays où ils sont venus par le seul désir de vivre dans une grande perfection, et de souffrir beaucoup en travaillant pour la gloire de Jésus-Christ.

Je n'ai parlé que par rapport aux visites : car dans la maison, où les Chinois s'habillent comme ils veulent, les missionnaires vivent très pauvrement, et ne se servent que des étoffes les plus communes. Ils vont à pied, lorsqu'ils parcourent les villages en faisant leurs missions. Quelques-uns même marchent à pied dans les villes en diverses occasions ; ce qui peut avoir ses dangers pour la religion : car outre les railleries et les paroles de mépris qu'ils s'attirent, et qui assurément ne disposent pas les Chinois à les écouter, ils doivent se souvenir que les missionnaires ne sont que tolérés à la Chine, et qu'il ne faut s'y montrer

que rarement en public, de peur que les mandarins choqués de les voir en si grand nombre, ou même de les voir souvent, ne se mettent dans l'esprit qu'ils sont trop hardis et qu'il faut en avertir la cour. Cette considération oblige les missionnaires à prendre de grandes précautions, et à garder beaucoup de mesures. J'avouerais, si l'on veut, que ce ne seroit pas tout à fait la même chose, si quelqu'un avoit reçu de Dieu le don de faire des miracles comme les apôtres, et comme saint François-Xavier. Un missionnaire revêtu de ce pouvoir, iroit à pied le bourdon à la main, avec tel habit qu'il voudroit, par toutes les villes de la Chine. Les peuples attirés par le bruit de ses prodiges, accourroient en foule pour le voir et pour l'entendre; ils le respecteroient, ils seroient dociles à ses paroles, ils admireroient sa pauvreté, parce qu'ils croiroient qu'il ne tient qu'à lui d'être riche. Mais quand il se trouveroit quelque homme de ce caractère, il ne faut pas croire que les autres missionnaires, à qui Dieu ne donneroit pas le même pouvoir, et qui voudroient cependant garder une pareille conduite, trouvassent dans les peuples le même respect et la même docilité à les écouter.

Le plus sûr, mon révérend père, est donc

de s
la m
expe
fruit
ligio
pou
de l
d'Eu
de s
à la
mes
don
On
ter l
plus
pas
nite
van
de t
qui
inté
fère
de
fon
tou
inst
nor
con

de s'en tenir aux coutumes introduites dans la mission avec tant de sagesse. On voit, par expérience, qu'elles ont fait déjà beaucoup de fruit. Quand on aura établi solidement la religion par ce moyen, la religion à son tour pourra mettre les missionnaires dans la liberté de les quitter, et de reprendre les manières d'Europe autant qu'ils voudront. Si les habits de soie déplaisent, il n'en faut jamais porter à la maison, ni quand on est seul avec ses domestiques; et quand on va en ville, que ceux dont on se sert soient toujours très modestes. On peut même, sous une étoffe de soie, porter la hairé et le cilice, selon la pratique de plusieurs saints missionnaires. Enfin il n'est pas nécessaire d'être revêtu d'un habit de pénitence pour être saint, et pour prêcher l'évangile. Combien y a-t-il d'excellents religieux de tous les ordres, dans les pays hérétiques, qui soutiennent avec un zèle admirable les intérêts de Jésus-Christ, et qui portent indifféremment toutes sortes d'habits! Il y a plus de cent ans que la mission de la Chine est fondée; il y est venu des missionnaires de toutes les nations de l'Europe, et de différents instituts; aucun d'eux, grâces à Dieu, n'a renoncé à la foi jusqu'à présent; aucun n'y a commis une action scandaleuse, qui ait desho-

noré la religion : c'est une grâce particulière que Dieu a faite à la mission de la Chine. Il faut donc, ou que la vie qu'on y mène ne porte pas au relâchement, ou que les occasions de se perdre y soient rares, ou que Dieu y protège d'une manière particulière les ouvriers évangéliques. De quelque principe que cela vienne, c'est toujours une justification de notre conduite, et un grand motif pour exciter les hommes apostoliques à y venir travailler à la conversion des ames, sur les traces des premiers fondateurs de la mission.

Je ne parle point de la mortification de l'humeur et des inclinations naturelles, ce qui est la vraie mortification que les saints ont tant recommandée, et qui dans cette mission est si nécessaire, que sans elle on n'y fera rien de grand pour la gloire de Dieu, et l'on n'y pourra même perséverer long-temps. Un Européen est naturellement vif, ardent, empressé, curieux. Quand on vient à la Chine, il faut absolument changer sur cela, et se résoudre à être toute sa vie doux, complaisant, patient et sérieux : il faut recevoir avec civilité tous ceux qui se présentent, leur marquer qu'on les voit avec joie, et les écouter autant qu'ils le souhaitent, avec une patience inaltérable; leur proposer ses raisons avec douceur,

sans élever sa voix ni faire beaucoup de gestes : car on se scandalise étrangement à la Chine, quand on voit un missionnaire d'une humeur rude et difficile. S'il est brusque et emporté, c'est encore pis ; ses propres domestiques sont les premiers à le mépriser et à le décrier.

Il faut encore renoncer à toutes les satisfactions et à tous les divertissemens de la vie. Un missionnaire qui est seul dans les provinces, ne sort jamais de sa maison que pour administrer les sacrements aux malades, ou pour aller dans les villages faire sa mission en certains temps. Les visites sont rares à la Chine ; on ne peut s'entretenir qu'avec ceux qui ont déjà embrassé la foi, et avec les catéchumènes, auxquels on parle seulement de la loi de Dieu. Il faut demeurer seul le reste du temps, et s'occuper à prier ou à étudier. C'est pour cette raison que les gens qui aiment l'étude, s'accommodent mieux de cette mission, que ceux qui n'y ont pas d'inclination.

Enfin un air sérieux et grave, est celui qu'un missionnaire doit prendre et retenir inviolablement jusque dans l'intérieur de sa maison, s'il veut que les Chinois l'estiment, et que ses paroles fassent impression sur leurs esprits. C'est pour cela que le P. Jules Aleni, un des plus grands hommes qui aient travaillé

dans cette mission , quand les chrétiens le venoient voir , quelqu'habitude qu'il eût avec eux , prenoit toujours un habit de visite pour leur parler. Par cet extérieur composé , il leur inspiroit d'abord du respect ; et par sa douceur et son affabilité dans la conversation , il s'attiroit ensuite leur estime et leur confiance. Quand il leur distribuoit des peintures de dévotion ou des médailles , il les conduisoit à la sacristie ; et là , prenant son surplis et les faisant mettre à genoux , il leur expliquoit avec quel respect et avec quelle vénération ils doivent recevoir et garder ces saintes images. Pour moi , j'admire infiniment dans cet illustre missionnaire , non seulement le soin qu'il prenoit de les instruire , mais encore cette application continuelle à garder à l'extérieur tout ce qui pouvoit lui attirer le respect , l'attention et l'estime des Chinois , comptant pour rien la gêne particulière que lui donnoient de pareils assujettissemens.

On voit par-là , mon révérend père , que nos intentions sont droites et saintes à la Chine ; et que nous n'y vivons pourtant pas sans mortification. Avec cela , il faut avouer que c'est de toutes les missions celle où les ouvriers évangéliques vivent le plus honorablement. Les grands seigneurs et le peuple les estiment

et les considèrent. Mais c'est une grâce de Dieu que nous ne saurions assez reconnoître, et que nous rapportons au bien de la religion autant qu'il nous est possible : car Dieu sait si nous avons quelqu'autre fin. C'est pour cette fin unique que nous étudions, que nous travaillons, que nous faisons des courses pénibles, que nous souffrons, et que nous exposons nos vies à plusieurs dangers, sans cesser jamais qu'à la mort, d'employer ce que nous avons de forces et de talents, pour avancer un si glorieux dessein. *Inpendam et superinpendar ipse*, dit saint Paul (II. Cor. 12) : *Pour lui, je sacrifierai tout, et je me sacrifierai moi-même.*

J'aurai l'honneur de vous entretenir sur divers moyens de rendre cette mission encore plus florissante, et d'aider les missionnaires qui y travaillent. Personne ne demande rien pour soi; mais si nous parlons pour l'œuvre de Dieu, nous sommes persuadés que ceux qui aiment Jésus-Christ, et qui s'intéressent au salut des âmes, comme vous faites, seront disposés à nous entendre. Le démon met tout en œuvre pour détruire cette mission, et pour en empêcher le progrès. Il voit que les âmes se perdent ailleurs à centaines, et à la Chine à millions; que les peuples n'ont, dans aucun autre pays, tant de disposition à embrasser la

foi, et les missionnaires tant d'avantage pour la faire recevoir. Cet ennemi de notre salut voudroit qu'un si grand empire fût tout à lui. Nous voulons que Jésus-Christ en soit le maître. Nous combattons et nous souffrons pour l'y faire connoître et pour l'y faire régner. Puisse le Ciel bénir des intentions si justes, et continuer de répandre sur nous ses plus précieuses bénédictions! En attendant l'honneur de vous voir, je me recommande à vos saintes prières, et je suis avec un très profond respect, etc.

LETTRE

Du P. Jean-Paul Gozani, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Joseph Suarez, de la même Compagnie. (Traduite du portugais).

A Cai-song-fou, capitale de la province de Henan à la Chine, le 5 novembre 1704.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

APRÈS avoir passé deux mois à la visite des chrétiens de Kaei-te-fou, de Loye-hien, et

de Fou-keou-kien, où par la miséricorde de Dieu la religion s'établit de jour en jour, je trouvai à mon retour les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous remercie de m'avoir mandé des nouvelles de votre santé, et de m'avoir appris l'heureuse découverte que vous avez faite dans vos archives de pièces importantes pour l'éclaircissement de la vérité.

¹ Les originaux des pièces dont on parle ici furent trouvés dans les archives du collège de Pekin le 30 juillet 1704. Les Jésuites de la Chine ont fait imprimer ces pièces à Pekin même, après en avoir montré les originaux à un vicaire apostolique, et au secrétaire de M. l'évêque de Pekin. Voici le catalogue de ces pièces, qui sont écrites en portugais.

1^o Lettre du P. Dominique Navarrette, jacobin, écrite le 29 septembre 1669, au P. Antoine de Gouvea, vice-provincial de la Compagnie de Jésus à la Chine. Cette lettre est imprimée en français à la page 275 de la première édition de l'éclaircissement donné à M. le duc de Maine, sur les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts.

2^o Copie de quelques points arrêtés dans une assemblée des pères de la Compagnie de Jésus en la ville de Ham-tcheou, capitale de la province de Tche-kiam, en avril 1642. Cette pièce est imprimée en français dans le même éclaircissement, page 278.

3^o Réponse du P. Antoine de Gouvea, vice-provincial des Jésuites de la Chine, sur les deux précé-

Pour ce qui regarde ceux qu'on appelle ici *Tiao-kin-kiao*, il y a deux ans que j'allai les voir, dans la pensée que c'étoient des juifs, et dans la vue d'y chercher l'ancien Testament. Mais comme je n'ai aucune connoissance de la langue hébraïque, et que je trouvai de grandes difficultés, j'abandonnai cette entreprise, dans la crainte de n'y pas réussir. Néanmoins depuis que vous m'avez marqué que je vous ferois plaisir de m'informer de ces gens-là, j'ai obéi à vos ordres, et je l'ai fait avec tout le

dents écrits du P. Navarrette, jacobin. Cette pièce est imprimée en français dans le même éclaircissement, page 284.

4° Lettre du P. Dominique-Marie de Saint-Pierre, jacobin, écrite le 4 octobre 1669, au P. Antoine de Govea. Cette pièce est imprimée en français dans le même éclaircissement, page 293. On trouve cet éclaircissement à la fin de l'Histoire de l'édit de l'empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, imprimée chez Anisson en 1698.

5° Lettre du P. Michel de Angelis, de l'ordre de Saint Augustin, gouverneur de l'évêché de Macao, au P. Antoine de Govea, sur la fuite du P. Navarrette de sa prison de Canton.

6° Attestation donnée le 16 décembre 1680, par Dom Vasco Barbosa de Mello, contre quelques faussetés rapportées dans les livres du même P. Navarrette. Ces deux dernières pièces n'ont point encore été traduites en français, ni imprimées en Europe.

soin et toute l'exactitude dont je suis capable.

Je leur fis d'abord amitié; ils y répondirent, et ils eurent l'honnêteté de me venir voir. Je leur rendis leur visite dans leur *Li-pai-sou* (leur synagogue), où ils étoient tous rassemblés, et où j'eus avec eux de longs entretiens. Je vis leurs inscriptions, dont les unes sont en chinois, et les autres en leur langue. Ils me montrèrent leurs *Kims* (livres de religion), et ils me laissèrent entrer jusque dans le lieu le plus secret de leur synagogue, où il ne leur est pas permis à eux-mêmes de pénétrer. C'est un endroit réservé à leur *Cham-Tiao* (chef de la synagogue), qui n'y entre qu'avec un profond respect.

Il y avoit sur des tables treize espèces de tabernacles, dont chacun étoit environné de petits rideaux. Le sacré *Kim* de Moïse (le Pentateuque), étoit renfermé en chacun de ces tabernacles, dont douze représentoient les douze tribus d'Israël, et le treizième, Moïse. Ces livres étoient écrits sur de longs parchemins, et pliés sur des rouleaux. J'obtins du chef de la synagogue, qu'on tirât les rideaux d'un de ces tabernacles, et qu'on dépliât un de ces parchemins, ce qu'on fit. Il me parut être écrit d'une écriture très nette et très distincte. Un de ces livres fut heureusement

sauvé de la grande inondation du fleuve *Hoamho* ou fleuve Jaune, qui submergea la ville de Cai-song-fou, capitale de cette province. Comme les lettres de ce livre ont été mouillées, et qu'elles sont presque à demi-effacées, ces Juifs ont eu soin d'en faire faire douze copies, qu'ils gardent soigneusement dans les douze tabernacles dont je viens de parler.

On voit encore en deux autres endroits de cette synagogue plusieurs anciens coffres, où ils conservent avec soin un grand nombre de petits livres, dans lesquels ils ont divisé le Pentateuque de Moïse, qu'ils appellent *Takim*, et les autres livres de leur loi. Ils se servent de ces livres pour prier; ils m'en montrèrent quelques-uns, qui me parurent être écrits en hébreu, les uns neufs, et les autres vieux et à demi-déchirés. Tous ces livres sont conservés avec plus de soin que s'ils étoient d'or ou d'argent.

Il y a au milieu de leur synagogue une chaire magnifique et fort élevée, avec un beau coussin brodé; c'est la chaire de Moïse, dans laquelle les samedis et les jours les plus solennels, ils mettent le livre du Pentateuque, et en font la lecture. On y voit aussi un *Vansui-pai*, ou tableau, où est écrit le nom de

l'Empereur, mais il n'y a ni statues, ni images. Leur synagogue regarde l'occident, et quand ils prient Dieu ils se tournent de ce côté-là, et ils l'adorent sous les noms de *Tien*, de *Cham-tien*, de *Cham-ti*, de *Teao-van-voe-tche*, c'est-à-dire, Créateur de toutes choses ; et enfin de *Van-voe-tchu-toai* (Gouverneur de l'univers). Ils me dirent qu'ils avoient pris ces noms des livres chinois, et qu'ils s'en servoient pour exprimer l'Être suprême et la première cause.

En sortant de la synagogue, on trouve une salle que j'eus la curiosité de voir. Je n'y remarquai qu'un grand nombre de cassolettes. Ils me dirent que c'étoit le lieu où ils honoroient leurs *Chim-gias*, ou les grands hommes de leur loi. La plus grande de ses cassolettes, qui est pour le patriarche Abraham, le chef de leur loi, est au milieu de cette salle. Après celle-là, sont celles d'Isaac, de Jacob et de ses douze enfants, qu'ils appellent *Chel-cum-pai-se* (les douze lignées ou tribus d'Israël) ; ensuite sont celles de Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Esdras, et de plusieurs autres personnes illustres, soit hommes, soit femmes.

Quand nous sortîmes de ce lieu-là, on nous conduisit en la salle des hôtes, pour nous entretenir. Comme les titres des livres de l'ancien Testament étoient écrits en hébreu à la

fin de ma Bible, je les montrai au *Cham-kiao*: il les lut, quoiqu'ils fussent assez mal écrits, et il me dit que c'étoient les noms de leur *Chin-kin* ou Pentateuque. Alors prenant ma Bible, et le *Cham-kiao* son *Beresith* (c'est ainsi qu'ils appellent le livre de la Genèse), nous confrontâmes les descendants d'Adam jusqu'à Noé, avec l'âge de chacun d'eux, et nous trouvâmes entre l'un et l'autre une parfaite conformité. Nous parcourûmes ensuite en abrégé les noms et la chronologie de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome, ce qui compose le Pentateuque de Moïse. Le chef de la synagogue me dit qu'ils appeloient ces cinq livres *Beresith*, *Veelesemoth*, *Vaicra*, *Vaiedaber* et *Haddebarin*, et qu'ils les divisent en cinquante-trois volumes: la Genèse en douze volumes, l'Exode en onze, et les trois livres suivants en dix volumes chacun, qu'ils appellent *Kuen*. Ils m'en ouvrirent quelques-uns, et me les présentèrent à lire; mais ne sachant pas l'hébreu, cela fut inutile.

Les ayant interrogés sur les titres des autres livres de la Bible, le chef de la synagogue me répondit en général qu'ils en avoient quelques-uns; mais que les autres leur manquoient, et qu'il y en avoit qu'ils ne connoissoient pas.

Quelques-uns des assistants m'ajoutèrent qu'il s'étoit perdu quelques livres dans l'inondation du fleuve Jaune, dont j'ai parlé. Pour compter sûrement sur ce que je viens de rapporter, il seroit nécessaire de savoir la langue hébraïque.

Ce qui me surprend davantage, c'est que leurs anciens rabbins aient mêlé plusieurs contes ridicules avec les véritables faits de l'Écriture, et cela jusque dans les cinq livres de Moïse. Ils me dirent à ce sujet de si grandes extravagances, que je ne pus m'empêcher d'en rire; ce qui me fit soupçonner que ces juifs pourroient bien être des talmudistes, qui corrompent le sens de la Bible. Il n'y a qu'un homme habile dans l'Écriture et dans la langue hébraïque, qui puisse démêler ce qui en est.

Ce qui me confirme dans le soupçon que j'ai formé, c'est que ces juifs m'ajoutèrent, que sous le *Min-chao*, ou la dynastie de la famille de *Taming*, le père *Hi-lo-te* (c'est le P. Rodriguez de Figuerodo); et sous le *Chin-chao*, ou la dynastie de la famille aujourd'hui régnante, le P. *Ngan-li-ke* (c'est le P. Chrestien Enriquez, desquels la mémoire est ici en vénération), allèrent plusieurs fois à leur synagogue pour traiter avec eux; mais comme ces deux savants hommes ne se mirent pas en peine

d'avoir un exemplaire de leur bible, cela me fait croire qu'ils la trouvèrent corrompue par les tamuldistes, et non pas pure et sincère comme elle étoit avant la naissance de Jésus-Christ.

Ces juifs, qu'on appelle à la Chine *Tiao-hin-kiao*, soit qu'ils soient tamuldistes ou qu'ils ne le soient pas, gardent encore plusieurs cérémonies de l'ancien Testament; par exemple la circoncision, qu'ils disent avoir commencé au patriarche Abraham, ce qui est vrai; les azimes, l'agneau pascal, en mémoire et en action de grâce de la sortie d'Égypte et du passage de la mer Rouge à pied sec; enfin le sabbat, et d'autres fêtes de l'ancienne loi.

Les premiers juifs qui parurent à la Chine, ainsi qu'ils me le racontèrent, y vinrent sous le *Ham-chao* ou la dynastie des *Han*. Ils étoient dans les commencements plusieurs familles; mais leur nombre étant diminué, il n'en

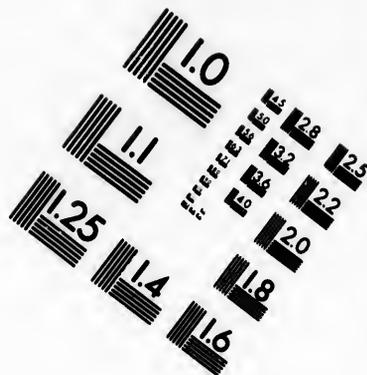
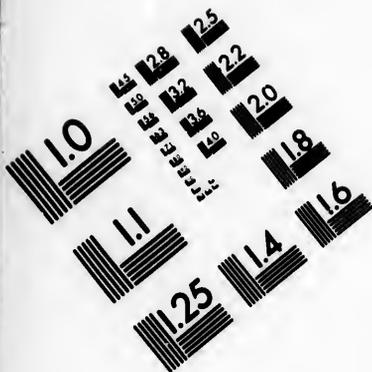
Des vingt-deux familles qui ont possédé l'empire de la Chine depuis le grand *Hoan-ti*, c'est-à-dire depuis l'an 2697, avant la naissance de Jésus-Christ jusqu'à présent, la famille de *Han* est la cinquième, et l'une des plus illustres, puisqu'elle a donné vingt-sept empereurs à la Chine, et qu'elle a gouverné cet empire pendant 426 ans, depuis l'année 206 avant la naissance de Jésus-Christ, jusqu'à l'année 220 après sa naissance.

reste présentement que sept, dont voici les noms : *Thao*, *Kin*, *Che*, *Cao*, *Theman*, *Li* et *Ngai*. Ces familles s'allient les unes aux autres sans se mêler avec les *Hoei-hoei*, ou Mahométans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, soit pour les livres, soit pour les cérémonies de leur religion; il n'y a pas même jusqu'à leurs moustaches qui ne soient tournées d'une autre manière.

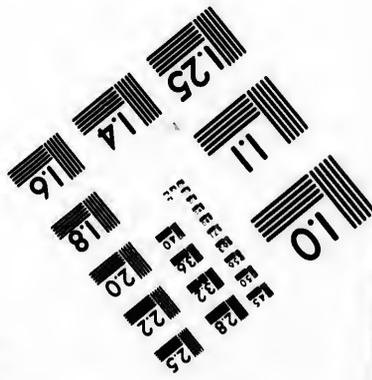
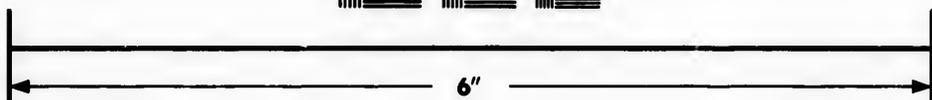
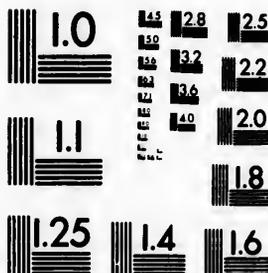
Ils n'ont de *Li-pai-sou* (synagogue) que dans la capitale de la province de Honan. Je n'y ai point vu d'autel, mais seulement la chaire de Moïse avec une cassolette, une longue table et de grands chandeliers, avec des chandelles de suif. Elle a quelque rapport à nos églises d'Europe; elle est partagée en trois nefs; celle du milieu est occupée par la table des parfums, la chaire de Moïse, et le *Van-sai-pai* ou tableau de l'Empereur, avec les tabernacles dont j'ai parlé, où ils gardent les treize exemplaires du *Chin-kin* de Moïse. Ces tabernacles sont faits en manière d'arche, et la nef du milieu est comme le chœur de la synagogue; les deux autres sont destinées à prier et à adorer Dieu. On va tout autour de la synagogue par le dedans.

Comme il y a eu autrefois, et qu'il y a encore aujourd'hui parmi eux des bacheliers et





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.5 12.8 12.5
32 22
20
8

10
11

des *Kien-sens* (degré différent de celui de bachelier), je pris la liberté de leur demander s'ils honoroient Confucius : ils me répondirent tous, et même leur chef, qu'ils l'honoroient de la même manière que les autres lettrés gentils de la Chine l'honorent, et qu'ils assistoient avec eux aux cérémonies solennelles qui se font dans les salles de leurs grands hommes. Ils m'ajoutèrent qu'au printemps et à l'automne, ils rendoient à leurs ancêtres les honneurs qu'on a coutume de leur rendre à la Chine, dans la salle qui est auprès de la synagogue ; qu'à la vérité ils ne leur présentoient pas des viandes de cochon, mais d'autres animaux ; que dans les cérémonies ordinaires, ils se contentoient de présenter des porcelaines pleines de mets et de confitures, ce qu'ils accompagnoient de parfums et de profondes révérences ou prosternements. Je leur demandai encore, si dans leurs maisons ou dans la salle de leurs morts, ils avoient des tablettes en l'honneur de leurs ancêtres. Ils me répondirent qu'ils ne se servoient ni de tablettes ni d'images, mais seulement de quelques cassolles. Il faut cependant en excepter leurs mandarins, pour lesquels seuls on met dans le *Tsutain* (salle des ancêtres), une tablette où leur nom et le degré de leur mandarinat sont marqués.

Pour ce qui regarde les noms dont ils se servent pour exprimer la cause première, je vous en ai déjà parlé, et vous le verrez encore plus distinctement dans leurs inscriptions que j'ai fait copier, et que je vous envoie. J'espère que vous en tirerez de bonnes lumières. A l'égard de leur Bible, je l'emprunterai, car je les vois assez disposés à me la prêter, et je la ferai aussi copier. Si vous souhaitez quelque autre chose, je vous prie de me le faire savoir. Je suis, etc.

P. S. Je vous prie de remarquer, mon révérend père, que ces juifs, dans leurs inscriptions, appellent leur loi *Frestus-Nino* (la loi d'Israël). Ils me dirent que leurs ancêtres venoient d'un royaume d'Occident, nommé le *Royaume de Juda*; que Josué conquit après la sortie de l'Égypte, le passage de la mer Rouge et le voyage dans le désert; que le nombre des juifs qui sortirent d'Égypte étoit de soixante *Vans* (six cent mille hommes).

Ils me parlèrent des livres des Juges, de David, de Salomon, d'Ézéchiel, qui ranima les ossements secs et arides; de Jonas, qui fut trois jours dans le ventre de la baleine, etc.; d'où l'on peut voir qu'outre le Pentateuque, ils ont plusieurs autres livres de l'Écriture sainte.

Ils m'assurèrent que leur alphabet avoit vingt-sept lettres ; mais que dans l'usage ordinaire, ils ne se servoient que de vingt-deux. Ce qui s'accorde avec ce que dit saint Jérôme, que les Hébreux ont vingt-deux lettres, dont cinq sont doubles. Je leur demandai comment ils appeloient leur loi en chinois ; ils me répondirent qu'ils l'appeloient *Tiao-kin-kiao*, pour signifier qu'ils s'abstiennent de sang, et qu'ils coupent les nerfs et les veines des animaux qu'ils tuent, afin que tout le sang s'écoule plus aisément.

Les gentils leur donnèrent d'abord ce nom, qu'ils reçurent volontiers, pour se distinguer des mahométans, qu'ils appellent *Tee-mo-kiao*. Ils nomment leur loi *Kou-kiao* (l'ancienne loi) ; *Tien-kiao* (la loi de Dieu, ou la loi d'Israël). Ils n'allument point de feu, et ne font rien cuire le samedi ; mais ils préparent dès le vendredi tout ce qui leur est nécessaire pour ce jour-là. Lorsqu'ils lisent la Bible dans leur synagogue, ils se couvrent le visage avec un voile transparent, en mémoire de Moïse, qui descendit de la montagne le visage couvert, et qui publia ainsi le décalogue et la loi de Dieu à son peuple.

J'ai oublié de dire qu'outre la Bible, ces juifs chinois ont encore d'autres livres hé-

bret
livre
tro
cont
don
me
man
qu'i
J
écri
leur
s'ap
fais
me
mai
don
V
app
cert
c'es
ciel
Cha
évic
pier
que
neu
tum
sop

breux faits par les anciens rabbins; que ces livres, qu'ils appellent *San-ico*, si je ne me trompe, et qui sont pleins d'extrayagances, contiennent leurs rituels, et les cérémonies dont ils se servent encore aujourd'hui. Ils me parlèrent du paradis et de l'enfer, d'une manière peu sensée. Il y a bien de l'apparence qu'ils ont tiré du talmud ce qu'ils en disent.

Je leur parlai du Messie promis dans les écritures. Ils furent fort surpris de ce que je leur en dis; et sur ce que je leur appris qu'il s'appeloit *Jésus*, ils me répondirent qu'on faisoit mention en leur Bible d'un saint homme nommé *Jésus*, qui étoit fils de Sirach; mais qu'ils ne connoissoient point le *Jésus* dont je voulois leur parler.

Voilà, mon révérend père, ce que j'ai appris de ces juifs chinois. Ce qu'il y a de certain, et sur quoi vous pouvez compter, c'est, 1° que ces juifs adorent le créateur du ciel et de la terre, et qu'ils l'appellent *Tien*, *Chan-ti*, *Chan-tien*, etc., comme il paroît évidemment par leurs anciens *Paisam* et *Pai-piens*, ou inscriptions. 2° Qu'il est constant que leurs lettrés rendent à Confucius les honneurs que les autres Chinois gentils ont coutume de lui rendre dans la salle de ce philosophe, comme j'ai déjà dit. 3° Qu'il est sûr,

comme vous le pouvez voir de vos yeux dans leurs anciennes inscriptions que je vous envoie, et comme ils me l'ont tous dit unaniment, qu'ils honorent leurs morts dans le *Isu-sim* ou salle des ancêtres, avec les mêmes cérémonies dont on se sert à la Chine; mais sans tablettes, dont ils ne se servent pas, parce qu'il leur est défendu d'avoir des images ou choses semblables. 4° Qu'il est certain que dans leurs inscriptions, il est fait mention de leur loi, qu'ils appellent la loi d'Israël, de leur origine, de leur ancienneté, de leur descendance, de leurs patriarches Abraham, Isaac, Jacob, des douze tribus d'Israël, de leur législateur Moïse, d'Aaron, de Josué, d'Esdras, du *Chim-kin*, ou Pentateuque, qu'ils ont reçu de Moïse, et qui est composé des livres du *Beresith*, de *Veete - Semoth*, de *Valera*, de *Valedaber*, et de *Haddabarim*, qu'ils appellent, quand ils sont joints ensemble, *Taura*, et saint Jérôme *Tora*.

Vous pouvez regarder comme certain, ce que je vous ai dit du temps auquel ces juifs sont venus s'établir à la Chine, et tout ce qui est contenu dans les inscriptions dont je vous ai parlé. Pour les autres choses, que je ne sais que sur leur rapport, et que je n'ai mises ici que pour vous faire plaisir, il ne faut s'en

serv
con
pet
com

www

-000

-100

tuon

imp

sol

V

voi

pré

I

est

en

un

juif

le

pr

len

d'a

etc

l'e

lev

l'o

es

ou

servir qu'avec précaution ; parce que dans la conversation j'ai trouvé ces juifs des gens peu sûrs, et sur lesquels il ne faut pas trop compter.

REMARQUES

Sur la lettre du P. Gozani.

Voici quelques réflexions qu'on a cru devoir ajouter pour l'éclaircissement de la lettre précédente.

I. La synagogue dont parle le P. Gozani, est fort différente de celles que nous voyons en Europe, puisqu'elle nous représente plutôt un temple qu'une synagogue ordinaire des juifs. En effet, dans la synagogue de la Chine, le lieu sacré, où il n'est permis qu'au grand-prêtre d'entrer, nous marque assez naturellement le *Sancta Sanctorum* où étoit l'arche d'alliance, la verge de Moïse et celle d'Aaron, etc. L'espace qui en est séparé, représente l'endroit où s'assembloient les prêtres et les lévites dans le temple de Jérusalem, et où l'on faisoit les sacrifices. Enfin, la salle qui est à l'entrée, où le peuple fait sa prière, et où il assiste à toutes les cérémonies de la re-

ngion, ressemble à ce qu'on appelloit autrefois le vestibule d'Israël : *Altium Israelis.*

II. Les inscriptions en langue hébraïque, qu'on voit sur les murailles de la synagogue de la Chine, marquent que les juifs de ce pays là gardent sur ce point la même coutume qui s'observe dans les synagogues d'Europe. Mais les inscriptions de nos juifs ne sont que les premières lettres de certains mots qui composent une ou plusieurs sentences, telle que celle-ci, qui est exprimée par ces quatre lettres, *Schin, Joth, Beth, He* : Au temps de la prière, il est bon de se tenir dans le silence.

III. Pour ce qui est des tabernacles, ou des tentes de Moïse et des douze tribus, cela est particulier aux juifs de la Chine. On ne voit rien de semblable dans les synagogues d'Europe. Il y a seulement du côté de l'orient une espèce de coffre ou d'armoire, où l'on enferme les cinq livres de la loi.

IV. Les petits livres, que les juifs chinois conservent, sont apparemment les cinquante-trois sections du Pentateuque, que les juifs d'Europe lisent tous les samedis, l'une après l'autre, dans leurs synagogues. Ils les parta-

Schethikah japha berohahath hathephillog. Sionium palchrum est orationis tempore.

gent avec tant de justesse, que chaque nation
ils l'ont les cinq livres de Moïse.

V. On ne doit pas s'étonner que les juifs
de la Chine se tournent vers l'occident, lors-
qu'ils font leurs prières; au lieu que nos juifs
regardent l'orient. La raison de cette diffé-
rence est que parmi les juifs, c'est une loi
très ancienne de se tourner au temps de la
prière du côté de Jérusalem. On en voit un
bel exemple dans le livre de Daniel (Ch. 6,
v. 10). Or, Jérusalem qui, à l'égard de l'Eu-
rope, est située à l'orient, à l'égard de la
Chine est située à l'occident. D'ailleurs, il est
certain que le temple de Jérusalem étoit dis-
posé de telle sorte, que les Israélites faisant
leurs prières, étoient tournés vers l'occident,
et les juifs de la Chine suivent peut-être cet
usage.

VI. Ce qui suit dans la lettre du P. Gozani
est très-important. Nous y apprenons que les
juifs chinois adorent Dieu sous le nom de
Tien, c'est-à-dire, sous le nom du Ciel, et
que dans la langue chinoise ils ne donnent
point à Dieu d'autres noms, que ceux qui
sont en usage à la Chine. Ce qui fait voir
combien est defectueux le raisonnement des
personnes qui ont prétendu prouver l'ido-
lâtrie de la nation chinoise, sur ce que les

Chinois appellent Dieu, *le Ciel*. Car on sait que les juifs ne sont pas moins éloignés de l'idolâtrie que les chrétiens mêmes. Ainsi, supposé que les Chinois n'attachassent au mot *Tien* que l'idée du ciel matériel, et que ce fût cette substance visible qu'ils adorassent sous ce nom; les juifs dans la crainte de paroître idolâtres comme eux, n'auroient jamais attaché au même mot l'idée du vrai Dieu, ils en eussent employé quelqu'autre terme pour l'exprimer. Puis donc que les juifs, aussi bien que les mahométans chinois, qui ne reconnoissent, comme les juifs, pour vrai Dieu, que le Seigneur du ciel, en parlant aux gentils du Dieu qu'il faut adorer, l'appellent *Tien*, c'est une preuve que les Chinois gentils entendent eux-mêmes sous ce nom autre chose que le ciel matériel. L'usage de mot *Ciel*, pour exprimer Dieu, est très commun parmi les juifs mêmes de l'Europe, qui ne sont pas plus idolâtres que ceux de la Chine. C'est ce qu'on peut voir dans presque tous les ouvrages qu'ils composent ¹.

¹ Cette manière de s'exprimer leur est si ordinaire, que souvent au lieu d'écrire le mot entier, ils se contentent d'en marquer la première lettre, *le Ciel*, c'est-à-dire, au nom du Ciel. FAITES toutes vos œuvres au nom du Ciel, c'est-à-dire, pour Dieu. *Omnia opera sua fiunt in nomine Cœli.*

Il est certain qu'en quelque langue que ce soit, et même chez les auteurs sacrés, le *Ciel* est un terme figuré, qui marque le maître et le Seigneur de toutes choses ; et comme la langue chinoise est plus figurée et plus métaphorique que nulle autre, il ne faut pas s'étonner que les Chinois, plus que toutes les autres nations, se soient servis du terme *Ciel* ou *Tien* pour marquer le Dieu du Ciel.

Lorsque l'enfant prodigue dit à son père : « J'ai péché contre le Ciel et à vos yeux » (Luc, ch. 15) ; lorsque le troisième Machabée, en parlant aux bourreaux qui lui vouloient couper la langue et les mains, dit : « C'est du Ciel que les ai reçues » (II. Machab. 11) ; lorsque tous les jours nous entendons dire nous-mêmes aux prédicateurs « Implorons le secours du Ciel ; par ce terme, c'est Dieu seul certainement que nous nous représentons. Pourquoi sur ce simple fondement prétendrons-nous que les Chinois, par le terme *Tien*, entendent quelque autre chose.

Les juifs ayant donc trouvé à la Chine ce terme établi pour exprimer Dieu, ont eu rai-

Les anciens Docteurs, comme Rabbi Elézer et Rabbi Jochanan, s'étoient servis d'une semblable expression, et plusieurs autres avant eux ; car ils assurent qu'ils l'avoient apprise de leurs pères : *schaninou, didicimus.*

son de s'en servir, et on ne doit pas faire un procès aux missionnaires et aux chrétiens de s'en être servis après eux.

VII. Pour ce qui regarde les honneurs que les Chinois rendent à Confucius et aux morts, il faut bien que les juifs de la Chine, qui paroissent avoir le même éloignement de l'idolâtrie que ceux d'Europe, soient persuadés que ce sont des cérémonies purement civiles et politiques. Car s'ils y trouvoient l'ombre d'un culte superstitieux, ils n'iroient pas dans la salle de Confucius avec les autres disciples de ce philosophe, pour y recevoir les degrés, et ils ne brûleraient pas des parfums en l'honneur de leurs ancêtres.

VIII. Ce que le P. Gozant dit des fables que les juifs de la Chine ont ajoutées aux livres de l'Écriture, paroît devoir s'entendre de la glose plutôt que du texte. C'est le génie de cette nation de feindre des contes ridicules, pour expliquer certains endroits de l'Écriture, qui leur paroissent obscurs. Ceux qui aiment ces fables n'ont qu'à lire les paraphrases chaldaïques, le *Bereschite Rabba*, et le commentaire de Salomon Jarchi sur la Genèse; ils y trouveront de quoi contenter leur curiosité.

IX. Il n'est pas surprenant qu'il n'y ait point d'autels dans la synagogue dont il est ici parlé,

Comme les juifs ne font plus de sacrifices, et qu'il ne leur est permis de sacrifier qu'à Jérusalem, un autel leur seroit fort inutile.

X. Lorsque le P. Gozani a dit que les Hébreux ont vingt sept lettres, il a sans doute compris dans ce nombre les cinq lettres finales dont parle saint Jérôme (*Caph, Mem, Nun, Phe, Tsade*), et qui ne sont pas proprement des caractères différents, mais une différente manière d'écrire certains caractères, en plongeant les traits à la fin des mots, au lieu de les recourber; comme on fait au commencement et au milieu, excepté le *Mem*, qui est entièrement fermé.

FIN DU TOME VINGT-SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Mémoire sur l'état des missions de la Chine,
présenté en latin à Rome, au révérend
Père général de la Compagnie de Jésus,
l'an 1705, par le P. François Noël, mission-
naire de la Compagnie, et depuis traduit
en français.

Lettre du P. de Chavagnac, missionnaire
de la Compagnie de Jésus à la Chine, au
P. le Gobien de la même Compagnie. 23

Lettre du P. de Fontaney, missionnaire de la
Compagnie de Jésus à la Chine, au révé-
rend P. de la Chaise de la même Compagnie,
confesseur du Roi. 44

Seconde Lettre du même au même.

Lettre du P. Jean-Paul Gozani, missionnaire 158
de la Compagnie de Jésus, au P. Joseph
Suarez de la même Compagnie (traduite du
portugais). 266

Remarques sur la lettre du P. Gozani. 281

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-SEPTIÈME.

